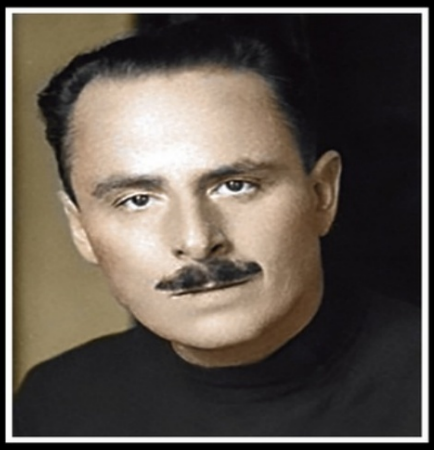
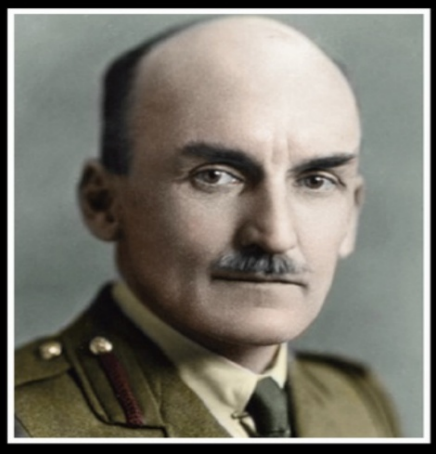
FASCIST VOICES

ESSAYS FROM THE 'FASCIST QUARTERLY' 1936-1940

Volume One

Machine Translated by Google

Voix fascistes

Essais du « Fascist Quarterly » 1936-1940

Volume un

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Voix fascistes

Essais du « Fascist Quarterly » 1936-1940

Volume un

Copyright © 2019 Sanctuary Press Ltd. Tous

droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit, par quelque moyen électronique ou mécanique que ce soit, y compris la photocopie, l'enregistrement ou le stockage et la récupération d'informations, sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Sanctuary Press Ltd
71-75, rue Shelton
Covent Garden
Londres WC2H 9JQ

www.sanctuarypress.com
Courriel : info@sanctuarypress.com

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

VOIX FASCISTES - VOLUME UN

Cette édition contient des essais de :

John Beckett

James Drennan

Norah Elam

Général Franco

Major-général J. F. C. Fuller Joseph

Goebbels J. K.

Heydon Max

Hunger Jorian

Jenks William

Joyce Dr. Robert

Ley Francis Mcevoy

Sir Oswald Mosley

Ezra Pound Vidkun

Quisling Alfred

Rosenberg Arthur

Reade Anne Seelig-

Thomann Claud

Sutton Alexander Raven

Thomson A.

Yusuf Ali

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Table des matières

Voix fascistes

La philosophie du fascisme par Sir Oswald Mosley

L'Allemagne et ses femmes par Anne Seelig-Thomann Qu'est-ce que le socialisme ? par Joseph Goebbels

Philosophie mondiale et politique étrangère par Alfred Rosenberg

Fascisme, femmes et démocratie par Norah Elam Precious Acres par Jorian Jenks Berchtesgaden

d'Hitler : une idylle de la nouvelle Allemagne par Joan Morgan Une fédération mondiale nordique par Vidkun Quisling Une interprétation du fascisme par Claud Sutton La guerre d'Espagne par le major-général JFC Fuller Le discours du général Franco

Vers une orthologie

économique par Ezra Pound Les causes de la crise par A. Raven Thomson La révolution trahie par Ezra Pound Le marxisme, doctrine de la

décadence par Francis Mcevoy L'ennemi est le libéralisme par JK Heydon Thomas Carlyle - National-socialiste par William Joyce William Morris - National-socialiste par Arthur Reade Le mythe juif par « Scepticus »

Le monde musulman et la Palestine par A. Yusuf Ali Le fascisme et la dialectique par A. Raven Thomson Les déshérités du sol par Francis Mcevoy Économie d'entreprise par A. Raven Thomson Le mouvement nazi en perspective par James Drennan La social-démocratie en déclin par John Beckett Le fascisme et la guerre par le major-général JFC Fuller En avant dans le fascisme par Oswald Mosley La force par la joie par le Dr Robert Ley L'œuvre de secours hivernale allemande par Max Hunger

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

La philosophie du fascisme par Sir Oswald Mosley

Conférence donnée par Sir Oswald Mosley à l'English Speaking Union le mercredi 22 mars 1933.

Vos adversaires prétendent que le fascisme est dépourvu de fondement historique et de philosophie. Cet après-midi, j'ai pour tâche de démontrer que le fascisme plonge ses racines profondément dans l'histoire et qu'il a été nourri par certaines des plus brillantes envolées de l'esprit spéculatif. Je suis bien sûr conscient que nos activités dans la presse quotidienne ne sont guère philosophiques. Lorsque vous avez appris que je devais donner une conférence sur « La philosophie du fascisme », beaucoup d'entre vous se sont probablement demandés : « Qu'est-ce que ce gangster a à voir avec la philosophie ? » Cependant, j'espère que vous comprendrez que ces grands miroirs de l'opinion publique ne reflètent pas toujours fidèlement la réalité. Si vous ne lisez que les moments les plus marquants de notre évolution, il existe d'autres moments qui témoignent d'une certaine profondeur de pensée et d'une conception constructive. Jusqu'à présent, il est vrai, dans une certaine mesure, que la philosophie fasciste n'a pas revêtu une forme très concrète et définie, mais il faut se rappeler que la foi fasciste n'existe que depuis un peu plus de dix ans : elle est le fruit de la dernière décennie. Cependant, son fondement philosophique est déjà susceptible d'être formulé, et cela s'est produit dans un laps de temps bien plus court que l'évolution correspondante de toute autre grande foi politique de l'histoire. De même que le mouvement fasciste lui-même, dans plusieurs grands pays, a progressé vers le pouvoir à une vitesse phénoménale, de même la foi et la philosophie fascistes, en tant que conception permanente, attitude face à la vie, ont progressé bien plus rapidement que les philosophies des religions plus anciennes. Prenons l'exemple du libéralisme : un très long intervalle s'est écoulé entre les écrits d'hommes tels que Voltaire et Rousseau et la formation définitive du credo libéral entre les mains des hommes d'État anglais à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle.

En réalité, ces grands mouvements politiques et bouleversements psychologiques ne se sont cristallisés que très lentement en un système de pensée et d'action précis ; et dans le cas du fascisme, il est probablement assez tôt pour espérer qu'il prenne une forme concrète et cristallisée d'ici dix ans. Néanmoins, je crois que la philosophie fasciste peut être exprimée en termes intelligibles et que, tout en apportant une contribution entièrement nouvelle à la pensée de notre époque, on peut néanmoins démontrer qu'elle puise son origine et son fondement historique dans la pensée établie du passé.

En premier lieu, je suggère que la plupart des philosophies de l'action découlent d'une synthèse de conflits culturels d'une période antérieure. Là où, à une époque de culture, de pensée et de spéculation abstraite, on trouve deux grandes cultures en opposition profonde, on trouve généralement, à l'époque d'action suivante, une synthèse pratique entre ces deux antithèses profondes, qui conduit à un credo concret de l'action. Cette conception peut vous sembler suggérer, dans une certaine mesure, une approche spenglérienne ; et il est tout à fait vrai que le grand philosophe allemand a probablement contribué plus que quiconque à illustrer le vaste contexte de la pensée fasciste. Mais c'est un contexte très vaste. C'est un vaste contexte de l'histoire mondiale d'où émerge une suggestion fasciste.

Pas grand-chose de plus. Et il est possible qu'il soit empêché d'aborder le sujet plus en détail par son pessimisme inné, qui, à son tour, je vous le suggère humblement, découle de son ignorance totale de la science moderne et du développement mécanique.

Si vous regardez à travers les lunettes Spengleriennes, vous arriverez forcément à une conclusion de ******ebook converter DEMO Watermarks*******

Machine Translated by Google

Un pessimisme extrême, car ils occultent le facteur qui, pour la première fois, confère à l'homme la capacité d'éliminer entièrement le problème de la pauvreté. Et je crois que c'est l'incompréhension de notre philosophe allemand face à cet immense facteur nouveau qui le conduit à sa conclusion pessimiste. Néanmoins, cela n'invalide en rien son immense contribution à la pensée mondiale.

Vous en déduisez à juste titre que ma suggestion d'un mariage de cultures apparemment antithétiques conduisant, à l'âge d'action suivant, à la production d'un enfant philosophique de cette période, lequel s'exprime en actes, dérive en partie de la pensée spenglérienne. Mais je pense pouvoir vous montrer comment, concrètement, cette thèse fonctionne dans le cas du fascisme. Je vous suggère qu'au siècle dernier, la lutte intellectuelle majeure est née de l'impact considérable de la pensée nietzschéenne sur la civilisation chrétienne de deux mille ans. Cet impact ne s'est réalisé que très lentement. Ses pleines implications ne se révèlent pleinement qu'aujourd'hui. Mais où que vous alliez dans la pensée moderne, vous trouverez les résultats de cette lutte colossale pour la maîtrise de l'esprit et de l'âme humaine. Il existait une religion qui, en Occident, avait largement dominé la pensée humaine pendant des siècles. Et soudain, pour la première fois, cette religion et cette pensée furent effectivement remises en question, et leurs fondements, du moins pour le moment, furent ébranlés. Elle a été dénoncée avec une énergie furieuse et un génie extraordinaire – fondamentalement dénoncée.

Comme vous le verrez plus tard, je ne plaide pas personnellement contre le christianisme, car je vais vous montrer comment je crois que les doctrines nietzschéenne et chrétienne sont susceptibles de synthèse. Mais à ce stade, il m'est nécessaire d'examiner les différences essentielles entre ces deux confessions, et de voir où ces différences se sont accumulées et où émergent les ressemblances. Nietzsche a remis en question, comme vous le savez, les fondements mêmes de la pensée chrétienne. Il a déclaré en substance : « C'est la religion de l'esclave et du faible. C'est la foi de ceux qui fuient la vie, qui refusent d'affronter la réalité, qui cherchent le salut dans un au-delà rêvé – un salut qu'ils n'ont ni la vitalité ni la virilité de s'approprier ici-bas. Il naît d'un esprit de faiblesse et d'abandon. » Il l'a dénoncée dans une phrase solennelle, si je me souviens bien, comme « la religion qui a enchaîné et affaibli l'humanité. »

Et à la place de cette foi, il créa la conception du surhomme, l'homme qui affronte les difficultés, le danger, avance à travers les difficultés matérielles et l'environnement, pour accomplir, vaincre et créer, ici-bas, un monde qui lui soit propre. Ce fut un défi à tous les fondements, non seulement de la pensée, mais de la vie. Et cela ébranla jusque dans ses fondements la pensée du monde. Ceux qui s'intéressaient sérieusement à cette controverse à l'époque durent penser que l'une ou l'autre de ces croyances devait l'emporter, et l'une ou l'autre disparaître ; que toute combinaison, toute synthèse de ces doctrines contradictoires était totalement hors de question.

Je crois, comme c'est souvent le cas au quotidien, que des croyances apparemment si différentes sont en réalité susceptibles d'une certaine réconciliation, voire d'une certaine synthèse, lorsqu'on les examine de plus près. Et je crois pouvoir vous montrer qu'effectivement, dans la doctrine fasciste actuelle, on retrouve une parfaite union des grandes caractéristiques des deux croyances. D'un côté, on retrouve dans le fascisme, emprunté au christianisme, directement à la conception chrétienne, la vision immense du service, de l'abnégation, du sacrifice de soi pour la cause d'autrui, pour la cause du monde, pour la cause de la patrie ; non pas l'élimination de l'individu, mais sa fusion dans quelque chose de bien plus grand que lui-même ; et on retrouve cette doctrine fondamentale du fascisme – le service, l'abandon de soi – à ce que le fasciste doit concevoir comme la cause suprême.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

et la plus grande impulsion du monde. D'autre part, on trouve dans la pensée nietzschéenne la virilité, le défi à tout ce qui existe et qui entrave la marche de l'humanité, l'abnégation absolue de la doctrine de la soumission ; la ferme capacité à affronter et à surmonter tous les obstacles. On a, en fait, la création d'une doctrine d'hommes vigoureux et capables de s'aider eux-mêmes, ce qui constitue l'autre caractéristique marquante du fascisme.

C'est pourquoi nous trouvons – je crois pouvoir l'affirmer – une certaine union entre ces deux grandes doctrines, exprimée aujourd'hui dans le credo pratique du fascisme. Et cela, en fait, se reflète dans toute notre attitude face à la vie. Nous pouvons la réduire aux plus infimes détails de l'existence. De la conception la plus large et la plus abstraite, nous pouvons aborder les aspects les plus précis de la vie quotidienne.
Nous exigeons de tous nos concitoyens une conception primordiale du service public, mais nous leur concédons également en retour, et croyons que, selon la conception fasciste, l'État devrait leur concéder une liberté absolue. Dans sa vie publique, un homme doit se comporter en digne membre de l'État, et dans chacune de ses actions, il doit se conformer au bien-être de la nation. En contrepartie, il reçoit de l'État une liberté totale de vivre et de s'épanouir en tant qu'individu. Et dans notre morale – et je pense pouvoir affirmer que c'est la seule morale publique où la pratique privée coïncide totalement avec la protestation publique –, le seul critère de toute question morale est de savoir si elle entrave ou détruit de quelque manière que ce soit le pouvoir de l'individu de servir l'État. Il doit répondre aux questions suivantes : « Cet acte porte-t-il préjudice à la nation ? Porte-t-il préjudice à d'autres membres de la nation ? Porte-t-il préjudice à ma propre capacité de servir la nation ? » Et si la réponse à toutes ces questions est claire, l'individu a la liberté absolue d'agir comme il l'entend ; et cela confère à l'individu de loin la plus grande mesure de liberté sous l'État qu'aucun système sous l'État ou aucune autorité religieuse n'ait jamais conféré à l'individu.

L'approche la plus proche de ce test moral était peut-être celle de la civilisation grecque, qui, en termes d'organisation, avait, bien sûr, une conception de l'État pas très inférieure à la conception fasciste actuelle.

Cette attitude, ce contexte philosophique, impose aux fascistes des règles de conduite sociale très claires, qui constituent une remise en cause détaillée de l'ordre établi. Nous n'entrerons toutefois pas dans les détails, si ce n'est pour montrer que ces grands principes peuvent être réduits à des détails. Par exemple, nous considérons comme ridicule un système dans lequel un homme peut être condamné à une amende s'il risque de se blesser en buvant après l'heure légale, mais qui, en sa qualité de personnalité publique, plus ou moins importante, peut, en toute impunité, commettre des actes susceptibles de menacer l'ensemble de l'État. S'il risque le moindre préjudice, toute la force de la loi est mobilisée contre lui ; pourtant, en sa qualité publique, il peut menacer la vie entière de la nation, les piliers mêmes de l'État.

Le principe fasciste est la liberté individuelle et le service public. Cela nous impose, dans notre vie publique et dans notre attitude envers autrui, une certaine discipline et une certaine retenue ; mais seulement dans notre vie publique. Et je soutiens avec force que la seule façon de garantir la liberté individuelle est de mettre en place une organisation publique capable de mettre de l'ordre dans le chaos économique actuel, et qu'une telle organisation publique ne peut être assurée que par les méthodes d'autorité et de discipline inhérentes au fascisme.

Pour revenir à l'aspect philosophique, cependant, la philosophie du fasciste impose naturellement une certaine discipline de vie, un athlétisme ordonné, comme je le qualifierais, et un sens de la confiance dans le leadership, une croyance en l'autorité, qui sont étrangers aux autres mouvements. Et nous voilà confrontés d'emblée aux principes fondamentaux du socialisme et du libéralisme.
Le socialisme diffère bien sûr fortement du libéralisme dans sa conception de l'organisation économique ; ******ebook converter DEMO Watermarks*******

Machine Translated by Google

Mais en philosophie, je pense que peu de socialistes ou de libéraux contesteraient leur origine commune si l'on remonte assez loin dans l'attitude de Voltaire et de Rousseau ; et surtout dans ce dernier. Puis-je maintenant vous suggérer la différence fondamentale qui apparaît ici entre le libéralisme et le socialisme d'une part, et le fascisme d'autre part ? Rousseau, à notre avis, a soit commis une grave erreur, soit été très mal compris. Rousseau a parlé d'égalité. Nous répondons : si vous voulez dire l'égalité des chances, oui ; si vous voulez dire l'égalité des hommes, non. C'est une absurdité. Je crois personnellement que, si on le lit correctement, Rousseau voulait dire l'égalité des chances, que sa principale attaque visait – et à juste titre – le système décadent sous lequel il vivait. Il déclarait en substance : « Il est absurde que cette noblesse française oisive et décadente » (comme elle l'était sans doute à l'époque) « s'arroge des privilèges qui étranglent la vie de la nation. L'égalité des chances est fondamentale. Que gouvernent ceux qui sont aptes à gouverner. Que personne ne gouverne parce que son grand-père s'est montré apte à gouverner. » C'était une révolte contre les privilèges, une affirmation que l'homme de talent et de capacité devait être l'homme capable de diriger les affaires d'une grande nation. Mais cette doctrine fut reprise par ses disciples ultérieurs comme signifiant l'égalité des hommes, l'égalité de tous les hommes.

De cette construction naît tout le sophisme, tel que nous le percevons. C'est une absurdité manifeste et évidente. Un homme, par son esprit et son physique, diffère immensément d'un autre. Il ne s'agit pas, comme le disent souvent les socialistes, d'égalité morale ou spirituelle. C'est une toute autre affaire. Moralement et spirituellement, l'homme qui balaie les sols d'une grande entreprise peut être largement supérieur au directeur de cette même entreprise. Mais la question est de savoir quel homme est apte à exercer quel travail. Quelle est la fonction propre à chaque homme ? Certaines personnes sont douées pour un domaine, d'autres pour un autre. Certes, nous éliminons complètement la conception des classes sociales du fascisme, car elle repose sur le hasard de l'hérédité ; mais nous affirmons que certaines personnes sont naturellement aptes à faire certaines choses, et d'autres non. Et une fois que l'on adopte ce principe, on remet en cause toute la conception de la démocratie.

Vous contestez l'idée que chaque question du monde, aussi complexe soit-elle, puisse être résolue par n'importe qui, aussi inexpérimenté soit-il ; et, de ce point de vue, il est absurde qu'un technicien, au gouvernement ou ailleurs, puisse être instruit par des personnes qui ne se penchent sur le sujet que cinq minutes par an. Si j'entrais dans un atelier d'ingénierie, observais l'ingénieur faire son travail et commençais à lui expliquer comment procéder, il me traiterait – à juste titre – d'imbécile présomptueux. De même, qu'un homme qui n'a absolument pas étudié les problèmes du pays puisse poser sa chope de bière sur le comptoir et se rendre aux urnes pour donner des instructions détaillées sur la manière dont son pays sera gouverné au cours des quatre prochaines années nous paraît absurde. « Tous les hommes sont égaux et tous sont également qualifiés pour se prononcer sur n'importe quel sujet, pourvu qu'il s'agisse d'un sujet aussi complexe que le gouvernement d'un pays » : telle est l'interprétation que la social-démocratie donne aux écrits de Rousseau, et cette conception est manifestement absurde. Elle constitue pourtant le fondement philosophique de tout système démocratique. Nous contestons donc cette conception fondamentale selon laquelle tous les hommes sont égaux pour statuer sur tous les problèmes. Nous faisons nôtre l'égalité des chances et nous nous opposons – et devons nous opposer – à la conception de l'hérédité privilégiée.

Lorsqu'un homme a fait ses preuves, il peut accéder aux plus hautes fonctions du pays, et tout notre système éducatif doit être conçu ainsi. Mais il ne doit pas atteindre le sommet simplement parce que son père ou son grand-père l'a précédé. Ainsi, d'un côté, nous contestons le privilège de la droite, et de l'autre, la doctrine absurde de la gauche selon laquelle tous les hommes sont égaux par nature. On peut donc affirmer, et peut-être avec une certaine justesse, que

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

ces doctrines ont déjà été entendues, selon lesquelles c'était la base du bonapartisme, ou pour remonter encore plus loin à son origine, c'était la base du césarisme.

Il est vrai, bien sûr, que le fascisme entretient un lien historique avec le césarisme, mais le monde moderne diffère profondément des formes et des conditions du monde antique. L'organisation moderne est trop vaste et trop complexe pour reposer sur un seul individu, aussi doué soit-il. Le césarisme moderne, comme toute chose moderne, est collectif. La volonté et le talent de l'individu sont remplacés par la volonté et les capacités des milliers de personnes disciplinées qui composent le mouvement fasciste. Chaque Chemise noire est une cellule individuelle d'un césarisme collectif. La volonté organisée de masses dévouées, soumises à une discipline volontaire et inspirées par l'idéal passionné de survie nationale, remplace la volonté de puissance et l'ordre supérieur du surhomme individuel. Néanmoins, ce césarisme collectif, armé des armes de la science moderne, entretient la même relation historique que le césarisme antique avec la réaction d'une part et avec l'anarchie d'autre part. Le césarisme s'opposait au spartacisme d'une part et au Sénat patricien d'autre part. Cette position est aussi ancienne que l'histoire des deux derniers millénaires. Mais ils manquaient, à cette époque, des opportunités de réalisation constructive qui sont présentes aujourd'hui, et la seule leçon que nous pouvons tirer des preuves antérieures de cette doctrine est simplement celle-ci, que chaque fois que le monde, sous l'influence de Spartacus, a dérivé vers l'effondrement complet et le chaos, c'étaient toujours ce que Spengler appelait les « grands hommes de fait » qui ont extrait le monde du chaos qui en résultait et ont donné à l'humanité très souvent des siècles de paix et d'ordre dans un nouveau système et une nouvelle stabilité. Et c'est ce qu'ont fait, et ce qu'ont fait, les mouvements fascistes modernes, « en reconnaissant certains faits fondamentaux de la politique et de la philosophie. On assiste là encore à un mariage de deux doctrines apparemment contradictoires. On nous accuse souvent d'emprunter à la droite et à la gauche. Or, il est très judicieux d'emprunter à d'autres religions ; de rejeter le mauvais et de conserver le bon ; et dès qu'on s'éloigne de l'ancien esprit parlementaire, on comprend bien sûr la sagesse d'une telle démarche. Et le fascisme, bien sûr, emprunte à la droite et à la gauche, et y ajoute de nouveaux éléments pour s'adapter à l'ère moderne. »

Dans cette nouvelle synthèse du fascisme, plus proche de notre situation immédiate, nous constatons que nous prenons le grand principe de stabilité, soutenu par l'autorité, l'ordre et la discipline, qui a été l'apanage de la droite, et que nous l'allions au principe de progrès, de changement dynamique, que nous empruntons à la gauche. Le conservatisme – pour l'appeler par son nom dans ce pays – croit en la stabilité et la soutient par sa foi en l'ordre ; mais là où le conservatisme a toujours échoué dans le monde moderne, c'est dans son incapacité à percevoir que la stabilité ne peut être obtenue que par le progrès : qu'une résistance inflexible au changement précipite la situation révolutionnaire qu'il redoute le plus. D'autre part, la gauche a toujours échoué à comprendre, à cause de son complexe de Rousseau, que la seule voie du progrès est d'adopter les instruments exécutifs par lesquels seuls le changement est possible.

Nous sommes donc arrivés à cette conclusion : la stabilité ne peut être assurée que si l'on est prêt à opérer des changements ordonnés, car pour rester stable, il faut s'adapter aux réalités nouvelles de l'époque. En revanche, le progrès souhaité par la gauche ne peut se réaliser qu'en adoptant les instruments du progrès, à savoir l'autorité, la discipline et la loyauté, qui ont toujours été considérés comme l'apanage de la droite. En unissant ces deux principes, nous posons les bases de la foi et de l'organisation fascistes.

Vous direz encore : « C'est encore du césarisme ou du bonapartisme. Il ne s'agit plus d'une question de leadership purement individuel. La machine à laquelle nous avons affaire est bien trop vaste pour qu'un seul individu puisse la gérer seul. C'est donc devenu un césarisme collectif – le

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

« Le leadership d'une masse organisée et disciplinée, unie dans une discipline volontaire par des idéaux de régénération nationale et mondiale qui l'inspirent passionnément. Mais les principes fondamentaux demeurent les mêmes ; et, par conséquent, si votre mouvement fasciste peut atteindre l'objectif que le césarisme a atteint auparavant, s'il peut mettre de l'ordre dans le chaos suscité par le conflit entre Spartacus et la réaction, s'il peut apporter une grande paix au monde pendant quelques années ou quelques siècles, il porte pourtant en lui son propre déclin et n'atteint pas réellement ce que nous croyons nécessaire. »

Je crois que la réponse à cette hypothèse, la seule vraiment valable, est qu'auparavant, le facteur science moderne faisait défaut. Vous disposez désormais d'un facteur totalement nouveau. Si vous parvenez à introduire dans votre système de gouvernement une efficacité nouvelle – et chacun admet que de tels mouvements, lorsqu'ils arrivent au pouvoir, sont au moins efficaces –, si vous parvenez à instaurer au gouvernement, ne serait-ce que pour quelques années, un pouvoir exécutif et une efficacité qui permettent d'accomplir les tâches, vous pouvez libérer – et vous libérerez – le génie emprisonné de la science pour qu'il accomplisse la tâche qui lui incombe dans le monde moderne. Quelles que soient nos divergences de vues sur la structure de l'État et de l'économie, je pense que nous devons tous convenir qu'il serait possible, par une organisation mondiale rationnelle, grâce au pouvoir de production de la science moderne et de l'industrie, de résoudre une fois pour toutes le problème de la pauvreté et d'abolir définitivement la pauvreté et les pires attributs de la maladie et de la souffrance dans le monde.

Par conséquent, s'il est possible d'avoir un gouvernement efficace, vous disposez, pour la première fois dans l'histoire, d'un instrument permettant de changer à jamais la face de la Terre. Une fois l'essentiel accompli, une fois que la science et la technique modernes auront été libérées et auront accompli leur mission, une fois que vous aurez transformé votre système politique et philosophique, passant d'une base politique transitoire à une base technique permanente, la politique et les controverses qui perturbent le monde aujourd'hui ne seront plus nécessaires. Le problème de la pauvreté sera résolu, les problèmes majeurs seront bannis, comme chacun sait, si la science moderne est correctement mobilisée. Alors, l'humanité sera libre de se consacrer aux choses qui comptent vraiment.

Par conséquent, s'il est peut-être vrai que certains de ces phénomènes dans les éternels retours de l'histoire ont déjà été observés dans le monde et ont été observés avec un grand bénéfice pour l'humanité, jamais auparavant les grands mouvements exécutifs n'ont eu l'occasion d'achever la tâche que la science et l'invention modernes leur confèrent désormais.

À l'heure d'une grande crise mondiale, crise qui, à terme, s'aggravera inévitablement, un mouvement émerge d'un contexte historique qui rend son émergence inévitable. Porteur de certains attributs traditionnels hérités d'un passé glorieux, il affronte les réalités d'aujourd'hui, armé des instruments que seul cet âge a jamais conférés à l'humanité. Grâce à cette nouvelle et merveilleuse coïncidence d'instruments et d'événements, les problèmes de notre époque peuvent être surmontés et l'avenir assuré d'une stabilité progressive. Il s'agit peut-être de la dernière grande vague mondiale de l'immortel, de l'éternel mouvement césarien ; mais avec l'aide de la science et l'inspiration de l'esprit moderne, cette vague portera l'humanité vers l'autre rive.

Alors, enfin, le « césarisme », émanation la plus puissante de l'esprit humain, aspirant à une réussite durable, aura accompli sa mission mondiale, expié son sacrifice dans la lutte des siècles et accompli sa destinée historique. Une humanité libérée de la pauvreté et des nombreuses horreurs et afflictions de la maladie, pour jouir d'un monde renaissant grâce à la science, aura encore besoin d'un mouvement fasciste transformé en vue d'un ordre humain nouveau et plus noble ; mais vous n'aurez plus besoin de ces hommes étranges et inquiétants. ******ebook converter DEMO Watermarks*******

Machine Translated by Google

qui, dans les jours de lutte et de danger et dans les nuits d'obscurité et de travail, ont forgé l'instrument d'acier par lequel le monde passera à des choses plus élevées.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

L'Allemagne et ses femmes
par Anne Seelig-Thomann

Lors de ma dernière visite en Angleterre, de nombreuses Anglaises m'ont interrogée sur la situation des femmes sous le Troisième Reich. D'après les récits qu'elles avaient entendus, elles semblaient nous considérer comme de simples esclaves. En fait, elles le disaient ouvertement, ajoutant qu'elles nous plaignaient du plus profond de leur cœur. J'aimerais vous dire ce que nous, les Allemandes, pensons du Nouveau Reich, et je commencerai par les épouses et les mères.

L'histoire nous apprend que chaque révolution est suivie de nouvelles formes constitutionnelles, et que, grâce aux soulèvements qui ont engendré ces nouvelles formes, on observe généralement des changements fondamentaux dans la vie sociale. Le nouveau système allemand, le « national-socialisme », a été un changement bienvenu pour des millions de familles, qui avaient terriblement souffert des conséquences de la guerre, qui avait rendu la vie difficile à de nombreuses mères et à leurs enfants.
C'était la tâche d'Adolf Hitler de les aider et de mettre fin à l'idée désastreuse selon laquelle « il vaut mieux ne pas avoir d'enfants du tout ».

N'oublions pas que l'égoïsme était le fondement de l'ancien système avant l'arrivée du Führer pour fonder le nouveau Reich. C'est lui qui a redonné aux femmes allemandes l'idée que la famille est l'unité essentielle de l'État et que, en elle, la mère est le symbole vivant de la survie nationale par l'éducation d'enfants en bonne santé. La maternité et la féminité ont retrouvé leur signification et leur gloire d'antan.

SERVICE POUR LES MÈRES

En 1934, la Ligue nationale-socialiste des femmes s'est réunie pour la première fois pour un travail collaboratif sérieux et a fondé le Service du Reich pour les mères. Ce service, géré par chaque branche de la Ligue, propose des cours de formation spécifiques ouverts à toutes les femmes, mariées ou célibataires, jeunes et âgées. Depuis 1934, pas moins de 600 000 Allemandes ont suivi ces cours et ont reçu une formation en ménage, cuisine et couture, ainsi qu'en hygiène et en soins infirmiers. De plus, en tant qu'Allemandes, nous devons être prudentes avec chaque matière première, et ces cours permettent aux femmes d'apprendre à transformer des choses apparemment inutiles en une utilité. En règle générale, chaque cours dure dix soirées, pour un total de vingt-quatre heures de cours.

Le coût d'un tel cours varie entre deux et trois marks à la campagne et trois à cinq marks en ville. Celles qui en ont les moyens doivent payer la totalité, mais des compléments sont versés par la Section féminine du Front du travail et l'Organisation nationale-socialiste de protection sociale pour celles qui ne peuvent pas se permettre ces versements. Très souvent, la totalité de la somme est prise en charge par l'employeur pour une jeune fille qui prend sa retraite prochainement pour se marier. Il existe plusieurs centaines d'écoles maternelles de ce type établies en Allemagne, qui accueillent des milliers de bénévoles comme tutrices, enseignantes sociales, animatrices de jeunesse, etc.
C'est un travail comme celui-ci qui donne à chaque femme allemande la possibilité de prendre une part active à la vie de l'État national-socialiste, car chaque femme se rend compte qu'elle doit prendre sa part aux côtés des hommes avec la même responsabilité pour l'avenir de notre nation.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

LA FEMME AU TRAVAIL

Rien n'a autant été débattu par les autres nations que la situation des femmes professionnelles et actives sous le Troisième Reich. Les opposants au national-socialisme ont affirmé qu'à partir de l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler, toutes les femmes actives seraient licenciées de force et remplacées par des hommes. Rien ne saurait être plus contraire à la vérité, car toutes les femmes actives dans l'industrie et les professions libérales sont organisées au sein du Front du Travail, et celles qui n'étaient pas employées auparavant, mais souhaitaient contribuer à la construction du Nouveau Reich, ont adhéré volontairement à la Ligue des Femmes, sous la direction nationale de Frau Scholz-Klink. Dans ces deux organisations, on trouve la ménagère, l'enseignante, l'infirmière, la sage-femme, l'artiste, la médecin et toutes les femmes diplômées de l'université.

L'idéal du national-socialisme étant de préserver la famille comme cellule essentielle de l'État, il est vrai que le Front du Travail a obtenu le retrait des femmes des emplois d'usine inadaptés à leur physique, pour les remplacer par des hommes au chômage. Ces femmes ont cependant trouvé ailleurs des emplois plus adaptés.

Les Allemandes sont encore employées dans tous les métiers liés à l'habillement, et des millions d'entre elles sont enseignantes, infirmières et domestiques. On compte également de nombreuses femmes médecins, architectes, au théâtre et au cinéma, non seulement comme actrices, mais aussi comme productrices de renom, comme la célèbre Leni Riefenstahl, responsable de la photographie lors des grands rassemblements du Parti et des Jeux olympiques. Des millions de femmes sont également employées dans l'industrie générale, formant une section spéciale, comme je l'ai dit, du Front du Travail. On ne peut certainement pas dire que les Allemandes aient été contraintes de rester à la maison.

SERVICE DOMESTIQUE

Même celles qui, comme domestiques ou femmes au foyer, sont particulièrement confinées à la sphère domestique, ont bénéficié d'une attention particulière. À l'arrivée d'Adolf Hitler au pouvoir, la Ligue des Femmes s'est vu confier la mission de vaincre le préjugé universel selon lequel le travail domestique est réservé aux classes populaires. Aujourd'hui, chaque jeune fille, riche ou pauvre, doit passer un examen rigoureux sur les tâches ménagères à la sortie de l'école. De plus, la plupart de nos jeunes filles, à dix-huit ans, avant de se lancer dans une carrière, se portent volontaires pour le Service du Travail Féminin, qui consiste souvent à effectuer des tâches ménagères pour soulager une mère qui travaille dur.

La place des femmes dans le nouvel ordre social n'a pas été planifiée selon le vieux slogan des « Droits des femmes », mais en fonction du service qu'elles peuvent apporter à la communauté dans son ensemble, à la nation. L'influence des femmes ayant toujours été prépondérante dans le façonnement de la vie sociale intime de la nation, nous ne nous préoccupons pas tant du lieu où notre service est rendu, mais de la manière dont il est rendu.

LA FILLE ALLEMANDE

Dès l'école, la jeune Allemande rejoint le BDM (Bund Deutscher Mädel), la plus grande organisation de ce type au monde. Affilié au Mouvement des Jeunesses hitlériennes, le BDM reçoit des instructions détaillées sur sa formation, et notamment sur l'inculcation d'une saine philosophie de vie (Weltanschauung), de la part du chef national des Jeunesses, Baldur von Schirach.
Quarante écoles ont été construites dans tout le pays dans le seul but d'instruire les filles comme

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

les dirigeants de jeunesse sur ces principes.

En tant que futures mères, médecins, économistes, enseignantes, avocates, etc., toutes les jeunes filles allemandes ont le devoir d'utiliser leurs talents au service de la nation. Mais elles doivent d'abord acquérir, comme base, un solide bagage social. Où trouver mieux cela que dans la camaraderie de l'organisation des jeunes filles allemandes, la BDM ? La condition première est l'entraînement physique, et chaque jeune fille doit donc suivre un développement physique systématique adapté à son âge. Parallèlement, une formation aux premiers secours et aux soins infirmiers est dispensée. Il existe des camps BDM où les filles apprennent à travailler dans les champs, et des écoles familiales pour se former aux métiers de puéricultrice, de diététicienne et autres tâches domestiques.

Lorsque les filles quittent l'école, elles sont encouragées à passer une année dans le « Service des Terres » pour effectuer des travaux agricoles utiles. Il s'agit d'une organisation parallèle au « Service du Travail » pour les jeunes hommes, qui effectue des travaux utiles qui n'entrent pas en conflit avec les occupations habituelles. De fait, remplacer des femmes malades et leur offrir un congé suffisant pour récupérer a permis de réaliser un travail d'une grande valeur économique. Cela s'est avéré particulièrement avantageux pour les mères surmenées, dont les tâches ménagères ont été reprises par des filles du « Service du Travail », tandis que leurs enfants sont pris en charge dans un « jardin d'enfants » local.

Bien que les statistiques de cette gigantesque organisation de femmes allemandes soient déjà impressionnantes, sa véritable valeur réside dans les valeurs morales qu'elle suscite. Les jeunes Allemandes participant à leur BDM et à leur « Année de Service Terrestre » acquièrent non seulement une grande expérience, mais aussi un sens des responsabilités sociales, car elles reçoivent des conférences et des instructions sur les problèmes politiques et économiques identiques à celles dispensées aux jeunes hommes de leurs organisations. Quiconque a visité un camp de travail pour femmes a été enchanté par ces jeunes femmes fortes et bien bâties, dont les yeux pétillaient de santé et de bonheur. Nombre de mes amis anglais m'ont demandé ici : « Comment se fait-il que l'atmosphère de vos jeunes soit si imprégnée de propreté et rayonnante de force et de vie ?

Comment avez-vous fait ? » Il ne peut y avoir qu’une seule réponse : « L’esprit d’Adolf Hitler » !

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Qu'est-ce que le socialisme ? par Joseph Goebbels

La conception politique moderne très raisonnée s'articule, qu'elle soit reconnue ou non, autour du facteur central de tout développement futur : le problème social.

La détresse sociale est plus qu'une simple question de subsistance. S'il ne s'agissait que de cela, le marxiste aurait eu raison. Le prolétaire n'est pas international par amour du brassage international, mais par la constatation tragique qu'autrefois, il n'existait pas de solution nationale à son problème d'existence. L'égoïsme bourgeois et la concurrence juive ont concouru, consciemment et inconsciemment, à produire ce qui prive le peuple de sa lumière et de son souffle vital : la lutte des classes.

La détresse sociale nourrit la passion de la sécurité. Au plus profond du prolétariat sommeille un amour pour la patrie, le sol et la patrie, qui s'exprime sous des formes aussi bien bonnes que mauvaises, toujours prêt au plus noble sacrifice. Même sous le marxisme, le prolétariat n'éprouve aucune haine pour la patrie, mais seulement pour cette perversion bourgeoise de la patrie : le système. Ce système a en effet créé une situation où nationalisme et capitalisme ne font qu'un. La lutte contre l'internationalisme ne se gagne jamais par des paroles. La détresse sociale ne peut être résolue que par l'action sociale. Le prolétariat continuera de penser international tant qu'il n'aura pas part à la nation. Comment aimer et respecter ce qu'on ignore ?

Le problème social consiste à ressusciter le prolétariat urbain international et à le rendre conscient de sa relation fondamentale avec la terre. L'homme ne peut s'enraciner que dans sa propre terre.
Il ne se sent lié qu'à ce qui lui appartient. La seule lutte efficace contre le bolchevisme est l'élimination du capitalisme.

Cela démontre le manque d'instinct politique des classes moyennes, qui se sont identifiées au capitalisme, avec lequel, après tout, elles n'avaient que peu à faire. Le capitalisme est la distribution immorale du capital. Le capitalisme en économie est la même chose que la démocratie en politique : à savoir, la distribution immorale du pouvoir au sein de l'État. Capitalisme et démocratie – leur relation est celle d'un père à son fils – sont les ennemis jurés d'une nouvelle organisation sociale de l'État. Jusqu'à présent, ils se sont contentés d'ignorer le problème social et l'ont éludé autant que possible par une hypocrite profession de foi philanthropique. Telle est la tragédie du libéralisme – la philanthropie : un conglomérat de lâcheté bourgeoise, de sentimentalité, de sadisme et de peur. Toute l'histoire de l'« amélioration » sociale se déroule sous nos yeux comme un terrible exemple de l'incapacité des libéraux à traiter le problème social – et encore moins à en saisir les profondeurs. Le problème social n'a absolument rien à voir avec la sentimentalité et la charité. C'est un problème de nécessité nationale. Ce n'est pas le simple fait que des millions de personnes souffrent de la faim qui confère à ce problème son importance politique mondiale, mais le fait qu'il puisse provoquer l'effondrement de la nation. Cela seul assure la continuité des idées sociales. La sentimentalité et la charité sont totalement incertaines en elles-mêmes. La nécessité nationale seule engendre le fanatisme et l'ardent élan de foi. Ainsi, le problème social est ancré dans la structure des développements politiques futurs et impose à la jeunesse de nouveaux devoirs et de nouvelles tâches.

De cette prise de conscience émerge une conception véritablement sociale de l'État, qui n'a pas grand-chose à voir avec

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Marxiste-prolétarien comme libéral-démocrate. Je pense socialement lorsque je souhaite que les classes opprimées de mes compatriotes obtiennent leurs droits naturels, en tant que droits, et non comme des dons plus ou moins volontaires. Je pense socialement lorsque j'exige ces droits non par crainte bourgeoise ou sentimentalité, mais par nécessité nationale et justice sociale.

L'homme libéral pense en bourgeois ; le marxiste pense en prolétaire ; l'homme social pense nationalement, en termes d'État national destiné à réaliser un destin commun. Pour lui, pensée nationale et pensée sociale signifient une seule et même chose : l'amour de la nation, la foi en son avenir et la volonté de liberté.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Philosophie mondiale et politique étrangère par Alfred Rosenberg

Je Dans la vie quotidienne, l'homme moyen réalise rarement que la vie politique et sociale est finalement façonnée par des motivations philosophiques. La conception de la morale bourgeoise, la conception du droit et tout ce qui s'y rattache dans la vie quotidienne sont toujours, d'une manière ou d'une autre, déterminés par l'attitude intérieure de l'homme à leur égard ; mais ce n'est qu'à l'occasion de grands événements révolutionnaires, qui affectent la vie d'une nation dans son ensemble, que les gens en prennent clairement conscience. On peut dire que c'est ce qui se passe aujourd'hui dans le monde entier. Quel que soit l'effet immédiat du conflit de 1914-1918 sur l'évolution politique des différentes nations et États, un fait s'impose de plus en plus à tous ceux dont les pensées ne sont pas seulement superficielles : après un bouleversement aussi profond, les hommes ne peuvent retourner à leur existence quotidienne antérieure comme si de rien n'était. Presque toutes les nations du monde ont été touchées par les grandes luttes de la Première Guerre mondiale, ou du moins en ont subi, dans une certaine mesure, les conséquences. Des millions et des millions d'hommes sont confrontés à un destin qui les a accablés avec une soudaineté apparente et qui a suscité des questions très différentes de celles qui comptaient depuis des décennies.

Avant 1914, le monde vivait dans un climat d'optimisme. Certes, les responsables des différents pays voyaient les nuages s'amonceler sans cesse à l'horizon politique, mais même parmi les hommes d'État, nombreux étaient ceux qui croyaient que, comme lors d'occasions similaires précédentes, le système politique de compromis quotidien l'emporterait. Les économistes calculaient avec une précision mathématique que tout conflit entre grandes nations aurait des conséquences économiques et sociales si désastreuses qu'un effondrement de la structure économique mondiale serait inévitable, entraînant la fin de la guerre en quelques mois. Les optimistes intellectuels fondaient leurs espoirs sur la conviction que le « bon sens mondial » l'emporterait et partageaient l'avis des économistes de renom : les nations ne toléreraient jamais la folie d'un monde.

guerre.

Mais, à l'image de la nature elle-même, la vie des peuples et des races ne progressait pas selon la logique, mais sur les chemins tortueux des sentiments exaltés et des passions déchaînées. Ce sont ces éléments incalculables qui ont finalement déclenché la catastrophe mondiale. Il est important, je pense, que nous reconnaissions aujourd'hui que l'année 1914 a non seulement marqué le début d'une grande lutte militaire, mais qu'en ces funestes journées d'août, le vieux monde tout entier a commencé à s'effondrer. L'incapacité des nations et de leurs dirigeants à empêcher un conflit aussi terrible est la preuve irréfutable que les conflits sociaux, la tendance générale de l'économie mondiale de l'époque et la structure sociale des nations n'étaient plus assez puissants pour garantir une politique de paix clairement définie. Au contraire, on a dû prêter une telle attention aux mouvements de masse chaotiques des couches inférieures, aux passions politiques et aux intérêts économiques, que le gouvernail a souvent échappé aux mains des hommes d'État et que le monde s'est précipité vers une collision dont il n'a commencé à se relever que bien des années plus tard, après que des forces héroïques ont été dépensées et d'énormes sacrifices consentis.

Il est naturel que ce rétablissement de l'esprit commun, cette critique du passé et du présent, devaient se manifester d'abord dans les pays où la défaite militaire et politique a fait la

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Des problèmes bien plus évidents que dans les États qui, du moins pour l'instant, pouvaient vivre des fruits de leurs victoires militaires. Tous les processus de fermentation, de nature très différente, qui se sont produits en Russie, en Hongrie, en Allemagne et en Turquie, apparaissent à tout observateur avisé de la politique mondiale comme des signes indéniables de l'effondrement de l'ordre ancien déjà mentionné et d'une tentative de créer un monde nouveau, d'une manière ou d'une autre. Cela ne tient pas tant à une reconnaissance logique de ce qui est approprié ou non, mais à un changement de caractère intérieur qui, tourné vers le présent comme vers le passé, a déclaré : « Cela ne peut plus durer. »

Cette résolution intérieure est primordiale et ne peut être éliminée par aucun argument. Ces nouvelles attitudes mentales des nations, qu'elles aillent dans un sens ou dans l'autre, sont la raison décisive de la construction ou de la destruction, selon le cas. Le centre de gravité de notre mouvement actuel en politique mondiale résulte de la juxtaposition et de la force de ces diverses énergies mentales.

Nous, nationaux-socialistes, voyons dans une attitude d'esprit bien définie ce que nous appelons aussi « philosophie du monde » (Weltanschauung). Ce mot, dont la traduction exacte dans d'autres langues est des plus difficiles, signifie avant tout ce qu'il désigne : une manière particulière de voir le monde, c'est-à-dire une attitude intérieure clairement compréhensible de l'âme, de l'esprit et du caractère envers les choses extérieures. Une attitude qui tranche entre « oui » et « non », qui, si elle est la voix de millions de personnes, façonne le mode de vie, la structure de l'État, les devoirs et les privilèges d'une race ou d'un peuple. Cette attitude est donc le facteur essentiel, fondamental et décisif. Si elle imprègne toutes les sphères de la vie, alors nous pouvons parler d'une nation unie et uniforme ; alors nous pouvons dire que l'État, le peuple et la « philosophie du monde » ont fusionné. Bien sûr, cela n'arrive qu'en de très rares occasions. La plupart des nations, sous l'influence des caractéristiques raciales et des événements politiques, sont affectées par des courants divergents dans les différentes sphères de la vie, ce qui donne souvent lieu à de graves conflits internes.

La « philosophie du monde » n'est donc pas équivalente à la religion, mais elle peut inclure cette dernière. Une « philosophie du monde » peut se voir conférer un caractère particulier par la religion ou par une science ; elle peut être façonnée par les qualités artistiques ou culturelles d'une nation. Si la « philosophie du monde » d'un peuple est véritablement profonde et authentique, elle englobera et caractérisera tout. En revanche, elle est suffisamment vaste pour englober les tempéraments mentaux et spirituels les plus divers.

L'attitude des différentes nations et des personnalités éminentes à l'égard des questions liées à la philosophie universelle, qu'elles soient de nature religieuse, scientifique ou culturelle, a largement influencé la vie intellectuelle, mais aussi politique, des nations à travers les siècles. Je suis d'avis que l'influence de la philosophie universelle sur la politique étrangère aux grandes époques de l'histoire est l'un des problèmes les plus passionnants de l'histoire universelle. Je doute, en effet, que cette question ait jusqu'à présent fait l'objet d'études suffisamment approfondies, bien qu'elle devrait intéresser non seulement les chercheurs, mais aussi tout homme d'État.

Puis-je me permettre de citer quelques exemples afin de démontrer à quel point une politique peut être décisive ?
La « philosophie du monde » peut-elle influencer le développement de l'histoire pendant des siècles et des millénaires ?

Lorsque la religion chrétienne s'est répandue de la Méditerranée sur le continent européen et que les tribus germaniques se sont converties au christianisme, on a constaté que presque toutes n'ont pas accepté le dogme catholique romain, mais sont devenues ariennes, c'est-à-dire des disciples d'Arius, dont la conception de la personne et de la position divine du fondateur du christianisme différait sensiblement de celle de l'Église catholique romaine. Seule une tribu importante est devenue catholique romaine, en raison de sa

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Les Francs, tribu la plus puissante d'un point de vue militaire, ne s'étaient pas beaucoup éloignés de leur foyer d'origine, contrairement aux Allemands de l'Est. La vieille Rome était donc associée à une jeune et forte volonté, désormais tournée vers l'Orient. Cette volonté triompha tant sur le plan militaire que philosophique. Arius d'Alexandrie (mort en 336 apr. J.-C.) enseigna que le Christ n'était pas Dieu, mais créé par lui. Sa doctrine fut interdite par le concile de Nicée, et l'Europe ne devint donc pas arienne comme on le pensait initialement, mais catholique romaine. Nous assistons donc ici à la victoire d'une idée sur l'autre, aux conséquences incommensurables pour l'histoire du monde. Si les autres tribus, ariennes, avaient vaincu les Francs, l'Europe aurait pris une toute autre dimension spirituelle et le mouvement protestant qui se matérialisa plus tard n'aurait pas fait son apparition ; du moins pas sous la même forme.

L'islam offre un deuxième exemple de la manière dont une « philosophie du monde » fondée sur la religion a imposé sa volonté à des nations entières. Cette croyance a uni d'innombrables tribus bédouines qui, fortes de leur foi, ont conquis toute l'Afrique du Nord et envahi l'Europe du Sud. Bien que repoussée par les Européens qui luttaient pour leur indépendance, la religion musulmane a imprimé sa marque sur une partie considérable de la terre habitée : de Gibraltar à travers l'Afrique, la Palestine et jusqu'en Inde. Les mouvements politiques et les querelles acharnées, qui perdurent encore aujourd'hui, montrent comment une « philosophie du monde » donnée agit comme une force motrice permanente, contraignant toutes les nations sous son emprise à propager et à défendre leur propre « philosophie du monde », leur mode de vie, leur conception du gouvernement et leur culture.

Après que l'Église universelle eut triomphé pendant des siècles, de violentes révoltes éclatèrent contre elle dans de nombreuses régions d'Europe. Ces révoltes, fondées sur une idéologie commune, suscitèrent des protestations populaires qui ébranlèrent le monde. Pendant des siècles, la lutte des divers peuples protestants contre l'Église universelle et ses représentations militaires fit rage en Europe. Mais au cœur de cette lutte, l'esprit collectif européen prit une direction entièrement nouvelle et caractéristique : d'une lutte essentiellement religieuse ou dogmatique, la controverse devint nationale. La protection d'une structure nationale supplante les valeurs éthiques, même si leurs représentants sont de premier ordre. Le cas du cardinal de Richelieu est peut-être le meilleur exemple de ce tournant vers une nouvelle ère. Il se considérait comme le principal ministre de Louis XIII et le successeur de Louis XI, dans la mise en œuvre du projet d'unification nationale conçu par ce dernier ; il était d'autre part évêque, puis cardinal de l'Église romaine. À la Cour de Paris, l'influence catholique romaine dominait, principalement représentée par le parti espagnol. La politique de Rome favorisait sans aucun doute l'Espagne et les Habsbourg, et la victoire complète des Hispano-Habsbourg sur la France aurait assurément permis une suprématie purement catholique en Europe pour longtemps. Mais Richelieu, bien qu'il ait réclamé la liberté de l'Église romaine dans tous ses pactes avec ses alliés protestants, reporta son soutien sur l'autre camp et s'efforça de mobiliser le monde contre les Habsbourg et de briser la puissance de l'Espagne, neutralisant du même coup le pouvoir temporel du pape. Contre tous les amis du pape à la cour de France, il prit toutes les mesures nécessaires pour consolider la suprématie de la France ; afin d'assurer son indépendance, il anéantit les protestants dans son propre pays, mais forma des alliances avec Gustave-Adolphe et Bernard, duc de Weimar. Il ordonna même aux canons français de tirer sur les soldats pontificaux. Je crois que ces coups de feu, tirés contre l'armée de Rome sur ordre d'un cardinal romain, symbolisent le tournant de l'Europe vers une nouvelle attitude qui, depuis lors, n'a jamais cessé d'être présente dans la vie de notre continent.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Au XIXe siècle, cette attitude a évolué vers une nouvelle forme de nationalisme européen. Partout dans le monde, l'idée nationale était la pensée libératrice de la vie. On en trouve la preuve dans de nombreux écrits de l'époque, notamment chez Washington, Bolivar et Garibaldi. Parallèlement, cependant, la science et le commerce ont pris une importance croissante et la phrase de Walter Rathenau : « L'économie décide du destin » est devenue le leitmotiv de la plupart des problèmes sociaux. Un autre facteur important était la population des différents États, qui les poussait à rechercher des marchés pour leurs produits et leurs matières premières partout dans le monde. Cette attitude était principalement encouragée et propagée par un peuple réparti sur toute la planète. On prônait l'instauration d'une « République mondiale » et le remplacement des systèmes économiques nationaux existants par un système économique dit mondial, de préférence sous contrôle central.

Il est vrai qu'au tournant du siècle, il existait quelques États nationaux de caractère militaro-politique, mais, du point de vue économique, il existait une confusion presque désespérée de nombreux groupes économiques différents, de trusts commerciaux et industriels et de banques internationales, qui s'opposaient les uns aux autres et dont le succès ou l'échec devait nécessairement affecter tant de personnes que la politique nationale fut obligée de se subordonner à ces intérêts privés et de les reconnaître pour la plupart comme d'importance nationale.

En signe de protestation contre les conséquences sociales de ce système purement économique, des millions de personnes se sont soulevées et ont écouté les doctrines prônant la liberté sociale au sein d'un mouvement englobant toutes les nations, à savoir l'Internationale marxiste-communiste. Tous ces courants et tendances, constamment complexifiés et amplifiés par de nouveaux enjeux, ont créé un obstacle à la fin du XIXe siècle, et on peut affirmer sans risque de se tromper que Friedrich Nietzsche a été le sismographe le plus sensible de ces secousses qui ont secoué le monde entier. Il ne s'est pas laissé aller à une philosophie sentimentale, mais a pressenti les événements à venir, qui allaient affecter des centaines de millions de personnes.

La prise de conscience que le tissu social s'effondrerait dans le nihilisme sous l'impact des forces civiques et marxistes, et, parallèlement, l'espoir que de cette catastrophe naîtrait une race forte, caractérisent ses aphorismes et tous ses écrits. À la même époque, des hommes comme Paul de Lagarde et Richard Wagner sentaient que le monde touchait à sa fin et qu'un monde nouveau allait naître. En Russie, Dostoïevski a peint la fin de la Russie dans des tons sombres. Et tandis que le sentiment d'extrême insécurité se généralisait, ces idées, informes, ont trouvé preneur dans les capitales de tous les pays. La Russie s'est effondrée, et les tendances prédites par Dostoïevski dans « Les Frères Karamazov » et « Les Démons » ont pris le pouvoir. Le communisme a triomphé en Russie de toutes les théories sociales, non pas grâce à une organisation de masse prolétarienne des villes, mais parce qu'une volonté déjà brisée a été influencée par un caractère non européen déterminé.

Si nous examinons ces diverses philosophies du monde, qui semblent souvent s'opposer dans un antagonisme mortel, nous constatons qu'elles ont toutes un point commun : elles découlent toutes d'une doctrine bien définie, qu'elle soit de nature religieuse, scientifique ou socio-éthique. Sur ces doctrines ou confessions de foi, elles construisent un programme, rassemblent tous ceux qui y adhèrent et s'efforcent, avec toutes les forces politiques et militaires à leur disposition, de le mettre en œuvre.

D'un point de vue général et politique, cette attitude est liée à ce que l'on pourrait appeler « l'universalité ». Cette universalité existe, qu'un individu soit désigné comme maître suprême et qu'un mouvement mondial reçoive ses lois, ou qu'il soit fondé sur des principes abstraits.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

société ou sur une théorie particulière. En effet, les quinze derniers siècles d'histoire européenne montrent que toutes les nations évoluent au sein d'une telle « philosophie mondiale » universellement conçue et que toutes les grandes luttes entre nations ont suivi leur cours au sein d'une doctrine à caractère universel. Cette doctrine était caractérisée par l'universalité religieuse dans la « philosophie mondiale » catholique romaine ; et la même caractéristique existait dans le dogme protestant, quoique sous une forme différente et malgré des résultats individualistes ; dans le système libéral, nous trouvons une universalité socio-éthique, telle que prônée pendant la Révolution française ; et c'est une universalité nihiliste qui a caractérisé le rejeton du mouvement marxiste, le communisme mondial, qui ne reconnaissait plus les nationalités ni les États, mais seulement une Union des Républiques socialistes soviétiques, à laquelle d'autres républiques soviétiques viendraient s'ajouter à tout moment.

Le changement philosophique mondial décisif et radical, tel que nous le percevons aujourd'hui, réside dans notre ferme conviction que la lutte à venir n'aura plus le même caractère qu'auparavant et que les luttes nationales ne se dérouleront pas au sein d'une quelconque « philosophie mondiale » de type universaliste, mais au sein d'une « philosophie mondiale » nationaliste. Autrement dit, les tendances autrefois purement étatiques s'élargissent et sont envisagées sous l'angle de la philosophie mondiale, devenant un facteur déterminant de régulation de la vie dans son acception la plus large. Au début de notre ère, le règne d'une Église universelle était l'élément religieux et politique suprême. Lors de la première révolte, deux confessions religieuses s'opposèrent. À un stade ultérieur de cette lutte, ces facteurs principaux furent transférés du domaine religieux au domaine étatique et politique, qui prit d'abord la forme de la monarchie, puis celle de l'idée républicaine.

À la fin du XIXe et au début du XXe siècle, l'idée de classe dominait l'esprit de millions de personnes. Chacun de ces facteurs constituait le principe politique fondamental de l'un des différents partis, notamment en Allemagne. Le principal facteur du Moyen Âge était représenté par le Parti du Centre ; l'idée dynastique par les anciens groupes conservateurs ; l'idée économique fusionnée avec l'idée républicaine par le Parti démocrate ; et l'idée de classe par les groupes marxistes. En opposition à tous ces groupes existant en Allemagne, le mouvement national-socialiste a proclamé un facteur principal nouveau, et pourtant ancien, à savoir l'idéal de l'honneur national.

Toutes les luttes des quatorze dernières années, jusqu'en 1933, ont été menées sous ce drapeau. Si, cependant, il a pris une force mystique, cela n'a été possible que parce qu'une grande nation, consciente de son honneur, s'est effondrée, après quoi il ne restait plus qu'une seule décision à prendre. Soit il fallait continuer à tolérer les anciens groupes politiques comme représentants des philosophies du vieux monde, soit il fallait créer une nouvelle philosophie politique fondée sur de nouveaux principes, fondement de la vie du peuple allemand. Inutile de souligner que l'idée d'honneur national n'est pas une idée nouvelle apparue subitement ; en effet, depuis qu'un peuple allemand existe, tout son art et sa littérature gravitent autour d'elle. L'« Épopée d'Hildebrand », le « Chant des Nibelungen » et la « Saga de Gudrun » le prouvent, tout comme l'ensemble de la musique héroïque allemande. Par ailleurs, cette idée était à l'origine des codes juridiques des anciennes « lois saxonnes » allemandes et du « droit civique » (Stadterecht), qui, pour de nombreux peuples, sont devenus le fondement de nombreux facteurs ayant finalement conduit à l'unification. Il est inutile de souligner que mes propos ne visent pas à faire référence à d'autres nations ni à les critiquer.

Mon seul but est d'expliquer ce qui s'est passé ici en Allemagne, et de montrer que nous n'avons pas affaire dans ce cas à une révolution parmi tant d'autres, mais que la révolution décisive en
L'histoire allemande avait commencé : une révolution qui n'a pas commencé soudainement mais dont les principes

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

On le retrouve dans les guerres paysannes allemandes, dans les textes juridiques des anciennes « villes libres », chez Frédéric le Grand, chez les chefs des guerres de libération allemandes de 1813 et chez les grands penseurs du tournant du XVIIIe au XIXe siècle.

Et puis-je me permettre d'affirmer ici que ce fervent nationalisme allemand ne constitue certes pas une menace pour le nationalisme légitime des autres peuples, mais qu'au contraire, c'est précisément lui qui, par sa supériorité spirituelle sur toute autre question, peut seul garantir le juste équilibre auquel le monde entier aspire. L'État autoritaire, fondé aujourd'hui sur le mouvement national-socialiste, est en mesure d'éliminer une propagande culturelle injustifiée parmi les peuples d'autres races, ainsi qu'une expansion économique anarchique qui, autrement, pourrait bien conduire la nation allemande des conflits économiques aux luttes politiques avec d'autres nations.

Le nationalisme allemand, « philosophie du monde » fondée sur la race et le terroir, n'est pas un dogme universel ; ni ses prémisses ni ses conclusions n'impliquent la présomption qu'il puisse influencer d'autres nations et races, donc différentes. D'autre part, nous pensons que notre philosophie constitue aussi un retour à une admiration révérencieuse pour la nature et ses lois. La « philosophie du monde » national-socialiste signifie donc pour nous un abandon délibéré des formes de vie nationale qui n'accordent pas l'importance voulue aux caractéristiques des différents peuples et races ; un rejet des doctrines culturelles et scientifiques qui prétendent s'appliquer à toutes les nations de manière égale ; et enfin, nous la considérons comme une tentative d'atteindre une conscience à la fois plus élevée et plus profonde de nos propres forces motrices dans ces mêmes domaines. Notre nouvelle « philosophie du monde », loin de mépriser autrui, est un élément essentiel pour instaurer un véritable respect réciproque entre les nations et les cultures.

C'est pourquoi, par exemple, le Mouvement national-socialiste éprouve le plus grand respect pour une race et une constitution étatique totalement différentes, chacune possédant ses propres caractéristiques. Dans les deux grandes nations d'Extrême-Orient, nous voyons des structures qui se sont construites sur leurs propres fondations. Pour nous, le Japon, dont l'histoire remonte à des millénaires, est admirable par son expression religieuse, sa subordination à l'autorité de l'État et son dévouement aux intérêts nationaux. La nation chinoise s'est également développée à partir d'une forme de « philosophie mondiale », d'économie et d'éthique sociale, qui, bien que semblant aujourd'hui brisée, pourrait encore renaître. Et nous observerons cette tentative de réorganisation avec le même intérêt et le même respect que nous accordons aux nobles ambitions des autres nations.

Il est typique que l'ère d'expansion quasi incontrôlée de nombreuses nations à travers le monde ait conduit à un conflit et à la prise de conscience qu'après cette période d'expansion économique, une période de contraction s'est installée. Chaque nation y trouvera sa véritable forme. L'existence de cette lutte dans toutes les nations sans exception est démontrée par de violents affrontements d'ordre social ou philosophique, partout dans le monde. Ils témoignent d'un manque de foi quasi généralisé et montrent que les actions des nations ne sont pas ultimement régies par une idée bien définie, mais que plusieurs systèmes différents luttent pour la suprématie sans parvenir à une décision définitive.

Si nous interprétons correctement les signes et les signes de la politique contemporaine, il semble que la lutte mentale de toutes les nations se concentre sur le désir de remplacer tous les systèmes qui mènent une guerre indécise par l'un de ces systèmes, ou par un système entièrement nouveau qui les surpasse tous.

L'Allemagne pourrait bien fournir un exemple dans cette lutte mondiale – et pas nécessairement un

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Un exemple exemplaire — pour renforcer la possibilité qu'une évolution dite « fatale » ne soit nullement vouée au communisme, mais qu'une détermination née d'un caractère fort puisse surmonter un mode de pensée dépassé, inadapté aux conditions actuelles. Le plébiscite libre et secret de la Sarre a montré au monde entier à quel point la nouvelle conception de la vie a imprégné la nation allemande tout entière, malgré tous les courants opposés, qui ont pu exercer leur influence sans entrave. Nous-mêmes, du moins, sommes convaincus que le système allemand, en ce qu'il empêche tout intérêt politique ou économique privé de s'imposer, est seul capable de définir pour le Reich allemand les limites essentielles aux intérêts vitaux non seulement de l'Allemagne, mais aussi des autres États.

Cela permet, pour la première fois depuis de longues années, de distinguer les intérêts privés, aussi puissants soient-ils, des intérêts vitaux de la nation dans son ensemble. Parallèlement, nous avons la possibilité d'une politique étrangère stable, conçue de telle sorte que les forces motrices naturelles liées à la vie des différentes nations ne puissent plus être dirigées arbitrairement les unes contre les autres, mais s'opposent, tant dans l'intérêt de chaque nation que dans celui d'une collaboration organique de toutes les nations. Dans ce complexe de grandes puissances, il deviendra alors possible pour les nations numériquement plus petites de ne plus être l'instrument d'un égoïsme étroit, mais des unités dotées de droits égaux dans les activités organiques entre les grandes puissances. Permettez-moi d'ajouter que lorsque je parle de « petites nations », je ne fais allusion qu'à leur superficie et à leur population, sans vouloir minimiser en aucune façon leur importance intellectuelle et culturelle.

Ainsi, la « philosophie mondiale » nationale-socialiste et la renaissance de l'idéal national donnent naissance à une nouvelle conception de l'État et de l'économie nationale ; un nouveau contrôle étatique bien régulé de l'individu qui seul peut produire une véritable liberté, en contraste clair avec les abus des individus qui, en l'absence de contrôle, ont affecté de nombreuses sphères de la vie, empoisonné et corrompu les sentiments et les pensées de nations entières, au détriment non pas des corrupteurs mais des nations.

L'établissement d'une harmonie entre les différentes formes de vie, entre un État autoritaire réglementant toutes les branches de l'activité nationale et d'autres États, et entre les groupes (« koplexe ») d'États ainsi formés et d'autres unités déterminées par des facteurs politiques, raciaux et géographiques – en contraste avec les éléments aléatoires qui ont caractérisé le XIXe siècle – constitue le changement décisif de notre époque. Et le national-socialisme est prêt à servir ces objectifs dans l'intérêt de toutes les nations. Ainsi, nous constatons que la nouvelle « philosophie mondiale » exerce une influence déterminante sur la pensée politique et, en fin de compte, sur l'activité économique et politique étrangère.

Nous pensons que les considérations présentées dans ce bref résumé méritent d'être étudiées plus en détail sous l'angle de leurs possibles applications et effets pratiques, en gardant à l'esprit les mots d'un Allemand qui a lutté pour la liberté il y a un siècle : « Respecte la patrie des autres, mais aime la tienne ».

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Fascisme, femmes et démocratie
par Norah Elam

L'expérience montre que, dans tous les pays, la démocratie peut aujourd'hui s'épanouir librement ; la corruption la plus scandaleuse s'étale sans que personne ne la juge utile pour dissimuler ses escroqueries. La démocratie · · est le pays d'abondance rêvé par des financiers sans scrupules.

— Georges Sorel, Réflexions sur la violence.

TÔ authentique cynique qui a vécu la lutte pour le droit de vote des femmes de 1906 à 1914, aucun spectacle n'est plus divertissant que celui de cet enthousiaste de l'après-guerre dont l'obsession semble être le prétendu danger pour les femmes affranchis dans une Grande-Bretagne fasciste.

Cette sollicitude insoupçonnée trouve ses plus fervents défenseurs dans des endroits inattendus, et ceux qui étaient si farouchement opposés à la lutte d'avant-guerre ont aujourd'hui opéré un revirement complet. Nos nouveaux mécènes sont sans égal dans leur détermination à ce que rien ne soit refusé aux femmes, en principe, même si, en pratique, elles doivent se voir privées de la plupart des choses essentielles à leur existence.

Pour la femme qui a pris part à ce combat historique et qui, considérant le vote comme un simple symbole, croyait qu'avec son aide un monde nouveau et meilleur pourrait être possible, ce genre de favoritisme est aussi répugnant que celui d'il y a une génération. Elle pense, non sans raison, que c'est une imposture que ceux qui, durant toutes ces années pénibles, n'ont jamais levé la main pour l'aider, mais au contraire la décrivaient comme une virago asexuée ou une vieille fille déçue, tentent, à l'heure du succès, d'exploiter son sexe au profit d'un système réactionnaire et décadent. Une telle effronterie n'est possible que parce que ceux qui y ont recours ont totalement méconnu et méconnaissent encore le sens de ce combat, et ont interprété la revendication de liberté politique comme un désir de licence personnelle.

Le moment est venu de réaffirmer les principes qui sous-tendent cette manifestation remarquable et déterminée en faveur d'un changement ordonné, non seulement dans la position des femmes mais dans l'attitude acceptée à leur égard.

Qu'est-ce qui sous-tendait donc l'émotion passionnée qui animait le cœur de milliers de femmes et guidait leurs esprits durant ces années tumultueuses ? Ce n'était pas, comme tant de gens l'imaginaient, l'ignoble désir d'intérêt personnel, ni une lutte des femmes pour leur propre sexe. Au contraire, des dirigeants aux plus humbles, c'était la conviction fondamentale que, dans un monde peuplé d'hommes et de femmes et sous un système politique contrôlant les destinées des deux sexes, un pays qui exclurait de ses conseils l'influence, le point de vue et les talents de plus de la moitié de sa population serait d'autant plus handicapé pour élaborer le meilleur système de gouvernement. Si les hommes étaient victimes d'une situation économique chaotique, les femmes en souffraient avec eux. Si les conditions sociales dans lesquelles les hommes menaient une existence presque désespérée étaient intolérables, elles l'étaient tout autant pour leurs femmes.

En observant les grandes villes de leur pays, du nord au sud et d'est en ouest, ils constatèrent des conditions de logement que les hommes et les femmes considéraient comme une honte pour la civilisation moderne ; en observant le marché du travail, ils contemplèrent avec appréhension le spectre de l'insécurité qui hante le salarié et qui est inhérent à l'ancien système. Sur le plan politique, ils constatèrent

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Que, tant en politique intérieure qu'en politique étrangère, les affaires étaient menées de manière à terroriser quiconque se souciait profondément de la Grande-Bretagne ou prenait conscience de la décadence qui avait déjà commencé à éroder tous les partis de l'État. Elles se sont levées pour exiger que les femmes soient appelées à participer, sur un pied d'égalité avec les hommes, avant qu'il ne soit trop tard.

Ce soulèvement était en somme un défi aux vieux antagonismes et un appel à la coopération au sein du corps corporatif de l'État.

Dans cette conception de la citoyenneté concrète, la lutte des femmes ressemble étroitement à la nouvelle philosophie du fascisme. En effet, le fascisme est la conception logique, quoique beaucoup plus ambitieuse, des enjeux cruciaux soulevés par les femmes militantes d'il y a une génération. Les points communs ne s'arrêtent pas là. Le mouvement des femmes, comme le mouvement fasciste, était mené sous une discipline stricte et transcendait toute allégeance politique ; ses partisans provenaient de toutes les classes et de tous les partis. Il appelait les femmes à oublier leurs intérêts personnels ; à renoncer aux petits avantages personnels et aux privilèges de quelques privilégiés au profit du plus grand nombre ; et à s'unir contre les torts et les injustices inhérents à un système si désastreux pour le bien-être de l'humanité. À l'instar du mouvement fasciste, il a choisi son chef et, une fois ce choix effectué, lui a conféré l'autorité absolue pour diriger sa politique et son destin, faisant preuve d'une loyauté et d'un dévouement jamais égalés dans l'histoire de ce pays. De plus, comme le mouvement fasciste, il affronta la brutalité de la rue, les railleries de ses opposants, les malentendus des bienveillants et la rancœur des politiciens. Il endura la haine du gouvernement en place, et finalement la solitude des cellules carcérales et l'horreur du gavage. Ses orateurs, debout dans les espaces ouverts et aux coins des rues, se virent refuser la liberté de parole ; ses défenseurs de la vente de leurs publications furent crachés dessus et injuriés ; ses délégations furent malmenées. Les suffragettes devinrent le jouet de tout turbulent désireux de se faire justice lui-même. Pour rendre l'analogie plus exacte, aucune calomnie n'était trop vile et aucune calomnie trop basse pour attaquer la moralité de ses dirigeantes, ou les buts et objectifs des femmes qui leur devaient allégeance.

Ainsi, les femmes réunies au sein de cette association ne se faisaient aucune illusion sur les dogmes politiques et partisans. Lorsque les mots sacrés « Démocratie » et « Liberté individuelle » étaient monnaie courante chez leurs détracteurs, elles se rappelaient que ces pratiques avaient été mises en œuvre sous un gouvernement libéral, par les défenseurs d'un parti qui avait fait du système démocratique le sommet de sa sagesse politique. Sous ce régime, elles étaient classées parmi les criminelles, les folles et les enfants. Elles affirmaient, avec une certaine force, que si c'était là la démocratie, les femmes n'avaient guère à en espérer.

Leur expérience en tant que hors-la-loi du système démocratique n'était rien comparée à celle à laquelle ils étaient confrontés lorsqu'ils se retrouvèrent citoyens honorés sous sa protection douteuse.
Ils avaient gagné, il est vrai, le droit à la liberté individuelle pendant un très bref espace de temps, une fois tous les cinq ans, mais lorsqu'ils eurent mis cette croix fatale sur le bulletin de vote et fermé la porte de l'isoloir derrière eux, à partir de ce moment-là, ils se trouvèrent complètement impuissants face à la machine démocratique.

Même si on nous dira que c'était pour cela que nous nous étions battus, un instant de réflexion montrera que ce n'était là qu'un symbole. Les femmes n'ont jamais commis l'erreur fatale d'imaginer que le vote des hommes les rendait nécessairement libres. C'est le propre de la femme inintelligente d'aujourd'hui de supposer qu'une femme est libre parce qu'elle vote aussi, ou que la démocratie peut offrir autre chose que l'exploitation minutieuse et organisée des hommes et des femmes qui la laissent exister.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Ayant obtenu le droit de vote de manière limitée à la fin de la guerre, les femmes obtinrent également le droit d'entrer au Parlement, et les élections de la fin de l'automne 1918 leur offrirent leur première chance. Le système des partis commençait déjà à montrer les premiers signes de déclin et, par l'inexorable loi de la justice rétributive, le Parti qui avait donné naissance à la démocratie en Grande-Bretagne était en plein déclin devant ses rejetons ingrats. Néanmoins, les femmes, dans l'élan de leur triomphe, se tournèrent vers les partis alors existants, soit comme électrices, soit comme candidates potentielles.

Ma méfiance envers la politique partisane m'a rendue réticente à emprunter cette voie, et j'ai préféré me présenter comme indépendante, m'inscrivant dans la lignée de toutes les autres candidates, sauf une. L'exception était la comtesse Markievicz, membre du Sinn Fein, qui, bien qu'ennemie notoire et déclarée de la Grande-Bretagne, trouvait parfaitement simple, dans le cadre du système démocratique, d'obtenir l'élection au Parlement du pays qu'elle s'était ouvertement vantée de détruire, désintégrer et discréditer. Si je me souviens bien, elle fut élue sans opposition. L'exemple suivant n'était guère plus encourageant : la première femme élue dans une circonscription anglaise était une citoyenne d'origine américaine qui n'avait aucune légitimité pour représenter les femmes britanniques au Parlement, si ce n'est qu'elle avait épousé un sujet britannique contraint d'accéder à la Chambre haute à la mort de son père. Les détracteurs du Mouvement des femmes soulignèrent ce dénouement avec une satisfaction à peine dissimulée et s'évertuèrent à présenter cette dame comme un triste exemple d'irresponsabilité féminine. Ces accusations n'avaient pas besoin d'être si personnelles, car elle n'était ni meilleure ni pire que n'importe quelle autre femme élue à la Chambre des communes britannique, fruit d'années d'efforts et de luttes de militantes. Il est regrettable, mais néanmoins vrai, que l'élection ultérieure de femmes du Parti à Westminster n'ait eu aucun impact, ni sur les hommes ni sur les femmes, et bien que de nombreuses femmes compétentes aient rejoint les rangs de nos élues, leur influence a été totalement négligeable sur le destin de la Grande-Bretagne et de son Empire. Elles, comme leurs collègues masculins, ne sont que des rouages du système démocratique, entrant dans les couloirs au moindre coup de fouet, impuissantes face au rouleau compresseur de l'appareil officiel qui s'écrase, écrasant toute initiative et toute indépendance, et réduisant toute personne qui lui doit allégeance à un simple numéro pour la mise en œuvre de ses politiques et de ses mesures. Et si cela est vrai du Parlement – et qui peut le nier ? – cela l'est encore plus pour l'électrice. Elle aussi est prise dans ce système inexorable, véritable esclave de son organisation du Parti.

À ceux qui contestent cette affirmation, la question se pose : quel pouvoir la députée ou l'électrice a-t-elle, dans le système actuel, pour modifier la politique de tout gouvernement élu ? L'admiratrice la plus fervente du système actuel prétend-elle que les femmes, quel que soit leur parti, sont satisfaites de la situation actuelle de ce pays ? Acceptent-elles de voir inchangées les conditions économiques, qui ont vu le nombre d'emplois atteindre le chiffre incroyable de deux à trois millions de personnes ? Se satisfont-elles du spectacle de ces zones à l'abandon qui plongent chaque être humain dans le désespoir ? Sont-elles indifférentes au délabrement des régions agricoles et à la situation critique de l'industrie agricole, et indifférentes aux conditions de logement déplorables que tous les partis déplorent ?

Si l'on aborde le vaste champ de la politique impériale et étrangère, peut-on soutenir que la majorité des Britanniques souhaitent la désintégration de l'Empire, ou l'orientation de la politique étrangère actuelle du prétendu gouvernement national, par laquelle des pactes et des engagements sont conclus en leur nom et en secret avec les ennemis déclarés de ce pays, tandis que, dans le même temps, nous sommes laissées sans défense, non seulement pour notre propre défense immédiate, mais aussi si la nécessité s'en fait sentir pour honorer ces engagements ? Savons-nous vraiment à quoi nous sommes destinées ?

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

engagés ; qu'implique cette politique de sécurité collective, ou quelle est la puissance sinistre qui la dicte ? « La démocratie est le pays d'abondance rêvé par des financiers sans scrupules », dit Georges Sorel. Les femmes ont-elles le pouvoir de contrer une politique intérieure ou étrangère dictée pour faire de ce rêve une réalité ? Rappelons-nous que lorsque viendra le temps de payer la facture, nous serons conduits comme des moutons à l'abattoir, impuissants face aux conséquences de ces politiques. À quoi sert la prétendue liberté si elle ne nous donne pas le pouvoir de changer ces questions capitales ?

S'il est vrai que l'électrice moyenne ne souhaite rien de tout cela, pourquoi, si elle est libre dans le système démocratique, les autorise-t-elle ? Si elle possède cette liberté, n'est-elle pas doublement et triplement coupable de les subir une heure de plus ? C'est là le test de sa prétention à un rôle responsable dans le gouvernement de son pays. Si elle a acquis le pouvoir et la liberté nécessaires dans le système actuel, l'accusation selon laquelle elle est incapable de jouer un rôle citoyen dans les affaires de son pays, et qu'elle est en réalité inapte à assumer des responsabilités, est prouvée avec la plus grande fermeté.

Rien de tout cela n'est vrai. La vérité réside dans le fait qu'il n'existe aucune liberté, ni pour les hommes ni pour les femmes, dans le système archaïque actuel. Ce qui entrave hommes et femmes, c'est le déclin du système des partis, d'autant plus visible depuis l'octroi du suffrage universel dans une démocratie débridée. Partout dans le monde, la même décadence s'est installée, par l'inévitable marche du temps et des circonstances. Le passage d'un monde de pauvreté à un monde d'abondance illimitée rend la planification ordonnée non seulement indispensable, mais vitale à l'existence. Face à ces changements, les méthodes de l'ancien monde sont obsolètes et doivent céder la place au nouveau. Si les femmes veulent être dignes de leur place au sein des conseils de la nation, elles doivent affronter avec réalisme les nouvelles conditions mondiales qui se dessinent autour d'elles. Tôt ou tard, elles devront choisir. La décision est capitale, car elle conditionnera le statut des femmes pendant une période considérable. Il n'est donc pas anodin qu'elles pèsent lourdement dans la balance l'histoire du monde.

Deux voies s'offrent aux femmes. La première est de lutter contre le système délabré du vieux monde, se contentant d'être la servante des politiciens professionnels des différents partis auxquels elles adhèrent. On peut dire de cela qu'elle a longuement et fidèlement tenté le coup, et que si, grâce à cela, elle aurait pu opérer un changement concret en faveur de la liberté sociale, politique ou économique, elle a lamentablement échoué. Elle doit maintenant se demander si la faute lui incombe ou au système auquel elle s'accroche encore. À cet égard, elle constatera que les partis individuels disparaissent eux-mêmes progressivement. Le Parti libéral est tombé dans le crépuscule du passé ; le Parti conservateur est en pleine désintégration, et nous savons, d'après les assurances de son propre chef, qu'il n'y a aucun espoir de le voir recouvrer son indépendance. Le même sort attend le Parti socialiste, puisqu'il doit lui aussi suivre le même chemin, qui a englouti les deux autres partis dans les sables mouvants de la social-démocratie.

Elle doit donc chercher un meilleur système, un système plus en accord avec les conditions modernes.
Qu'est-ce qui remplacera l'édifice chancelant du passé ?

Tout étudiant en politique se rend compte que le problème se situe aujourd'hui entre le fascisme et le communisme. Pour les femmes britanniques, le communisme n'a guère d'attrait. Sans aller plus loin, c'est une philosophie destructrice, la négation des instincts naturels de la féminité. C'est l'antithèse de tout principe et de toute pratique que les femmes valorisent et exigent.

Le fascisme semble être la seule solution. Il contient tous les principes particulièrement adaptés et adaptables au génie du caractère britannique. Il offre une véritable liberté à tous les hommes et

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Femmes de bonne volonté envers ce pays. Pour éviter tout malentendu, nous définirons ces termes, souvent employés à tort et à travers, en des termes qu'aucun démocrate ne contestera, car ils sont empruntés à cet apôtre de la démocratie pure et dure, John Stuart Mill.

« La seule fin », écrivait-il, « pour laquelle l'humanité est autorisée, individuellement ou collectivement, à entraver la liberté d'action de chacun d'entre eux, est l'autoprotection. Le seul but pour lequel le pouvoir peut être légitimement exercé sur un membre d'une communauté civilisée contre sa volonté est d'empêcher que des dommages soient causés à autrui. »

Telle est précisément la conception fasciste de la liberté individuelle, et c'est manifestement une conception qui, en ce qui concerne les femmes, leur offre toutes les opportunités légitimes dont elles peuvent légitimement avoir besoin dans leur futur statut de citoyennes. Aucun autre système ne consacre ces principes. De plus, dans l'appareil de l'État corporatif, le fascisme assure aux femmes un statut égal à celui des hommes, car il détient en lui le seul moyen de diriger et de contrôler leurs conditions de vie ; ainsi, seul le fascisme parachèvera l'œuvre entreprise en leur faveur par les femmes militantes de 1906 à 1914. De plus, il les sauvera de l'atmosphère corrompue inhérente au système des Partis et, pour la première fois, il leur donnera l'occasion, par l'intermédiaire de leurs propres corporations, d'aborder avec un certain espoir de succès les grandes questions qui concernent si étroitement leur vie et celle de leurs enfants.

Dans le domaine économique, cela garantira la sécurité avec un salaire égal pour un travail égal, cet os éternel de conflit qui a déchiré les sexes avec des conséquences si désastreuses pour l'industrie.

Dans le domaine social, il supprime toutes les barrières de classe, tandis que dans le domaine politique, il rend la justice et l'égalité pour la première fois dans l'histoire de la lutte des femmes.

Et le plus important de tout, le fascisme vient éloigner à jamais le spectre obsédant de la guerre, en supprimant les causes fondamentales qui existent et trouvent leur existence dans l'internationalisme, un instrument forgé dans le but de permettre à des « financiers sans scrupules » de profiter de ce « pays d'abondance » appelé « démocratie » dont ils rêvent.

Pour que tout cela puisse se réaliser, le fascisme exigera que les femmes, à égalité avec les hommes, coopèrent avec discipline à la cohésion d'un État ordonné. Il imposera à juste titre à tous les citoyens de l'État la responsabilité et le devoir de travailler en harmonie, non dans l'intérêt d'une catégorie ou d'une classe, mais pour le bien de tous. Il appellera les femmes, comme les hommes, à subordonner tous les privilèges individuels égoïstes, afin que les moins fortunés, sous sa protection, soient à l'abri de l'exploitation.

C'est du fascisme. Tout le reste n'est que mirage. Faut-il dire que les femmes britanniques ne peuvent pas se montrer à la hauteur de ce grand événement de l'histoire de leur pays ? Ceux qui voudraient leur dire de refuser cette opportunité sont les ennemis non seulement des femmes, mais de tout progrès et de la civilisation. Celles qui ont enduré l'épreuve de la grande lutte d'avant-guerre ont au moins gagné le droit de défier ceux qui, une fois de plus, voudraient les asservir au passé et les enchaîner à un système qui les prive de toute possibilité de jouer un rôle honorable dans la nécessaire réorganisation de leur pays. Les femmes britanniques n'ont jamais failli ni faibli lorsque la Grande-Bretagne a eu besoin d'elles. Elles aussi, avec les hommes de leur génération, porteront haut l'étendard du fascisme britannique et, le portant haut au-dessus des troubles et des querelles sordides du système des partis, hâteront le jour où leur nation renaîtra. À cette heure triomphale, ils auront véritablement gagné le fier droit de rendre hommage à une Grande-Bretagne régénérée et de reposer enfin dans la paix, la sécurité et la prospérité de son peuple souverain.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Acres précieux de

Jorian Jenks

Ceux qui seraient tentés de penser que, parce que la Grande-Bretagne n'a pas de politique foncière, elle n'a pas de problème foncier feraient bien d'examiner attentivement ces faits inquiétants.

À l'exception de la Belgique et des Pays-Bas, la Grande-Bretagne est le pays le plus densément peuplé du monde ; et comme la proportion de terres naturellement infertiles (par exemple, les montagnes) est beaucoup plus élevée dans ces îles que dans les Pays-Bas, il semble indiscutable que nous avons moins de terres productrices de nourriture par habitant que tout autre pays.

La Grande-Bretagne est le seul pays civilisé au monde à ne pas avoir adopté de politique rigoureuse de conservation, de mise en valeur et d'amélioration des terres. Aucun gouvernement n'a pris la moindre mesure pour enrayer la perte annuelle de terres agricoles, qui s'élève désormais à plus de 2 millions d'acres, soit 7 % du total, depuis la fin de la Première Guerre mondiale.

La Grande-Bretagne est unique en raison de la forte proportion de sa population qui est coupée de tout contact avec sa terre natale et de la forte proportion d'aliments périmés et conservés dans le régime alimentaire national. Les scientifiques commencent à découvrir les conséquences de cette artificialité en termes de malnutrition, de troubles nerveux et de troubles sociaux.

On pourrait pardonner à un observateur étranger de conclure que nous tentons, à notre manière perverse, typiquement britannique, de nous soumettre à une expérience hautement dangereuse, à savoir déterminer si la vie nationale peut être sainement maintenue dans une communauté entièrement urbanisée et quasi parasitaire, dépendant pour ses besoins vitaux des efforts et de la bonne volonté d'autres nations. Il pourrait également supposer qu'une situation aussi précaire nous a été imposée par les rigueurs de notre climat ou la pauvreté de notre sol. Et son attitude à notre égard relèverait davantage de la pitié que de l'admiration.

Qu'il est douloureux de devoir admettre que cette situation alarmante n'a qu'une seule cause : le mépris cruel et persistant des principes fondamentaux. Qu'on ne s'y trompe pas. Notre climat n'est pas hostile ; au contraire, il est l'un des plus stables au monde. Notre sol n'est pas pauvre ; au contraire, il est, en moyenne, l'un des plus productifs au monde. Mais nous avons, pour nos péchés, un système politique qui refuse de regarder au-delà des prochaines élections, qui est la cible de tous les intérêts particuliers qui ont des dettes à régler et de tous les économistes malavisés qui ont une réputation académique à préserver.

C'est la plus grave erreur de croire que notre destinée naturelle est d'être fabricants, transporteurs et banquiers du reste du monde et qu'une telle situation implique un tribut constant de matières premières et de nourriture. Pendant une brève période, certes, cette hypothèse a été rendue trompeuse par le fait qu'une série d'heureuses coïncidences nous a donné une avance considérable sur les autres nations dans le développement de services pour lesquels le monde était alors prêt à payer presque n'importe quel prix. Mais l'avènement rapide et quasi universel du nationalisme industriel et financier a balayé notre monopole temporaire et rendu cette hypothèse non seulement intenable, mais carrément dangereuse. Plus nous nous y accrochons, moins nous sommes capables d'affronter les réalités de la vie moderne. Chaque geste en faveur d'une « reprise irrévocable du commerce international » repousse l'inévitable jour des comptes où nous devrons nous relever seuls et faire le point sur nos propres acquis.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

ressources.

Parce qu'elle est la source première des besoins vitaux, son développement prudent et éclairé est une condition préalable à la prospérité nationale. Parce qu'elle est un patrimoine national, tant culturel que matériel, sa préservation est un devoir national solennel.

Il convient de rappeler que, jusqu'à une époque relativement récente, ces faits étaient généralement reconnus, même s'ils n'étaient pas toujours correctement interprétés. La propriété foncière était considérée comme conférant non seulement de grands privilèges, mais aussi de lourdes responsabilités, tant sociales que pécuniaires. Les classes dirigeantes étaient presque exclusivement issues des familles de propriétaires fonciers. L'agriculture était reconnue comme la principale industrie de base, et son bien-être était une question d'importance nationale.

Ce n'est qu'après le remplacement d'une aristocratie foncière appauvrie par une ploutocratie parvenue et largement étrangère, issue des finances chaotiques de la période napoléonienne, que l'attitude nationale envers la terre s'est sérieusement détériorée. Et ce n'est qu'avec l'essor du capitalisme d'exportation victorien, qui a commencé à générer d'énormes revenus d'importation, que l'agriculture britannique a cessé de suivre le développement de l'industrie manufacturière britannique. Mais une fois établie la doctrine selon laquelle les profits du capital organisé sont la mesure de la prospérité nationale, l'agriculture non organisée a pu compter en vain sur Westminster pour obtenir assistance ou leadership.

Ainsi, aujourd'hui, étudier la campagne britannique revient presque à étudier une civilisation disparue.
Des chemins profonds qui n'ont pas porté de roues depuis une génération, des haies tentaculaires qui n'ont pas vu de fer depuis une décennie, d'anciennes traces de charrue encore visibles dans des pâturages épais et gazonnés, des granges et des cottages à tous les stades de délabrement, des églises construites pour des congrégations cinq fois plus grandes que les paroisses actuelles, des moulins à eau silencieux et des manoirs en ruine : tout cela parle d'une population rurale perdue autrefois activement engagée dans la plus virile de toutes les tâches.

Il est vrai, bien sûr, que les meilleures terres sont toujours cultivées, et souvent bien, même si le nombre de ceux qui y sont directement intéressés diminue d'année en année. Et on trouve çà et là des aventuriers courageux qui misent tout sur les porcs ou la volaille, les fruits ou le lait. Mais sur une grande partie du paysage plane le fléau d'une agriculture au jour le jour, fruit d'un manque de confiance en soi, qui se traduit par des pâturages négligés et sous-peuplés d'un bétail quelconque. L'atmosphère est si apathique que même les incursions gaspilleuses et peu recommandables du constructeur spéculatif sont acceptées sans la moindre trace du ressentiment qu'une telle profanation aurait suscité il y a quelques générations.

Il est important de prendre conscience de l'ampleur des dommages causés à un bien national irremplaçable. Théoriquement, la terre est indestructible, à moins, bien sûr, d'être emportée par la mer, un phénomène que l'on observe d'ailleurs en plusieurs points de notre littoral. Mais plusieurs événements peuvent la rendre pratiquement inutilisable du point de vue de la production alimentaire, et c'est là le point de vue le plus vital pour la nation.

Tout d'abord, les terres cultivées, qu'elles soient arables ou en pâturage, peuvent rapidement sombrer dans un état d'abandon où elles ne produisent qu'une maigre récolte pour les bovins et les moutons, et même ces derniers se raréfient si les lapins arrivent avant. L'augmentation inquiétante des superficies retournées en « pâturages grossiers » alors que la surface cultivée ne cesse de diminuer illustre bien ce qui se passe. La majeure partie de nos pâturages grossiers est, bien sûr, constituée de sommets de montagnes et de landes. Mais la totalité de cette augmentation récente, et bien d'autres encore, est constituée de terres cultivables d'un type qui serait cultivé dans n'importe quel autre pays européen, voire dans nos propres Dominions, mais qui ne peut l'être ici face à la négligence persistante des autorités.

Les politiciens du type Inskip veulent nous faire croire que ces terres abandonnées peuvent être transformées en

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Machine Translated by Google

Production en cas d'urgence. Apparemment, les expériences décevantes de la dernière guerre ne leur ont pas appris qu'il n'est pas possible de rendre la terre productive d'un coup, en la stimulant avec quelques tracteurs et une main-d'œuvre non qualifiée. La mise en valeur des terres est un travail hautement qualifié qui exige des années de patience avant d'obtenir des résultats. Elle peut s'intégrer très utilement dans une politique agricole à long terme ; mais comme moyen de production alimentaire en cas d'urgence, elle est pratiquement dénuée de valeur.

En second lieu, les constructions, qu'elles soient résidentielles ou industrielles, consomment chaque année une quantité considérable de terres et stérilisent autant qu'elles n'en utilisent réellement. Depuis 1929, l'Angleterre et le Pays de Galles ont perdu à eux seuls 160 000 hectares de terres agricoles, dont seulement 62 000 hectares sont réapparus sous forme de pâturages ; la quasi-totalité des 105 000 hectares restants est passée aux mains des constructeurs, dont une grande partie est constituée de terres arables plates et fertiles, parfaitement cultivées.

Il ne faut pas oublier que la perte de terres agricoles ne s'arrête pas aux zones effectivement occupées par les usines, les maisons et les jardins. Des routes et des terrains de loisirs doivent être aménagés, et il existe toujours, surtout dans les zones nouvellement aménagées, de vastes étendues de terrains vagues. De plus, les terres agricoles situées en périphérie d'une zone bâtie ou celles qui ont été parsemées, à la manière moderne, d'habitations isolées, souffrent considérablement. Moineaux et rats y affluent par milliers ; portails et clôtures sont arrachés ; les chiens errants harcèlent le bétail et les dégâts mineurs augmentent considérablement. Avec l'avènement des transports routiers bon marché et l'essor du développement suburbain qui en résulte, la zone ainsi touchée, bien que toujours redevenue agricole, doit représenter des centaines de milliers d'hectares.

Il est impossible d'échapper à la conclusion que la Grande-Bretagne dilapide son patrimoine national à un moment où l'évolution mondiale rend vitale la préservation de chaque hectare. Ceux qui pourraient considérer cette déclaration comme alarmiste sont invités à étudier attentivement l'ouvrage récent du professeur R. G. Stapledon, « The Land; Now and Tomorrow ». Cet expert estime que « nos superficies agricoles diminuent rapidement, et elles le sont inévitablement, et, à moins qu'une décision ne soit prise quant à la superficie minimale à préserver à tout prix pour la production alimentaire et que des mesures appropriées ne soient prises, les terres agricoles d'Angleterre pourraient être réduites de moitié d'ici deux siècles au plus. »

Deux cents ans peuvent paraître longs, mais y a-t-il quelqu'un assez audacieux pour affirmer que nos enfants, et encore moins nos petits-enfants, pourront puiser des ressources alimentaires illimitées dans les Amériques et aux antipodes ? Souhaitons-nous entrer dans l'histoire comme la génération qui a dilapidé le patrimoine national et laissé nos descendants confrontés au problème élémentaire de la famine ? Le capitalisme d'exportation victorien nous a légué les zones sinistrées ; allons-nous être responsables d'un nouveau lot de zones sinistrées ?

Une réflexion plus approfondie sur les aspects nutritionnels et économiques de notre problème foncier nous amènerait à approfondir la discussion sur les nombreuses fonctions de l'agriculture en tant que partie intégrante de la vie nationale. Il est donc nécessaire de faire une pause pour aborder l'aspect culturel, tout aussi important.

Cet aspect, il est vrai, bénéficie déjà d'une attention sporadique et unilatérale dans le cadre du mouvement urbanistique. Mais le nom même de ce mouvement révèle ses limites. Une communauté, encouragée à oublier l'importance de son agriculture et à considérer les importations alimentaires comme un phénomène naturel, en est venue à considérer la campagne comme un simple complément des villes, une sorte de parc public glorifié. Le danger est grand que l'Angleterre rurale devienne un « espace ouvert » sans caractère, de la même manière qu'une grande partie des Home Counties est devenue une banlieue-jardin sans relief.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Le désir inné des citadins d'échapper à l'atmosphère bruyante et polluée de leurs villes ne peut susciter que de la sympathie. Que ces gens passent allègrement la moitié de leur dimanche à avaler des vapeurs d'essence sur une route principale encombrée afin de pouvoir passer l'autre moitié au grand air est pathétiquement significatif. Le plus regrettable est que tant d'entre eux semblent incapables de récolter les fruits de leur entreprise sans les gâcher.

Car la campagne ne peut remplir sa fonction culturelle que si on lui permet de préserver son caractère propre, et ce caractère est indissociable de sa fonction matérielle ou agricole. La ville ne peut échapper à la ville, si elle l'entraîne avec elle, pas plus que l'intellectuel ne peut s'accorder des vacances s'il emporte ses arguments lors de ses promenades à la campagne. La vue d'un village suburbanisé par ceux qui sont venus « vivre à la campagne » est aussi pathétique que celle d'une bande d'intellectuels arpentant les rues en bavardant, tandis qu'autour d'eux se déroulent dix mille activités plus intéressantes et plus importantes que les leurs. Comme le disait récemment un agriculteur : « Je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'ils traversent mes champs. Je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'ils promènent leurs chiens fous à mes dépens. Je ne vois même pas d'inconvénient à ce qu'ils escaladent des barrières qu'un enfant pourrait ouvrir. Mais quand je pense qu'ils ont parcouru plus de trois kilomètres de bonnes terres agricoles sans jamais penser à regarder ce qui se passait, j'ai le sentiment d'avoir gaspillé ma courtoisie. »

Ce que l'on pourrait appeler l'attitude « jardin public » se manifeste de manières plus graves que l'indifférence aux activités rurales. De même que le gamin estime qu'il n'y a aucun mal à jeter des pierres sur les canards lorsque le gardien ne regarde pas, des milliers d'adultes instruits ne voient aucun mal à s'introduire sans autorisation lorsque le risque d'être repéré est faible, voire nul. Et l'effet cumulatif de ces intrusions sans autorisation crée une situation désagréable dans les quartiers prisés des évadés urbains.

En Allemagne, on plante des arbres fruitiers en bordure de route et on cultive la terre jusqu'au bord du métal. En Angleterre, une telle pratique est totalement impossible, car les arbres seraient arrachés par des raids organisés et les récoltes piétinées sur une largeur de chaîne. Le Britannique n'est pas nécessairement moins honnête ni plus destructeur que l'Allemand ; il a simplement été déruralisé à tel point que son sens des valeurs et son code de conduite morale s'éteignent au moindre lampadaire. Ceux qui seraient choqués à l'idée de dérober un crayon à un sou sur le comptoir d'un magasin ne verront rien d'immoral à percer une demi-douzaine de haies pour voler des champignons.

La campagne a tant de richesses à offrir à ses visiteurs que la solution la plus évidente pour surmonter les tendances actuelles est de montrer aux gens où elles se trouvent. Aujourd'hui encore, nombreux sont ceux qui apprécient le baume apaisant de la solitude, le réconfort spirituel de la paix et de la sécurité, l'intérêt captivant des champs et des bois en perpétuelle évolution ; mais ils sont trop peu nombreux.
Personne ne portera volontairement atteinte ou dégradera ce qui l'intéresse personnellement, et la première étape vers la préservation de la campagne est une initiative nationale en faveur du développement de ce que le professeur Stapledon appelle « l'esprit rural ».

Un gouvernement fasciste devra naturellement affronter le problème foncier dans son intégralité, car la terre est l'un des fondements de sa conception de la nation vivante. En effet, sa politique déclarée de développement agricole créera elle-même un problème urgent en stimulant la spéculation foncière, et cette activité devra être sévèrement réprimée avant que la politique agricole puisse être pleinement développée.

L'attitude fasciste envers la terre peut être exprimée en quelques phrases.

La terre ne doit plus être considérée comme une marchandise spéculative. Sa valeur doit être évaluée équitablement et tout accroissement doit être partagé par ceux qui ont contribué à sa création, y compris les

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

État.

L'utilisation des terres doit faire l'objet d'une planification nationale rigoureuse à long terme. Dans la mesure du possible, les activités de construction doivent être limitées aux zones à faible valeur agricole.

La propriété foncière doit être aussi largement diffusée que possible, l'objectif étant de créer un grand nombre de petites propriétés familiales sûres. Cependant, elle implique également des responsabilités, et ceux qui abusent de leurs terres seront considérés comme des ennemis sociaux.

L'accès public au territoire doit être amélioré par l'extension et une meilleure définition des chemins de campagne, des terrains de camping et des aires de repos. Parallèlement, la législation sur les intrusions doit être révisée et la communauté rurale mieux protégée contre les intrusions et les dommages. Il pourrait être nécessaire de créer un corps de gardes.

Il faut faire la guerre à des nuisibles tels que les lapins, les corbeaux et les pigeons ; et même s'il n'y aura aucune discrimination à l'encontre des sports de plein air, ces sports ne doivent pas être autorisés à interférer avec les activités agricoles ou récréatives.

Il faut éduquer le public à respecter et à apprécier la campagne et à s'intéresser intelligemment à ses activités.

En tant que race, nous ne sommes pas enclins à la sentimentalisation de la terre. Nous utilisons rarement le mot « Mère Patrie », jamais. Un siècle de libéralisme laxiste et de conservatisme financier a engendré une attitude commerciale à courte vue envers notre sol.

Pourtant, la Grande-Bretagne de nos rêves, incarnation physique de notre esprit national, n'est pas une Grande-Bretagne de rues et d'usines, ni même de parcs et de bâtiments publics, mais une Grande-Bretagne de vallées verdoyantes et de hautes terres vallonnées, de champs cultivés et de fermes douillettes. Une ville est une ville partout dans le monde ; et les villes du monde tendent chaque année vers la standardisation. Mais la Grande-Bretagne rurale est particulièrement nôtre, indissociable de notre caractère national. Nous devons la préserver jalousement, non pas dans l'atmosphère muséale d'un Stratford-upon-Avon, mais dans la vigueur naturelle de la productivité.

Rares sont ceux d'entre nous qui ont quitté la terre depuis plus de quelques générations. Une petite rééducation par la presse et la radio nous permettrait de redevenir des compatriotes, du moins pendant nos loisirs : non pas l'éducation du maître d'école, dont l'« agriculture » se résume à des sciences élémentaires utiles mais plutôt ennuyeuses, mais celle qui nous pousserait à parcourir les chemins et les sentiers, les yeux ouverts et l'esprit curieux. Une initiation à l'histoire et à la vie quotidienne de la campagne encouragerait non seulement le citadin à apprécier les problèmes de l'agriculture, mais animerait également ses sorties rurales d'un intérêt captivant. Un esprit rural intelligent pourrait devenir le meilleur antidote au stress de la vie urbaine, car la Terre nourricière peut apporter réconfort à l'âme comme au corps.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Berchtesgaden d'Hitler, une idylle de la nouvelle Allemagne par Joan Morgan

Même si vous connaissez bien la Bavière, et même si vous savez que les Wittelbach, avec toute la Bavière, et le Führer, avec toute l'Allemagne, ont choisi Berchtesgaden pour leurs résidences d'été, rien ne vous prépare vraiment à ce lieu qui se veut à la fois le cœur de la vieille Bavière et l'âme de la nouvelle Allemagne. Tout ce dont vous rêviez, de la Bavière la plus féerique et du national-socialisme à son apogée, se trouve concentré dans cette ville commerçante nichée dans les montagnes, dont la population est à peu près équivalente à celle du plus récent immeuble londonien.

Après avoir quitté Bad Reichenhall, le train s'enfonce de plus en plus dans les montagnes, jusqu'à ce que vous ayez l'impression qu'elles vous enveloppent complètement, tandis que vous remontez la profonde vallée, véritable coin d'Allemagne enfoncé dans l'Autriche. (Il est possible, et plutôt excitant, de rejoindre l'Autriche à pied par trois directions.)

La première impression est celle du mouvement. Dès deux ans, tout le monde est sur le qui-vive, comme dans l'attente. Que ce soit dû à l'altitude, à la bonne humeur bavaroise ou au fait que le Führer puisse passer à tout moment, je n'ai jamais su ; il n'en demeure pas moins que l'air vibre de vitalité.

Ici, dans ce décor adorable de comédie musicale, le national-socialisme semble très amusant.
Sauf lors de rencontres occasionnelles, simples et étrangement inspirantes, vous n'êtes pas aussi conscient de la profonde gravité mystique de tout cela ; de l'immensité de la tâche accomplie et de celle qui nous attend.

Vous sentez que la SS avec son uniforme attrayant, le contact avec le Führer et une vie saine dans un environnement agréable est une occupation très agréable, et la SS est en effet une organisation splendide, ouverte à tous les âges et à toutes les classes sur le terrain commun du patriotisme.

Ici, plus que partout ailleurs en Allemagne, on constate que chacun, du plus ancien SS au plus jeune vendeur d'insignes du Secours d'hiver, a un intérêt pour le pays ; personne ne souffre de la souffrance déchirante de se sentir indésirable. Chaque réussite est la sienne, chaque revers la sienne. On comprend combien le national-socialisme, en redonnant espoir et foi en l'avenir de leur pays, a donné au peuple une raison de vivre.

La vie séculaire du lieu se poursuit comme toujours, avec le national-socialisme en plus ; la vie à Berchtesgaden est donc un spectacle permanent. Quand le rideau tombe sur un acte, un autre se lève. Vous entendez un bourdonnement monotone défiler devant votre fenêtre : une centaine de paysannes en costume national, vêtues de leurs petits manteaux tricotés noir-vert-rouge, qu'elles appellent les « Berchtesgadners ». Un prêtre les accompagne, et elles avancent lentement, psalmodiant, les yeux baissés. Plus tard, vous entendez les voix stridentes des jeunes filles hitlériennes (BDM) défilant dans leurs courts manteaux marron, ou d'une troupe de jeunes Hitler Jugend, ces immenses garçons virils portant des banderoles. Il y a toujours un chant de marche dans l'air.

Quand tout le reste échoue, ils organisent un exercice d'incendie. Une centaine de pompiers (soit un pour trente habitants) en tunique, casque et uniforme de pompier s'exécutent avec audace devant votre fenêtre. Le dimanche, cependant, est le jour J. Sur la Markt Platz, point culminant de la ville, les paysans se rassemblent ; les hommes, rivalisant entre eux dans l'immensité des pinceaux, coiffés de leurs chapeaux verts, d'un côté de la fontaine.
******ebook converter DEMO Watermarks*******

Machine Translated by Google

Avec son lion bavarois, de l'autre les femmes aux chapeaux plats noirs perchées sur leurs couronnes de tresses. À dix heures, on se rend au Neuhaus (petit frère de la Hofbräuhaus) pour boire une bière et déguster une soupe de saucisses. On y trouve une brasserie en plein air sous les châtaigniers, où l'on aère sa literie sur la palissade du château de Wittelsbach, et une bierstube à l'élégance incomparable, où chefs de parti côtoient guides ; centre vital d'une ville vitale.

Le Grand Hôtel, suffisamment grandiose pour accueillir tout le monde. Le Kurhaus, avec son excellent orchestre et ses musiciens munichois invités. Le Théâtre Paysan, avec son humour cru et sa musique entraînante. Il y a les salles de danse : le Hofschaffer, avec son atmosphère intime, sa salle bondée comme un mouchoir de poche, au-delà des rêves d'un maître d'hôtel londonien, et le Kur Café, où les imposants et élégants garçons de la Garde du Corps SS dansent dans ce qui était autrefois une villa royale de la Maison de Bavière. Il y a les artistes, Fritz Richter et ses étranges gravures sur bois inspirées, et l'un des plus grands paysagistes de l'école alpine moderne.

Pour sortir du lot : il y a d'abord la maison du Führer, au sommet du monde, avec sa paroi vitrée donnant sur un défilé de montagnes, perchée sur un site si abrupt qu'elle semble penchée en arrière. La maison domine la vallée comme le Führer domine la ville.

Il y a le Königsee, le plus beau des lacs alpins, d'un vert profond, cerné de montagnes abruptes. Il y a le Zauberwald, une forêt magique, où le ruisseau d'Hintersee serpente à travers des rochers verdoyants et moelleux.

Il y a la mine de sel où (au pays des uniformes) on enfile une tunique noire et un pantalon blanc (ce qui n'est pas aussi chic et seyant qu'il y paraît) et on descend en luge jusqu'à un lac souterrain avec un collier de lumières et une croix gammée au fond. Il y a aussi la Schloss Platz et son mémorial aux morts.

Il y a les alpages avec la succession des couleurs de la nature, rose une semaine, bleu et jaune la semaine suivante, qui rendraient fous d'envie les fleuristes de Londres, Paris et New York.

Il y a les forêts, uniformes, s'étendant droit et puissant jusqu'à la limite des neiges. Les montagnes : le charmant Watzmann, deuxième plus haut sommet d'Allemagne ; le sombre Goll et l'Untersberg, escarpé et légendaire. Pour les courageux, il y a le trou de glace illuminé, à deux mille mètres d'altitude, à l'intérieur de l'Untersberg, et aussi l'Almbach Klamm, une gorge rugissante et époustouflante, où l'on a l'impression de descendre bien plus bas que de monter, et qui ne s'arrête qu'après avoir perdu espoir et qui relève de la catégorie « Expérience Émotionnelle » et non « Paysage ».

Dans le pays de Berchtesgaden, on vous salue avec un « Grass Gott » et un « Heil Hitler ! » Pas étonnant que l'on salue Dieu pour avoir créé quelque chose d'aussi beau et que l'on salue Hitler pour l'avoir préservé pour ceux qui l'aiment plus que la vie.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Une fédération mondiale nordique

par Vidkun Quisling

LEADER DU SAMLING NORVÉGIEN NASJONAL

UN L'ancien monde ne s'effondre pas, un nouveau naît. Parallèlement à notre troisième rassemblement annuel à Stavanger l'an dernier, le septième Congrès mondial de l'Internationale communiste s'est ouvert dans l'ancien « Club des nobles » de Moscou, après une période intérimaire de sept ans depuis le dernier congrès mondial de 1928.

Le congrès dura du 25 juillet au 21 août. Son objectif principal était d'examiner ce que la conspiration marxiste internationale juive avait accompli pendant ces sept années à l'intérieur et à l'extérieur de la Russie soviétique en ce qui concerne l'exécution du programme de Staline pour la bolchevisation du monde, qui avait fait l'objet de discussions lors du congrès mondial précédent.

Deuxièmement, il a confirmé la tactique de son programme visant à détruire les forces de résistance nationale et à allumer le feu de la révolution communiste mondiale. L'accent a été particulièrement mis sur la tactique du soi-disant front unique et populaire, que nous avons vu se développer en France, en Espagne, en Belgique et ailleurs. Nous la connaissons également bien ici en Norvège, à travers le soi-disant « accord de crise » avec le parti paysan et la nouvelle tactique de camouflage du Parti travailliste, qui adopte un déguisement bourgeois et national. Une autre question qui touche directement notre pays, à savoir la participation de la Russie soviétique à la Société des Nations, est également un symptôme de cette même tactique de front populaire, inscrite depuis longtemps dans le programme du Komintem.

Cette année, alors que nous, du Nasjonal Samling, sommes réunis pour notre rassemblement annuel, nous voyons le convocation d'un autre congrès mondial.

Cette fois, les actionnaires du groupe en faillite de la Société des Nations tiennent leur assemblée générale extraordinaire pour discuter de la liquidation de l'entreprise ou de sa reconstruction éventuelle à l'automne, lorsque l'assemblée tiendra sa réunion annuelle habituelle.

Je mentionne ces événements, qui se sont produits simultanément avec nos deux derniers rassemblements nationaux, non seulement en raison de leur grande importance, mais parce qu'ils illustrent de manière très marquée la situation politique étrangère à laquelle nous sommes confrontés aujourd'hui.

D'un côté, nous avons un bolchevisme mondial inlassablement actif, qui, d'un point de vue historique, n'est qu'un symptôme alarmant de la disparition du vieux monde, et un effort persistant de puissances sinistres pour forcer l'évolution du monde dans leur propre voie de destruction, c'est-à-dire vers une république matérialiste universelle sous la dictature juive.

De l'autre côté, nous trouvons les tentatives vains du vieux monde pour répondre aux impératifs du présent, à savoir la paix et la coopération entre les nations. Tout cela est contrarié par le conflit des intérêts individuels, tout comme la collaboration nationale interne exigée par la situation est anéantie par la lutte des classes et les conflits partisans égoïstes. Ce processus de désintégration s'accompagne de troubles et de crises, de guerres et de conflits civils.

Les puissances internationalistes interviennent et l'ensemble de l'entreprise sombre peu à peu dans le marxisme et la destruction, de la même manière que l'État bourgeois-libéral est progressivement consumé, par ******ebook converter DEMO Watermarks*******

Machine Translated by Google

Le marxisme, tel que nous le voyons si clairement dans notre pays, est en pleine expansion. Au milieu de tout cela, l'humanité, toujours jeune, fait éclore de nouvelles pousses ; des mouvements nationaux de renaissance et d'unification annoncent une ère nouvelle, instaurant un nouvel État et un nouvel ordre mondial. Ce nouvel ordre est également en marche dans notre pays.

SANCTIONS ET EFFONDREMENT DE LA LIGUE

Un autre fait significatif est que l'effondrement de cette institution capitaliste parlementaire bourgeoise, la Société des Nations, n'est pas dû seulement à sa propre faiblesse et aux activités souterraines du marxisme ou aux erreurs fondamentales et formelles dans l'organisation de la Société.

Elle a été détruite par l'Italie fasciste, l'un des représentants des communautés organisées du nouvel âge. Malgré les cinquante États sanctionnés, l'opposition de l'ensemble du monde démocratique et marxiste, et l'opinion mondiale mobilisée contre le fascisme et l'Italie, l'unité nationale s'est avérée la force la plus puissante.

Sans s'identifier en aucune façon au fascisme italien ni aux intérêts italiens, les dirigeants du Nasjonal Samling ont, dès le début, adopté une position claire et nette face au conflit éthiopien. Ils ont défendu la neutralité de la Norvège et se sont opposés à sa participation aux prétendues sanctions.

En cela, nous avons été uniquement influencés par la considération des intérêts de notre pays. Je crois cependant que l'opinion publique, ici comme ailleurs, a été victime d'une propagande qui, en réalité, servait d'autres intérêts que les nobles idéaux qu'elle prétendait véhiculer.

Notre mouvement, cependant, n'a pris aucun parti. Nous avons exigé la neutralité de la Norvège et démontré l'hypocrisie et l'inutilité de tout ce jeu sanctionniste. Nous pouvons dire aujourd'hui que nous avons bien évalué la situation.

D'un point de vue militaire, nous avions raison. Contrairement à l'opinion générale, nous appréciions à sa juste valeur l'importance du matériel de guerre moderne, ainsi que la force de résistance de l'Éthiopie et de l'Angleterre, et surtout l'immense force morale et matérielle créée par un peuple organisé pour un effort uni sur une base historique et nationale.

Politiquement aussi, nous avons eu raison. L'inutilité et les graves erreurs de calcul de la politique sanctionniste sont désormais évidentes. Voyez la déconfiture tragique de la puissante Angleterre, conséquence de sa politique à courte vue envers la Société des Nations ; c'est la plus grande défaite morale et pratique que l'Empire britannique ait subie depuis la perte de l'Amérique.

La Russie soviétique, ce nouveau et remarquable membre de la Société des Nations, a vu dans la politique de sanctions une possibilité de chercher querelle d'abord avec Mussolini puis avec Hitler, mais lorsque leurs calculs ont commencé à échouer, les Juifs bolcheviks rusés se sont retirés tranquillement à l'arrière-plan et, s'en étant tirés à bon compte, ont laissé le gouvernement britannique porter le blâme et souffrir la honte.

POLITIQUE NATIONALISTE ET COOPÉRATION INTERNATIONALE

Pour la première fois depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, la Norvège a dû faire face à des réalités concrètes en matière de politique étrangère, qui rendent très difficile la poursuite d'une politique locale habituelle.

À cet égard, je voudrais souligner un fait qui est malheureusement sous-estimé dans ce pays :

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

à savoir que la vie des gens est dominée par la politique étrangère et non par la politique intérieure.
Outre la volonté de vivre propre à une nation, ses conditions internes et sa structure sont dominées par les conditions internationales d'économie et de puissance. Ces conditions sont créées par les besoins primitifs et impératifs des peuples et des États, par leur lutte pour l'existence et pour un espace vital. Mais l'influence d'un État en politique étrangère correspond toujours au degré de développement de sa force intérieure.

Ainsi, la nécessité de subvenir à ses propres besoins en cas de guerre et, surtout, la refonte de l'économie mondiale contraignent les communautés à s'organiser économiquement en États ouvriers nationaux. Les nouvelles conditions mondiales obligent chaque nation à traiter avec ses voisins comme une unité économique organisée, disposant d'un contrôle total et efficace de toutes ses ressources et de la capacité de les utiliser au mieux. Dans cette mesure, la crise actuelle est principalement une crise de réajustement de la production et du commerce mondiaux.

Il n'y a cependant pas d'opposition intrinsèque entre la demande de l'époque pour ces unités nationales économiques unies et fortement caractérisées et la demande d'une coopération internationale planifiée, qui est poussée en avant avec une force irrésistible par des causes économiques ainsi que par la considération du maintien de la paix.

C'est seulement la formation de telles personnalités nationales organisées qui permettra d'aboutir à une démocratie honnête. et une coopération internationale efficace, exempte de toute partialité ou oppression.

DEUX CAMPS HOSTILES EN EUROPE ET DANS LE MONDE

La situation est telle que, dans le monde, et surtout en Europe, deux camps hostiles se forment, comme avant la guerre mondiale. La Russie soviétique, la France et la Tchécoslovaquie, soutenues par le judaïsme international qui les incite à la guerre contre l'Allemagne nationale-socialiste, présentent déjà un front uni contre ce pays et cherchent à encercler davantage l'Allemagne, tant politiquement que militairement.

Dans ces conditions, la position de la Norvège est extrêmement exposée, située au carrefour de la Russie, de l'Allemagne et de l'Angleterre et dont la politique intérieure est déjà au pouvoir des marxistes.

La Russie, auparavant grande puissance européenne aux intérêts asiatiques, est devenue une grande puissance asiatique aux intérêts européens, notamment vis-à-vis de l'Atlantique. Mais, surtout, elle est le fondement de la révolution mondiale.

Le bolchevisme mondial tente de faire de la Norvège, et avec elle de toute la Scandinavie, l'aile droite de son front européen d'attaque contre l'Allemagne et l'Angleterre. Ce plan recèle de sinistres perspectives pour notre pays. En cas de conflit entre l'Allemagne et la Russie soviétique, la vision du Parti travailliste pousserait la Norvège à se ranger du côté des bolcheviks contre l'Allemagne, ce qui serait contraire à notre engagement de neutralité.

Tranmal, le dictateur irresponsable du Parti travailliste, s'est récemment exprimé clairement en ce sens. Tant que la Norvège et la Russie soviétique seront membres de l'actuelle Société des Nations et que l'Allemagne ne le sera pas, nous serons sérieusement menacés d'une guerre dans cette direction, car nous sommes tenus de permettre à l'Armée rouge et à l'Armée de l'air de traverser librement le pays en cas de conflit germano-russe.

Dans les conditions actuelles en Europe, il est également possible que l'Allemagne et l'Angleterre entrent en guerre. Cela pourrait se produire, par exemple, dans le cadre d'un conflit entre l'Allemagne et

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

La triple alliance de la France, de la Tchécoslovaquie et de la Russie soviétique, la Tchécoslovaquie étant un point presque plus sensible que l'Autriche. Que la France entre alors en guerre contre l'Allemagne fournirait à l'Angleterre un motif de guerre, ce qui est encore plus certain aujourd'hui qu'avant l'essor considérable de l'aviation.

Une telle guerre entre l'Angleterre et l'Allemagne est une possibilité catastrophique pour la Norvège, car depuis la guerre mondiale, la situation entière a maintenant complètement changé.

Par l'intermédiaire de la Société des Nations comme instrument de la politique mondiale britannique, nous serions alors contraints d'entrer directement en guerre et, même si la Société des Nations tombait en morceaux, nous serions certainement, selon une autorité telle que Lord Lloyd, exposés à un bombardement punitif si, comme ce fut le cas pendant la guerre mondiale, nous autorisions notre flotte marchande à transporter des marchandises pour l'Angleterre, ce qu'elle, de son côté, insisterait sans aucun doute maintenant comme elle l'a fait alors.

Le Parti travailliste norvégien – le parti au pouvoir – soutient activement cette politique dirigée contre l'Allemagne. Si la Norvège accepte cela, cela signifie que nous sommes irrémédiablement entraînés dans cette politique de guerre, contre la volonté d'au moins 99 % du peuple norvégien. La Norvège ne peut et ne veut pas marcher tant que sa liberté et ses frontières ne sont pas menacées.

PAIX AVEC L'ANGLETERRE ET L'ALLEMAGNE

J'ai déjà souligné que la paix entre l'Allemagne et l'Angleterre est une nécessité vitale pour notre pays. Ce que nous devons avant tout empêcher, c'est que l'Allemagne et l'Angleterre se retrouvent aux prises dans une nouvelle guerre. Pour nous, cela serait fatal ; ce serait même synonyme de destruction.
Il nous incombe donc de tout mettre en œuvre pour instaurer la paix et la compréhension entre ces deux pays qui, comme nous, sont d'origine et de conception nordiques. Même si nous ne pouvons pas faire grand-chose à cet égard et devons veiller à ne pas interférer dans les affaires d'autrui, notre devoir immédiat est de nous opposer par tous les moyens justes à ceux qui tentent de semer la discorde entre nos compatriotes, généralement pour des motifs fallacieux et malhonnêtes.

Nous connaissons les puissances pour lesquelles ces efforts sont réellement menés. L'une d'elles est le bolchevisme mondial. Œuvrer à la paix et à la conciliation entre l'Allemagne et l'Angleterre devrait être l'objectif de la politique étrangère norvégienne, indépendamment des intérêts partisans. Il est tout à fait évident que les intérêts de la Norvège l'exigent. La seule façon d'échapper à la guerre et au chaos dépend du maintien de la paix et de la compréhension entre nos grands voisins du sud et de l'ouest, avec lesquels nous entretenons également les plus importantes relations commerciales.

Il y a une quarantaine d'années, l'occasion s'est présentée, comme aujourd'hui, de tenter honnêtement de créer une entente durable entre les grands peuples nordiques. Cette opportunité a été négligée ou refusée, et la catastrophe qui a suivi a touché le monde entier. Quiconque ose aujourd'hui promouvoir la même politique catastrophique doit le faire en toute connaissance de cause.

Mais quiconque comprend l'époque dans laquelle nous vivons doit s'efforcer de prendre des mesures fortes et positives pour y faire face.

Une autre considération décisive nous amène à la même conclusion quant aux grandes lignes de notre politique étrangère. Le libéralisme décadent et son rejeton et héritier, le marxisme, visent les communautés nationales, en premier lieu les pays nordiques.

Consciemment ou inconsciemment, le but de cette politique est de briser le système national naturel.
Organisation des peuples en vue de réaliser la république mondiale internationale. ******Convertisseur de livres électroniques DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Alors la cohésion interne des nations sera détruite. Elles seront la proie de cette nation qui, contrairement à toutes les autres, est dispersée sur toute la terre et parasite les autres nations ; c'est précisément pourquoi elle a besoin d'un tel arrangement pour exercer sa domination du monde tant désirée. Car c'est dans cette domination que réside le secret du nationalisme et de l'impérialisme juifs.

Un duel entre le judaïsme et l'esprit nordique est inévitable, car le marxisme et l'internationalisme sont en réalité du nationalisme et de l'impérialisme juifs, une conspiration inspirée et menée par le judaïsme contre la civilisation européenne, résolument nordique. Il est clair que les processus de déclin actuels constituent la menace la plus sérieuse pour les idéaux de vie et que les antagonismes les plus puissants de notre époque se réduisent à une lutte entre le judaïsme et le principe nordique-européen. Ceci étant, nous devons comprendre que le remède le plus efficace à la décadence actuelle et aux activités souterraines du matérialisme marxiste résidera dans une renaissance nationale de notre peuple, fondée sur le fondement vital de la race nordique et de son tempérament caractéristique.

Et, d'autre part, il doit y avoir, au sens le plus large, une collaboration culturelle, économique et politique plus étroite entre les peuples nordiques et les peuples déterminés par le Nord dans le monde entier : dans les pays scandinaves, en Hollande, en Flandre, dans l'Empire britannique, en Allemagne et dans d'autres pays où les membres de la famille nordique sont comparativement moins nombreux.

La signification du mot « nordique » ne se limite donc pas aux peuples scandinaves mais s'applique à toutes les grandes races nordiques, et nous n'envisageons pas aujourd'hui une collaboration nordique précaire.

Au contraire, c'est, d'une part, une conséquence nécessaire de la prise de conscience que le maintien du caractère et de l'organisation nationaux est l'enjeu vital le plus important pour tous les peuples créateurs. Ce n'est qu'ainsi qu'il sera possible d'assurer un développement libre et pacifique de la culture et des caractéristiques nordiques, tant au niveau national qu'universel. Parallèlement, c'est l'une des conditions d'une reconnaissance profonde de la valeur et des contributions culturelles des autres races, et cela permettra ainsi de fortifier toutes les nations contre la dissolution et le chaos.

D'autre part, c'est une conséquence inévitable du fait que la collaboration internationale qui doit être instaurée à notre époque devrait de préférence s'appuyer sur les peuples nordiques, si étroitement liés par leur race, leur langue, leur culture et leurs intérêts. Ils partagent le même niveau de vie et une vision similaire de la vie, et sont également regroupés géographiquement.

Sur le plan économique, ils sont également les meilleurs clients l'un de l'autre.

UNE UNION DE PEUPLES NORDIQUES

Une formation en bloc de ces peuples, une union des peuples nordiques, sera invincible. Une telle union sera bien plus à même que la Ligue de Genève, libérale et marxiste, en faillite, de servir de rempart contre le bolchevisme mondial et de garantir le développement pacifique du monde. La voie vers une humanité organisée passera par l'union de la grande famille des peuples nordiques au sein d'un tel bloc, doté d'une monnaie commune, d'un libre-échange intérieur et d'une politique douanière commune ; leur objectif sera d'attirer d'autres pays et groupes de puissances dans ce système.

Une telle politique étrangère constituera la meilleure garantie de la position de la Norvège dans le monde et contre le bolchevisme. Elle créera, pour notre bien et celui des autres, un champ d'action international.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

pour le surplus d'énergie auquel il faut s'attendre dans ce pays si nos propres ressources sont insuffisantes.

UNE COOPÉRATION FONDÉE SUR LES MOUVEMENTS NATIONAUX

Tout en soulignant le destin commun des pays nordiques, nous ne devons pas sous-estimer l'importance et les réalisations d'autrui ni notre humanité commune ; et, surtout, nous ne devons pas sous-estimer l'importance de la coopération européenne et universelle. Mais cette communauté internationale doit être fondée sur un système d'États-nations. Elle doit être le fruit de l'essor national des peuples d'Europe et du monde entier, et non le fruit d'expériences libérales et marxistes telles que la Société des Nations, la Pan-Europe et la Russie soviétique, siège de la République soviétique mondiale.

L'histoire de la vie montre que tout progrès repose sur l'union de la liberté et de la discrimination avec la fraternité et l'organisation. Les monarchies universelles et les républiques mondiales aboutissent à l'anarchie et à la dissolution. L'hégémonie d'une seule nation est désastreuse pour les autres et pour elle-même.
Un mélange de toutes les nations et de toutes les races, tel un assemblage de Babel, objectif du libéralisme et du marxisme, signifie la destruction des caractéristiques et des valeurs individuelles de chacun. L'histoire nous enseigne que la véritable harmonie est le fruit de la ségrégation et du développement.

L'instinct de l'humanité pour l'organisation est orienté vers la vie nationale et la coopération des unités nationales. C'est pourquoi toutes les institutions internationales issues du libéralisme et du marxisme ont échoué dans leurs prétendus objectifs, qui étaient d'assurer une bonne entente entre les nations et de favoriser leur progrès.

Etant donné l'échec des idées libérales de la Ligue et du marxisme international, il est urgent de créer une nouvelle communauté des nations à caractère européen et mondial, fondée sur les nouvelles idées d'organisation des communautés qui ont été établies par le congrès du nouvel ordre à Montreux les 16 et 17 décembre 1934. La première considération du congrès est celle du respect des valeurs spirituelles et nationales.

Aux méthodes hypocrites et techniques de l'ancienne diplomatie doit succéder une collaboration spontanée et honorable entre tous les mouvements nationaux jeunes et dynamiques et les États nationaux qu'ils ont recréés, afin d'obtenir un renouveau spirituel général et un redressement politique et économique dans le monde entier. Mais dans le cadre de ce plan universel, les nations issues d'une même souche et partageant la même culture et la même civilisation doivent se regrouper selon leurs intérêts les plus proches.

LE MOUVEMENT MONDIAL NORDIQUE

Le principe fondamental sur lequel se fonde le Nasjonal Samling est que notre politique, en plus de répondre aux exigences imposées par les changements modernes, doit être en harmonie avec tous les besoins et souhaits de notre communauté nationale. Il est vain d'espérer un redressement national si nous ne ravivons pas la flamme de l'esprit nordique et ne nous appuyons pas sur une vision spirituelle et responsable de la vie.

Aucun progrès ne peut être attendu si nous ne maintenons pas la souche nordique intacte ; si nous ne le faisons pas
Si nous ne parvenons pas à préserver notre caractère distinctif, nous le perdrons et nous dirigerons vers l'extinction nationale.

L'idée dite nordique, selon laquelle un peuple nordique ne peut être restauré qu'en construisant un nouvel État

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Conformément aux exigences modernes et sur la double base d'un patrimoine national et d'une vision spirituelle, cette doctrine a une influence et une valeur croissantes dans les pays nordiques respectifs et joue déjà un rôle important dans la politique pratique.

Les bases d'une collaboration pannordique existent déjà. Mais pour que l'idée se propage rapidement, elle doit trouver une expression concrète et structurée.

Dans ces circonstances, j'estime que le moment est venu pour nous de promouvoir une collaboration culturelle, économique et politique entre les peuples nordiques et les autres peuples ayant une perspective nordique à travers le monde, avec les objectifs suivants :

- La création d'un mouvement nordique international.
- La formation d'une Union nordique des peuples.

Participation active aux travaux pour l'organisation du monde et son développement pacifique ; et pour assurer la place et la contribution de notre pays dans les révolutions et les nouvelles constitutions en cours. Cette collaboration doit commencer, comme toujours, dans le domaine des idées, afin de se concrétiser politiquement sur des bases économiques solides.

Si donc la base monétaire existante pouvait être élargie à une union monétaire établie entre les peuples nordiques, et si, grâce à une collaboration politique et fiscale, une union douanière pouvait être réalisée entre ces peuples, les bases auraient été solidement posées pour la réalisation politique de nos objectifs avoués : une grande union des peuples nordiques dans la communauté mondiale.

Cet idéal fait partie depuis longtemps du programme du Nasjonal Samling. Il s'ensuit que la collaboration pannordique implique en réalité une intensification de la coopération des États nordiques au sens strict : la Norvège, la Suède, le Danemark, la Finlande et les îles nordiques de la mer du Nord. La situation du Danemark et de la Finlande est tellement plus exposée que celle de la Norvège et de la Suède que la Norvège, en tout état de cause, est exclue de toute possibilité de lier volontairement son destin à ces pays sans le soutien que procurerait une relation pacifique et assurée avec l'Angleterre et l'Allemagne. Mais, ceci étant garanti, il est également souhaitable que les pays nordiques occupent leur place en tant que groupe naturel au sein du monde nordique, collaborant aux côtés des Britanniques, des Allemands, des Néerlandais et des autres.

A cet égard, je voudrais souligner le fait que cela ne change rien si de nombreuses personnes dans ce pays se trouvent en désaccord avec divers détails de la politique britannique et allemande.
Les conditions qui nécessitent aujourd'hui une coopération avec et entre nos parents sont plus importantes que celles qui peuvent tendre à nous séparer.

Il se peut aussi que certains s'opposent à toute politique étrangère et considèrent que nos propres affaires relèvent de notre seule compétence. Je leur rappelle que la caractéristique de notre époque réside dans le fait que le monde est en train de devenir une grande unité économique et qu'aucun pays ne peut plus se suffire à lui-même ; il est dépendant des autres ; et, si une telle collaboration en politique actuelle est d'un intérêt vital pour notre pays, elle l'est tout autant pour notre mouvement. Les forces qui œuvrent à notre destruction nationale étant organisées à l'échelle internationale, nous nous devons de leur opposer une organisation dont la visée dépasse les intérêts nationaux. Une organisation pleinement efficace de ce type ne peut se construire que sur la base commune et vitale de nos peuples, le principe nordique.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

LE PRINCIPE NORDIQUE

Le principe nordique repose sur les traditions et la pensée nordiques, ainsi que sur la coopération constructive, contrairement au libéralisme juif et au marxisme, qui poursuivent leurs objectifs destructeurs par la haine, l'envie et la lutte des classes. L'un est lié au Divin, l'autre au Diabolique.

La force spirituelle du principe nordique est donc plus forte et plus profonde que la vision marxiste-matérialiste de l'existence qui menace de destruction notre race et notre civilisation. Il s'agit en réalité de notre principe national intrinsèque, auquel nous devons adhérer et que nous devons appliquer avec une constance inexorable.

Je suis également convaincu que, lorsque nous reconnaissons les vérités profondes du passé historique comme du présent, et constatons les grandes réalisations des peuples nordiques depuis les origines jusqu'à nos jours, où ils sont plus puissants que jamais ; et lorsque, en même temps, nous sommes convaincus que la Volonté Divine se révèle au cours de l'histoire du monde, nous devons, sans sous-estimer l'importance et la contribution d'autrui, croire en la mission historique et divine continue des peuples nordiques dans le monde. Comme par le passé, la mission de notre grande famille des peuples doit être d'en finir avec un monde obsolète et de créer un monde nouveau qui puisse propulser l'humanité tout entière vers le progrès.

Le Nasjonal Samling invite tous les peuples de race et de vision nordiques dans chaque pays — Norvégiens, Suédois, Danois, Islandais, Britanniques, Allemands, Néerlandais et tous les autres de sang et d'esprit nordiques — à s'unir dans un Mouvement mondial nordique pour créer la paix et la coopération entre tous les peuples nordiques à travers le monde et pour poursuivre la lutte pour le salut et le progrès de notre civilisation.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Une interprétation du fascisme par Claud Sutton

FL'ASCISME, au sens où il sera utilisé dans cet article, est un terme maladroit et peu pratique pour décrire le mouvement mondial qui a émergé à notre époque pour concurrencer le marxisme et la démocratie libérale dans l'adhésion des hommes. Il faudrait sans doute se limiter à la forme particulière que ce mouvement a prise en Italie. Néanmoins, l'opinion publique, persuadée que le fascisme italien a marqué l'émergence d'un phénomène nouveau et d'importance mondiale, persiste à utiliser ce terme dans un sens plus large.

Le fascisme n'est pas international comme le communisme, au sens où il serait un dogme à imposer à toute nation, quelles que soient son histoire et ses circonstances. Il s'agit plutôt d'une similitude de perspective sous-jacente, perceptible dans divers mouvements nationaux modernes, et qui émerge avec une certaine nécessité de la situation actuelle de notre culture européenne. En Angleterre, nous partageons l'héritage culturel commun de l'Europe ; de même que nous avons été profondément marqués par les idées de la Révolution française, nous sommes tenus d'être profondément marqués par les idées du mouvement fasciste et d'y réagir à notre manière nationale.

Les deux facteurs qui partout donnent naissance à ce mouvement sont le déclin de la démocratie libérale et la montée du marxisme.

Il suffit d'une brève connaissance de l'histoire pour comprendre que la démocratie libérale n'a rien d'inévitable ou d'éternel. Comparés à d'autres formes de gouvernement, les gouvernements démocratiques n'ont été ni courants ni stables, et n'ont pas apporté autant de valeur durable à la culture humaine que les gouvernements aristocratiques et monarchiques. Bien sûr, il est possible – et souvent utilisé – de définir la démocratie de manière à y inclure toutes les formes tolérables de gouvernement, quelles qu'elles soient – par exemple, de décrire l'Angleterre sous la reine Élisabeth ou sous Pitt comme une démocratie. Mais il s'agit là d'un abus de langage flagrant et d'une dégradation de la valeur intellectuelle. Le terme « démocratie » ne devrait pas être utilisé pour désigner tout gouvernement qui gouverne avec le consentement de la quasi-totalité des gouvernés ; ni celui qui recherche consciemment le bien-être de l'ensemble du peuple ; ni celui qui tolère la diversité des opinions et encourage la libre discussion ; ni celui qui gouverne selon des lois établies et connues, appliquées impartialement. De nombreux gouvernements démocratiques ont échoué de manière flagrante à ces égards ; De nombreux gouvernements non démocratiques ont fait preuve de ces vertus à un haut degré. Il est absurde d'appeler « démocratie » un gouvernement qui n'est pas tyrannique ; la démocratie est une forme historique particulière de gouvernement, qui a parfois fonctionné à la satisfaction générale, parfois non. Sa principale caractéristique semble être la décision de toutes les questions importantes par un vote majoritaire, soit du peuple tout entier, soit de larges assemblées représentatives.

La démocratie telle que nous la connaissons en Europe occidentale et en Amérique – que j'appellerai désormais « démocratie libérale » – est un produit spécifique de la Révolution française et repose sur les théories singulières de certains penseurs influents de cette époque. La philosophie sous-jacente de la nature humaine sur laquelle elle repose n'a pas toujours été acceptée par les hommes de réflexion, et rien ne permet de supposer que son emprise sur les esprits soit éternelle. Au contraire, de nombreux éléments montrent que cette philosophie des « Droits de l'Homme et du Citoyen » n'a plus de filigranes.

Machine Translated by Google

conviction, et que le système de gouvernement fondé sur elle est donc voué à disparaître.

Comme d'autres philosophies politiques, elle n'a pas été acceptée sans difficulté. Mais aujourd'hui, qui peut déceler une quelconque différence entre les conservateurs, les libéraux et le parti travailliste de droite (non marxiste) quant à leurs idéaux ou à la nature générale des méthodes qu'ils proposent pour les réaliser ?

Quelles sont les hypothèses philosophiques, ou axiomes, de ce système de démocratie libérale ?
La première est que tous les hommes sont égaux, au moins dans la mesure où ils doivent avoir une part égale au gouvernement. La deuxième est que le gouvernement n'existe que pour empêcher quiconque de porter atteinte à l'égale liberté d'autrui (J.S. Mill) ; ou, comme me l'a exprimé avec plus de force un étudiant : « Le gouvernement n'existe que pour permettre à chacun d'aller en enfer à sa manière ». La troisième est que cette liberté individuelle procure la plus grande satisfaction possible. [1]

Le fascisme repose sur la négation de tous ces principes. Au premier, il répond que tous les hommes ne sont pas égaux dans leur capacité à coopérer, et que l'État est une entreprise coopérative.
Les hommes diffèrent sensiblement par leur courage, leur impartialité, leur loyauté, leur véracité et autres qualités de caractère requises pour toute entreprise. Ces qualités ne sont l'apanage d'aucune classe sociale, ni ne dépendent de l'éducation au sens ordinaire du terme. Certains hommes en sont manifestement dépourvus – tous les anciens dirigeants bolcheviques par exemple, si l'on en croit leurs aveux ; n'importe lequel d'entre nous chercherait à les exclure du pouvoir dans toute organisation dont il aurait la charge.

La représentation politique doit reposer sur un système sélectif de groupes réels dont les membres se connaissent personnellement. Un bon système politique ne devrait même pas chercher à garantir le même poids à toutes les opinions.

Au deuxième principe, il observe que l'égalité de liberté est impossible, car les hommes ne veulent pas tous faire les mêmes choses ; que tout système de droit présuppose des idées positives sur ce qui est objectivement bon ou mauvais pour chacun ; que le principe est soit dénué de sens, soit désastreux.

Troisièmement, en raison de la nature de l'homme et de la société, la plus grande satisfaction possible ne peut être obtenue par un système de liberté individuelle maximale ; ce n'est pas non plus le bonheur suprême du plus grand nombre, chacun comptant pour un et personne ne comptant plus que pour la fin de sa vie. Les hommes sont [2] un" – et devraient être davantage intéressés par le bien-être de leur famille, de leur profession, de leur quartier, de leur nation ; et un bon gouvernement devrait en tenir compte. Nous reviendrons sur ces points plus loin.

La démocratie libérale est une philosophie paresseuse. Au lieu de décider ce qu'il faut faire et de lutter avec ténacité pour le faire appliquer, le bon démocrate attend de voir de quel côté la majorité se tournera, convaincu que la voix des masses est la voix de Dieu. Inutile de tenter de persuader les citoyens d'aujourd'hui que la force motrice de la démocratie libérale s'est partout essoufflée. Rares sont ceux qui adhèrent pleinement à ses slogans. La moitié de ses défenseurs actuels sont de timides marxistes. Leur objectif avoué est l'égalité des richesses pour tous, et la démocratie n'est qu'un moyen d'y parvenir. Ils s'imaginent que cet objectif peut être atteint par le simple vote, sans recours à la force, du moins dans un avenir lointain. Ils trahissent fréquemment leur mépris pour la liberté individuelle en tant que telle. Ils sont envieux, mais ils se soucient de leur sort. Tels sont les sociaux-démocrates libéraux-travaillistes.

Quelle est la base philosophique de l'alliance impie entre communistes et démocrates,
Où que le fascisme apparaisse ? C'est à ce problème que nous devons maintenant nous intéresser.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Français Le communisme – ou mieux le marxisme, car il existe de nombreux marxistes en dehors du Parti communiste – est entièrement un produit de la philosophie individualiste et égalitaire de la démocratie libérale. L'histoire a vu de nombreux mouvements révolutionnaires des classes les plus défavorisées ; celui-ci a repris l'idéologie particulière du début de l'ère victorienne où il est né. Lui aussi conçoit la communauté comme un ensemble et le bonheur social comme une somme. Il accepte les deux premiers principes de la démocratie libérale : tous les hommes sont égaux – bien qu'il n'y ait pas de Dieu – et ils devraient donc avoir non seulement des droits politiques égaux, mais aussi des richesses égales.3 De nouveau, le bonheur doit être atteint en donnant à chacun des richesses égales et en le laissant ensuite en faire ce qu'il veut ; une fois l'égalité économique réalisée, l'État doit « dépérir ». Mais il rejette catégoriquement le troisième principe de la démocratie libérale, selon lequel cet état de choses heureux résulte du fait de laisser les gens tranquilles. Le laisser-faire est le but ultime, une fois l'égalité économique réalisée ; mais cela doit être réalisé par la dictature forcée du prolétariat, c'est-à-dire de l'ouvrier non qualifié.

Sa doctrine centrale est la lutte des classes entre prolétaires et capitalistes. Elle persiste à enfermer toute l'humanité dans ces deux camps, bien qu'aucun économiste ne prenne plus au sérieux la théorie de la « plus-value » sur laquelle reposait cette distinction. Combien ces deux camps sont irréels ! Il existe bel et bien des conflits entre groupes, et ces conflits sont inhérents à toute communauté vivante. Mais une grande partie des habitants de l'État moderne, qui vivent du produit combiné de leur travail et des biens nécessaires à sa fructification, ne peuvent être enfermés dans l'un ou l'autre qu'au prix d'un tour de force. Et les conflits d'intérêts entre citadins et ruraux, entre industriels et financiers, entre artisans et ouvriers non qualifiés, entre groupes raciaux et groupes religieux, ne sont-ils pas tout aussi réels et vitaux que celui, prétendu, entre capitalistes et prolétariat ?

La clé du marxisme est la lutte des classes, où toutes les méthodes sont permises. C'est pourquoi, partout où elle se manifeste, la politique devient si amère et si corrompue qu'elle détruit tout sentiment d'unité morale de la nation, qui auparavant atténuait les conflits entre les groupes. C'est pourquoi elle doit être combattue jusqu'à la mort.

Mais, dira-t-on, l'expérience communiste en Russie n'a-t-elle rien apporté de valable ? Et n'y a-t-il aucune ressemblance entre les « dictatures » du communisme et du fascisme ?

Il est impossible de comprendre le développement du communisme en Russie sans distinguer la phase actuelle de « bolchevisme en recul », comme on l'a appelé, de la phase antérieure où le communisme doctrinaire dominait pleinement. Cette phase antérieure fut marquée par une destruction sans précédent, au nom de la théorie de la lutte des classes, des ressources humaines et matérielles de la nation : agriculteurs, techniciens et enseignants, bétail, machines, bâtiments et trésors artistiques. Le même phénomène s'est manifesté en Espagne et ailleurs, partout où le bolchevisme s'est emparé du pouvoir. Lorsqu'après une dizaine d'années, la production avait atteint un niveau si bas qu'il semblait que la limite de l'endurance humaine avait été atteinte, les doctrines furent largement abandonnées ; et, avec l'aide des crédits capitalistes, des techniciens et des machines étrangers, et de la pression stakhanoviste sur les travailleurs, un nouveau départ fut amorcé. Certes, le changement d'attitude est loin d'être complet. Un symptôme semble en être le conflit actuel entre Staline, le brigand robuste et adoctrinaire venu du Caucase, et la bande juive qui contrôlait jusqu'alors la Russie et qui est aujourd'hui largement éliminée. La Russie n'a pas abandonné le Komintern ni l'idéal marxiste de la révolution mondiale. Mais, pour sa part, elle semble avoir tacitement renoncé à l'égalisation des richesses et à la dictature du prolétariat, et s'efforce de construire un puissant État.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

État nationaliste. Sous Staline, on observe l'émergence d'un fascisme honteux, empreint d'une conscience coupable. Si tel devait être le but, quel prix a-t-il fallu payer ! [4]

Le « fascisme » est né du déclin de la démocratie libérale et en réponse à la menace du bolchevisme. Contrairement au bolchevisme, il ne s'agissait pas de la mise en pratique d'une théorie académique ; il est né en réponse à une situation réelle et ne peut donc être compris qu'à la lumière des deux mouvements mondiaux qu'il est destiné à remplacer. À l'origine, il était une sorte de réaction instinctive de l'homme européen aux forces du désordre, du matérialisme, de la ploutocratie et du cosmopolitisme. Il rejoint le communisme en niant absolument l'existence d'une harmonie préétablie qui ferait que le plus grand bonheur de tous résulte de la plus grande liberté de chacun. Mais c'est tout ce qu'il a en commun avec le communisme. Il adopte une vision radicalement différente du communisme et de la démocratie libérale concernant le « bonheur » que l'État est censé assurer. Car il conçoit la nation comme une unité organique de nombreux groupes fonctionnels différents ; Chacun d'eux représente une contribution unique à la nation, avec son propre mode de vie qu'il convient de promouvoir. Si les bonnes relations entre ces groupes sont perturbées, il ne peut y avoir de bonheur ni de stabilité durables dans l'État. « Nous pourrions », disait Platon, « rendre nos potiers bien plus heureux en les laissant s'allonger sur des divans devant le feu, manger et boire, et tourner leur tour quand ils en avaient envie. Mais ne nous conseillez pas de faire cela, car nos potiers ne seraient plus potiers, ni nos agriculteurs agriculteurs. »

. . .

De plus, elle conçoit la nation, selon les termes de Burke, comme « une association non seulement des vivants, mais aussi des vivants avec les morts et ceux qui ne sont pas encore nés ». Si elle est durable, avec des ressources humaines et naturelles qui peuvent être gaspillées ou rendues plus fertiles.

Dans chacun des pays « fascistes », un mouvement est arrivé au pouvoir avec la volonté de tirer le meilleur parti du bien national, comme le vieux noble propriétaire foncier le faisait avec sa propre famille et son domaine. C'est ce qu'on a appelé la religion du Sang et de la Terre.

Il est évident que ces mouvements ne peuvent admettre les droits illimités des majorités. Ils ne peuvent, par exemple, permettre à une majorité actuelle de citadins d'anéantir les ruraux, ni de jouir de la plus grande richesse possible au détriment du pouvoir futur. Les maux engendrés par le règne de majorités à courte vue – le déclin de l'honnêteté publique et de l'esprit d'entraide, le déclin de la famille, de la santé mentale et physique, la dégradation des terres, des forêts et des navires – ne peuvent être guéris qu'en accordant une grande liberté d'action et une grande indépendance aux dirigeants.

Le fascisme doit évidemment consacrer, et consacre effectivement, ses principaux efforts au renforcement des maillons les plus faibles de la chaîne nationale, c'est-à-dire à l'amélioration des conditions de vie des groupes les plus durement touchés. Il ne peut cependant admettre l'égalité entre paresseux et actifs, entre travail imaginatif et travail routinier, même comme un idéal lointain. « Le fascisme affirme l'inégalité immuable, bénéfique et féconde des hommes. » (Mussolini)

La démocratie libérale est paralysée par la rivalité des groupes fonctionnels, dont elle feint d'ignorer l'existence. Le fascisme les reconnaît et fonde son système représentatif sur eux, persuadé de maîtriser leurs conflits potentiels grâce au renforcement du sentiment national d'unité et au « principe de direction », principe de responsabilité individuelle. La « démocratie » – le principe du contrôle par des majorités anonymes – « est mise à l'épreuve dans le domaine industriel comme dans le domaine politique » .

Dans le domaine économique, l'objectif du fascisme, conformément à sa vision générale, est d'obtenir la plus grande sécurité et stabilité possible pour tous les producteurs, et non la plus grande liberté de choix.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Pour les consommateurs. À cette fin, le commerce international doit être réduit à une position subordonnée et auxiliaire, dans l'intérêt de la planification nationale. Et les considérations éthiques – celles relatives au mode de vie à encourager ou à décourager – doivent souvent primer sur les considérations économiques.

Rien dans le nationalisme fasciste n'est incompatible avec les intérêts bien compris des autres nations. Sa politique étrangère repose sur le principe de la libre arbitre et de la volonté de se battre pour des intérêts vitaux bien définis et uniquement pour ceux-ci. Il s'oppose naturellement aux principes démocratiques, égalitaires et universalistes de la Société des Nations. Il aspire à une coopération amicale avec les nations coordonnées avec lesquelles il partage des intérêts communs, fondée sur l'élimination planifiée des sources possibles de friction. Il aspire à un leadership sur les affaires internationales comme sur ses propres affaires. En Europe, sa tâche est de reconstruire le Concert européen que les fondateurs de la Société des Nations ont détruit.

Enfin, nous pouvons tenter de répondre à l'objection si souvent entendue selon laquelle le fascisme subordonne l'individu à l'État, un être vivant à une abstraction irréelle. La réponse à cette question est implicite dans ce qui précède. Le gouvernement, selon les fascistes, n'a pas pour simple objectif d'accroître le bonheur des citoyens. Il est le dépositaire de la culture nationale durable et des ressources matérielles qui en constituent le fondement nécessaire. Sans cela, l'individu ne serait rien ; il ne peut s'en défaire, même en quittant le territoire de l'État ; c'est l'ensemble des traditions ancestrales qui le différencie de l'homme de l'âge de pierre. Un gouvernement qui assure le développement harmonieux des différents groupes culturels et les empêche de s'annihiler mutuellement a droit à notre allégeance. Mais l'État n'est qu'un simple mécanisme, un simple « récipient », comme le disait Hitler, pour le peuple, conçu comme une entité biologique et culturelle durable. Le fascisme n'est pas étatiste ; contrairement aux hégéliens, il ne vénère pas l'État en tant que tel.

D'un point de vue historique, il présente des analogies avec l'ancien État européen tel qu'il était « avant que l'Oronte ne se jette dans le Tibre » – avant l'essor de l'individualisme abstrait et le désir de salut dans une autre vie. Il présente également des analogies avec le féodalisme, avec sa conception selon laquelle le gouvernement doit être fondé sur la loyauté personnelle d'homme à homme – l'idée teutonique primitive du comitatus. De plus, il rappelle l'objectif des guildes médiévales de réguler la production dans l'intérêt de toutes les catégories de producteurs. Comme tout grand mouvement, il plonge ses racines dans le passé. Mais il ne s'agit pas d'un simple retour à des systèmes désuets. Il est incompréhensible en dehors des conceptions essentiellement modernes de la nationalité, de la race, des associations professionnelles volontaires, de la séparation entre propriété et gestion, de l'idée de responsabilité sans faute, des cultures en interaction par opposition à une civilisation « à voie unique » – et bien d'autres. [7] Elle est profondément moderne et propre à notre époque. Il y a cinq ans, beaucoup d'entre nous pensaient qu'il n'y avait d'autre choix qu'entre les alternatives peu acceptables de la démocratie libérale individualiste et du socialisme marxiste. Aujourd'hui, une troisième alternative se présente.

---

[1] Ce troisième axiome, comme l'a souligné M. Haldv, prend deux formes. Selon une version, la satisfaction sociale maximale résulte automatiquement d'une liberté individuelle maximale, quelles que soient les lois et les institutions de la société. Selon l'autre, certaines restrictions légales sont nécessaires pour atteindre cette plus grande somme de satisfactions. La plupart des auteurs ne s'en tiennent pas systématiquement à l'une ou l'autre version ; mais ils n'ont aucun doute sur la fin, ni sur les moyens : la liberté individuelle doit être restreinte au minimum.
(E. Halevy : Croissance du radicalisme philosophique.)

[2] J. Bentham : Principes de morale et de législation. Follett : The New State, p. 27.

[3] Comparer Aristote. Politique III, 9 et 12 : La justice« consiste à traiter de manière égale des égaux et de manière inégale des inégaux. Les hommes omettent l'un ou l'autre facteur, selon leur convenance ; car ils ne sont pas de bons juges dans leur propre cause. Mais cela ne doit pas nous dispenser du devoir de juger du mieux que nous pouvons.

[4] Staline lui-même semble être un type très différent des « vieux bolcheviks » juifs de Russie. Il est frappant de constater que les deux

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Les grands hommes que la Révolution russe a produits n'étaient pas juifs. Mais nous ignorons l'étendue de l'influence de Staline.
beau-père, Lazarus Moiseivitch Kaganovitch, qui semble être le deuxième homme de l'État.

[5] Platon : 420 sept. Burke : Réflexions sur la Révolution française.

[6] Miller et Campbell : Démocratie financière, une étude récente menée par deux économistes de l'Université de Liverpool sur le fonctionnement de Entreprises industrielles britanniques.

[7] A. Toynbee : Une étude de l'histoire. Vol. I, p. 149 fl.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

La guerre d'Espagne par le major-général JFC Fuller

Ayant participé, en tant que soldat ou journaliste, à quatre guerres, à savoir la guerre d'Afrique du Sud, la Seconde Guerre mondiale, la guerre italo-éthiopienne et enfin la guerre d'Espagne actuelle, j'ai trouvé chacune d'elles extraordinairement différente.

La raison en est évidente, c'est que leurs causes diffèrent ; pourtant, dans l'esprit populaire, ce n'est pas le cas. Il est évident qu'à leur tour, ces causes influencent largement la forme que prend une guerre.

Par exemple, dans le cas de la dernière de ces guerres, il est généralement admis que ses causes sont politiques ; c'est-à-dire qu'il s'agit d'un affrontement entre deux systèmes de gouvernement partageant des vues clairement définies, mais incompatibles. Est-ce vrai ? Je ne le pense pas ; car, si la politique joue un rôle non négligeable, la culture est certainement au cœur du conflit, ce qui, si j'ai raison, signifie que les causes de cette guerre sont bien plus profondes que l'écume politique qui la recouvre.

Je suis donc d'avis que nous ne parviendrons pas à comprendre ce qui se passe si nous ne le considérons pas comme un choc entre les cultures ainsi qu'un choc entre les théories politiques et les forces armées.

Parmi ces cultures, il y en a trois :

Premièrement, l'Espagne réactionnaire de l'histoire – une Église stagnante, une aristocratie fainéante et une bourgeoisie moribonde. Deuxièmement, l'Espagne révolutionnaire – la réaction contre cette inertie incarnée par les socialistes, les anarchistes et les communistes qui ont largement emprunté leurs idéaux à des sources étrangères – Marx, Bakounine, Trotsky et d'autres. Troisièmement, l'Espagne hypothétique du futur, imaginée non pas par Primo de Rivera, qui n'était guère plus qu'un dictateur militaire, mais par son fils José Antonio, assassiné récemment par le gouvernement rouge.

En 1933, ce jeune homme, bien qu'il n'ait pas réellement créé le Mouvement fasciste espagnol, consolida la Phalange espagnole de las JONS (Juntas Offensivas Nadonal Sindicalista – Comités de syndicalistes nationaux actifs) et lui donna vie et forme. Il élabora sa charte en vingt-sept points, qui peuvent être résumés en quatre grands titres :

Fondements nationaux. L'Espagne est la réalité suprême de tous les Espagnols. Tout séparatisme est un crime. L'unité de l'Espagne est donc le but, et non seulement cette unité n'admet ni isolement international ni médiations étrangères, mais elle exige l'inculcation des vertus militaires et la création d'une armée et d'une flotte puissantes.

Fondements politiques. L'État sera totalitaire et tous les partis politiques seront abolis. Le système corporatif remplacera le système parlementaire. La discipline politique est exigée, mais l'initiative privée est essentielle tant qu'elle est compatible avec les intérêts collectifs de l'État national-syndicaliste.

Fondements économiques. Le système capitaliste, qui « ignore les besoins du peuple, déshumanise la propriété privée et réduit les travailleurs à l'état de masses informes exposées à la misère et au désespoir », est répudié. Il en va de même pour le marxisme. Les forts ne doivent plus dominer les faibles.

La propriété privée est reconnue, ainsi que le droit au travail. Le niveau de vie des paysans doit être amélioré par la création d'exploitations familiales et la rationalisation de l'agriculture et de l'élevage.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Fondements moraux. Les fondements de l'État sont l'unité, la discipline et l'instruction militaire. L'éducation doit être organisée « de manière à ce qu'aucun talent ne soit perdu faute de moyens financiers ». L'esprit catholique, libéré de la politique, doit être intégré, et la vie doit être considérée comme un devoir « à vivre dans un esprit de service et de sacrifice exaltés ».

LA GUERRE D'ESPAGNE

Contrairement à ce qui a été écrit dans la presse britannique, ce mouvement n'a eu que peu de lien avec le déclenchement de la rébellion en juillet dernier. À l'époque, il en était encore à ses balbutiements, mais au cours des huit derniers mois, sa croissance a été miraculeuse. Aujourd'hui, ses membres et sympathisants se comptent par millions, dont 180 000 sont regroupés en milice. L'ampleur de cette croissance est bien illustrée par le fait que le mouvement publie aujourd'hui dix-neuf quotidiens et trente hebdomadaires.

Lorsque la rébellion éclata, l'objectif du général Franco semblait être quelque peu vague. Il s'agissait d'une révolte contre des conditions intolérables – en fait, d'une révolte contre l'anarchie ; la vie et les biens n'étaient plus respectés et les églises étaient quotidiennement pillées ou incendiées. Son objectif, semble-t-il, était presque exclusivement militaire : rétablir l'ordre, mais la forme de gouvernement reste incertaine. Si sa victoire avait été rapide, elle aurait vraisemblablement conduit à l'instauration d'une dictature militaire du type de Primo de Rivera.

À son arrivée en Espagne, il se trouva confronté non seulement à une confusion totale, mais aussi à un manque total d'unité et de détermination parmi les factions qui recherchaient son soutien. Par exemple, l'Accion Popular, ou parti Gil Robles, était un fervent catholique imprégné de socialisme chrétien ; il ne possédait aucune politique définie, était politiquement amorphe et était l'instrument de l'Église. Il y avait ensuite les Requetes, ou Carlistes, dont la devise était « Dieu, la Patrie et le Roi ». Ils croyaient en la souveraineté absolue, à l'État corporatif et étaient violemment antiparlementaires. À côté de ceux-ci, il y avait les monarchistes et d'autres factions, la plus importante étant la Phalange. Il dut absorber tous ces partis et mouvements.

Pour l'instant, ce n'était pas difficile, car les Rouges imposaient la consolidation. Mélange de démocrates, de républicains, de communistes, d'anarchistes et d'autres, leur unique ennemi, l'Espagne, est donc attirée par l'Allemagne et son alliée, l'Italie, tout comme la France est attirée par la Russie et son semi-alliée, l'Angleterre. En fait, une fois de plus, une guerre occulte est menée contre l'Allemagne pour sécuriser la France, comme elle l'avait été un an plus tôt lors du conflit italo-éthiopien.

On entend peu parler de cette lutte interne dans la presse ; mais son nom est « non-intervention », ce qui signifie en réalité la non-coopération avec Burgos et la coopération française avec Valence pour frapper l'Allemagne. Si le « blocus » international de l'Espagne était impartial, il ne fait aucun doute qu'il favoriserait la cause nationaliste ; mais il en est loin, car l'honnêteté n'est pas une caractéristique de la France moderne.

Bien qu'il soit toujours très difficile, surtout en temps de guerre, de déterminer la vérité, il ne fait aucun doute que l'aide française aux Rouges a été excessive et profitable, car chaque aide a été payée en or. Partout en Espagne blanche, on entend la même histoire : l'aide française aux Rouges a été bien plus importante que celle de la Russie. Depuis juillet dernier, la France a fait passer les Pyrénées entre trente et quarante mille combattants internationaux rouges, et ce trafic se poursuit. Les Français ont imprimé des passeports espagnols, rien qu'à Bordeaux, et fournissent des contrats prédatés à des travailleurs « spécialisés » pour leur permettre d'entrer en Espagne rouge. De plus, un grand nombre d'internationaux passent par la frontière.

Machine Translated by Google

Les migrants franchissent la frontière en tant que réfugiés rapatriés ou sont envoyés dans les ports de Catalogne en tant que membres des cargos sur lesquels ils voyagent. Des munitions sont envoyées via Andorre ; des camions transportant de l'essence traversent quotidiennement la frontière ; il existe une école d'aviation rouge en France et des armes sont introduites en contrebande à Bilbao.

Malgré tout cela, il y a de fortes chances que l'Espagne nationale l'emporte, car la politique de Franco est créative, tandis que celle des Rouges ne l'est pas.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Discours du général Franco

Diffusé le 1er octobre 1936, à l'occasion de la prise de fonctions de chef d'État

Salutations à vous tous, qui écoutez chez vous les nouvelles de la guerre, ou qui êtes au front, qui pensez à vos maisons, ou qui êtes dans les zones rouges, qui attendez avec impatience l'arrivée de nos troupes, ou qui, au-delà de nos frontières, suivez notre destin avec anxiété. Salutations depuis le micro de Radio Castille !

Je ne vais pas parler de la guerre, car les obligations d'État que j'assume m'obligent à vous dire quelque chose du travail qui nous attend.

Il n'est pas nécessaire de discuter d'une quelconque utopie, ni de diviser la réalisation de nos espoirs en étapes rigides. Cependant, pour exprimer nos intentions, il est nécessaire d'abord d'examiner brièvement le passé, à la fois pour tirer profit de nos expériences et pour mettre en œuvre utilement nos décisions.

L'Espagne, dont j'invoque le nom avec toute la dévotion de mon âme, a souffert pendant de nombreuses années de nombreux maux, dont le plus pernicieux n'a pas été l'influence d'intellectuels déséquilibrés qui ont tenté de saper le prestige des penseurs de notre race et ont regardé au-delà de nos frontières pour introduire en Espagne toutes sortes d'idées exotiques et destructrices qui prenaient racine dans d'autres pays. Littérature démoralisante, doctrines démagogiques, racisme acerbe, infiltration d'idées défaitistes et perversion de l'histoire : tout cela, et bien d'autres choses encore, a ébranlé les fondements de notre patriotisme, si bien que nous avons perdu les caractéristiques essentielles de notre peuple, honteux de notre présent, oubliant notre passé et craignant notre avenir.

Ayant achevé la déchéance morale de la race, il ne fut pas difficile à ces gens de mettre le pays aux enchères et de le vendre au plus offrant étranger. Notre commerce commença à afficher un solde débiteur au lieu d'un solde créditeur, et les fruits de notre sol furent traités comme s'ils provenaient d'une colonie conquise, tandis qu'un pseudo-pacifisme était encouragé afin d'affaiblir le bras armé de tout libérateur potentiel. De faux prophètes surgirent qui, tout en semant la haine et la lutte des classes, promettaient la terre aux paysans, la dictature aux ouvriers et l'autonomie à nos provinces.
Totalement cyniques, ces gens, s'ils avaient obtenu le pouvoir, auraient pris la terre aux paysans, la liberté aux travailleurs et tout espoir de flexibilité autonome aux provinces.

Et maintenant notre Nouvelle Espagne, prenant conscience de l'ampleur de sa tâche, marche vers sa libération, déterminée à montrer, dans un esprit de collaboration sociale, que le rétablissement de la loi et de l'ordre est la condition préalable et la voie sûre de la liberté, dont les bienfaits profiteront à tout son peuple, à l'intérieur et à l'extérieur des limites de la mère patrie.

L'Espagne s'organise en grande partie selon un concept totalitaire, où ses institutions nationales assureront sa nationalité, son unité et sa continuité. L'application de ces nouvelles méthodes d'autorité ne signifie pas que notre régime sera exclusivement militaire ; au contraire, notre système établira un régime hiérarchique où toutes les capacités et toutes les énergies du pays trouveront leur expression.

La personnalité des Provinces d'Espagne doit être respectée, conformément à la vieille tradition nationale de l'époque de notre plus grande splendeur ; à condition toujours que cela contribue à l'unité nationale.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

La municipalité espagnole retrouvera son importance historique, afin de pouvoir accomplir ses anciennes fonctions en tant qu'unité dans notre vie publique.

Après avoir aboli le suffrage universel, avec ses effets locaux et nationaux désastreux, et ses oppressions par les syndicats et les intérêts politiques, nous veillerons à ce que la volonté de la nation s'exprime à travers les organes techniques et corporatifs dans lesquels les besoins et les idéaux du pays sont le mieux développés.

A mesure que la force du nouvel État espagnol grandira, la décentralisation sera réalisée, de sorte que les districts, les municipalités, les associations et les individus jouiront de la plus grande liberté possible dans le cadre des intérêts suprêmes de l'État.

Sur le plan social, le travail recevra la garantie absolue de ne pas être esclave du capitalisme, à condition de ne pas adopter ces méthodes acerbes et combatives qui rendent toute collaboration impossible. Le travailleur mérite son salaire : non seulement la sécurité de ses salaires sera assurée, mais toutes les avancées salariales obtenues jusqu'à présent seront maintenues. Les droits du travailleur étant ainsi reconnus, il assumera ses responsabilités en matière de coopération loyale avec les éléments qui créent la richesse nationale.

Tous les Espagnols seront obligés de travailler selon leurs capacités. Le nouvel État ne peut admettre tous les parasites.

L'État accordera à l'Église catholique les droits et les privilèges qui lui sont dus, respectant ainsi notre tradition et la foi de la grande majorité du peuple espagnol ; mais l'État n'admettra pas l'intrusion d'un quelconque pouvoir extérieur dans les fonctions spécifiques du gouvernement.

En matière de recettes, l'État organisera la juste répartition des impôts, en veillant à ce que Leur fardeau repose sur les épaules les plus aptes à le porter.

En matière d'agriculture, l'exploitation familiale sera réalisée par l'installation du cultivateur sur la terre, non par un système hypothétique de propriété, mais par une aide directe et constante, dont le but sera de donner au paysan son indépendance. Un aspect permanent de notre travail sera orienté vers cet objectif. L'ouvrier agricole recevra une partie de ce que la ville absorbe aujourd'hui en paiement de ses services commerciaux et administratifs.

En matière de relations internationales, nous espérons vivre en paix avec tous les peuples, ouvrant de vastes perspectives d'amitié avec le monde entier. À une exception près : nous n'aurons aucun contact avec l'Union des Républiques socialistes soviétiques, dont la politique a eu des conséquences si désastreuses pour l'humanité et la civilisation.

Je suis sûr que cette terre de héros et de martyrs, en affrontant ses difficultés, écrira une nouvelle page glorieuse de l'histoire et trouvera une solution qui ne viendra ni de l'est ni de l'ouest, mais qui sera authentiquement espagnole.

Espagnols, vive l'Espagne !

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Vers une orthologie économique
par Ezra Pound

On peut aujourd'hui affirmer que la question de la nature de l' économie dite orthodoxe, c'est-à-dire de savoir si elle doit être considérée comme une recherche sincère ou comme une contrefaçon criminelle et trompeuse, est dépassée depuis au moins cinquante ans. Aujourd'hui, seuls les simples d'esprit, les aveugles et les carriéristes de mauvaise foi comptent parmi les adeptes de l'orthodoxie.

Celui qui étudie sérieusement un sujet ne peut pas mettre 15 ans à prendre conscience de phénomènes visibles et courants.

Affirmer que l'économie n'est pas une science relève du défaitisme et ne peut qu'engendrer la confusion. Au milieu du siècle dernier, l'aéronautique et la radio n'étaient pas encore des sciences (bien qu'un certain Loomis ait réussi, fin 1864, à transmettre des signaux électriques d'un bateau à un autre sans fil).

Ce que les hommes sérieux peuvent faire aujourd'hui, c'est distinguer entre la partie de l'économie qui est science (domaine de la connaissance – épistémè) et la partie qui est technè ou domaine de la compétence (trop souvent de la coquinerie).

On pourrait dire que l'art de diriger un navire n'est pas une véritable science : pourtant la science de la navigation existe et se perfectionne : du simple compas de bord au gyroscope.

Il semble assez naturel que la confusion règne dans les articles économiques, si l'on considère que l'étude de l'économie a en réalité été menée par des empiristes, des hommes dépourvus d'une solide formation terminologique. Prenons par exemple les auteurs sérieux et honnêtes du monde anglo-saxon qui ont bâti une science économique vivante. Soddy, prix Nobel de physique ; Douglas, ingénieur, directeur de Westinghouse en Inde ; Larranaga, ingénieur des ponts et chaussées ; Orage, journaliste converti par Douglas ; Kitson, inventeur de la lampe Kitson ; Gesell, homme d'affaires ; etc. Tous des hommes pragmatiques !
Dire qu'ils ont découvert la lune ne voudrait rien dire, mais ils ont redécouvert la vraie lune, tandis que les professeurs continuent leur jeu enfantin avec une lune accessoire de scène ; des illusionnistes, capables de duper le public seulement à l'intérieur de leurs stands.

Pour se faire une idée de la mentalité des fondateurs de l'économie dite orthodoxe, prenons par exemple une phrase de Ricardo (sans sourciller, bien sûr, sur la valeur du papier-monnaie) : « Il n'existe pas de marchandise qui ne nécessite plus ou moins de travail pour sa production. » Il semblerait que David Ricardo n'ait jamais mis les pieds dans un poulailler et que l'œuf ait été exclu de son système économique. Simple mesure de la valeur nutritive (valeur de la vie), l'œuf précédait l'indice des prix. Par l'observation directe des phénomènes naturels, l'homme moyen commet moins d'erreurs qu'en se bourrant la tête de logarithmes et de mythologie bancaire. Et je ne plaisante pas ! La valeur de l'œuf croît et décroît en fonction de la faim et de la satiété.

Aristote nous a légué un mot à la signification obscure et complexe : Xpeia, utilité, désirabilité, que Rackham, naturellement originaire de Cambridge, traduit par demande. Le scholiaste ne nous éclaire pas. Aristote avait raison, mais il voulait dire que la valeur d'une unité monétaire « vaut ce qu'on peut en tirer ». C'est tout à fait vrai, mais on ne peut pas parler de terminologie scientifique.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

L'étudiant peut aller à la bibliothèque et consulter 500 prétendus traités d'économie sans en trouver un seul qui commence par un tableau euclidien de définitions des termes les plus courants, fondamentaux et nécessaires à la discussion des questions économiques.

Commençons, par exemple, par le terme « Argent ». Aristote le définit mal, ou plutôt ne le définit pas du tout, mais en parle sans le définir véritablement. Et l'humanité est restée pendant vingt siècles dans cet état de semi-obscurité.

Je vais essayer de donner quelques définitions, tout en sachant qu'elles ne pourront être d'une grande utilité tant qu'une académie ou un congrès, ou mieux encore, un groupe de spécialistes sérieux et faisant autorité, ne reconnaîtra pas la validité de cet ouvrage lexicographique.

L'or brut n'est pas de l'argent ; l'échange d'or monétaire contre d'autres biens est au fond une sorte de troc : troc d'une certaine quantité de biens ou d'un certain poids de marchandises, contre du métal qui a été pesé et mesuré à l'avance.

La qualité essentielle de la monnaie est d'être mesurable et de pouvoir servir de mesure. Même en troquant un disque de métal précieux contre des biens, c'est l'empreinte de l'État qui détermine sa valeur monétaire. Un gouvernement qui dirait : « Nous ne pouvons pas construire de routes parce que nous n'avons pas d'argent » serait aussi ridicule qu'un gouvernement qui dirait : « Nous ne pouvons pas construire de routes parce que nous n'avons pas de kilomètres. »

Essayons de définir ce qu'est l'argent. « L'argent est une créance mesurée. » L'argent est un titre ou une créance mesurée. « L'argent est une créance générale. » L'argent est un titre non spécifique (comme un billet de train, un chèque d'auberge, un billet de bateau donnant droit au transport, à la nourriture, à une cabine, etc.). Il est général. De plus, l'argent est échangeable, c'est-à-dire qu'il peut être transféré d'une personne à une autre sans formalités. Il ne porte pas intérêt comme une obligation d'État, une obligation de chemin de fer ou une obligation de société anonyme.

Considérons le terme « crédit ». On dit qu'une personne est créditrice lorsqu'on estime qu'elle pourra payer comptant et qu'elle ne cherchera pas à se soustraire au paiement ou à le différer. « Dette » n'est pas exactement le contraire de « crédit ». En fait, le crédit est souvent la possibilité de contracter des dettes, et ne signifie pas toujours nécessairement le contraire d'une dette déjà contractée. Nous sommes donc face à un terme ambigu.

Enfin, considérons l'« inflation ». Parmi les demi-vérités des prétentions orthodoxes, quelques-unes reposent sur des phénomènes naturels et récurrents. Il convient tout d'abord de distinguer la prétendue inflation de la véritable inflation, qui se produit lorsque de la monnaie est émise « correspondant » à des biens ou services dont personne ne veut, ou en quantité supérieure à la quantité souhaitée. La monnaie n'a aucune valeur lorsqu'elle est émise « contre » (c'est-à-dire en pseudo-correspondance avec) des biens ou services non livrables ou non procurables. Par exemple, émettre de la monnaie « contre » un obus ayant explosé en 1917 serait de l'inflation, et la monnaie elle-même n'aurait aucune valeur, puisque personne ne veut de l'obus et que personne ne peut le livrer.

Une brève liste de définitions valables permettrait à l'homme moyen d'échapper aux tromperies et à la perfidie absolument damnable et pourrie des grands usuriers et monopoleurs.

En fait, avec une définition, ou plutôt avec un concept sérieux et juste de l'argent, Soddy, après avoir publié une quantité de livres obscurs (obscurs, c'est-à-dire pour le lecteur, bien qu'extrêmement profonds et chers au professeur Soddy) écrit dans Tomorrow's Money : « Tout comme il est impensable que des particuliers aient le pouvoir de lever des impôts, il est absurde que les banques, malgré toutes les garanties constitutionnelles qui s'y opposent, puissent par une simple ruse usurper cette fonction.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

du Parlement et, sans aucune autorité, exercer des prélèvements forcés sur les richesses de la communauté.

Distinguons la situation italienne actuelle de celle des pays anglo-saxons. Distinguons les pays où l'abondance des richesses engendre des crises, de ceux où règne une grave pénurie de certains matériaux ; revenons un peu en arrière pour esquisser l'histoire de la « nouvelle économie », qui pourtant intègre tant de savoirs et de consciences anciens.

Il y a quatre courants vivants dans la pensée économique d'aujourd'hui : (1) le douglasisme ; (2) le gesellisme ; (3) l'économie canonique qui a ses origines chez saint Ambroise et a évolué avec saint Antonin ; (4)
Economie corporative avec sa politique d'amélioration (assèchement des marais, etc.), la battaglia del grano, l'épargne, les chèques familiaux, les chèques alimentaires, les chèques de travail, le contrôle de l'État, l'amass, etc.

L'économie orthologique que nous devrions initier doit prendre en compte certains faits occultés par la prétendue orthodoxie. Les biens ont une durabilité inégale, les chaises, le fromage : les œuvres de Phidias, Praxitèle ou Botticelli ont des durabilités diverses. L'homme primitif utilisait un seul instrument, là où l'homme civilisé en utilise une douzaine.

Il faut, ce me semble, faire la liste des hommes sérieux qui collaborent aujourd'hui à une science économique, même s'ils sont empiristes, même s'ils ont fait une seule découverte dans leur activité, et ne sont pas en train de la coordonner avec l'histoire, et avec les idées justes et valables d'autres écoles, ou d'autres temps, ou d'autres sectes économiques.

Reconnaissons d'emblée qu'un tel a observé le pouvoir de la vapeur de soulever le couvercle d'une bouilloire. Ceci est précieux, même si l'inventeur n'a pas publié d'encyclopédie ni de volumineux traité de physique.

Reconnaissons que C.H. Douglas a lui-même constaté l'insuffisance du pouvoir d'achat distribué par (et au sein de) le système industriel. Son usine distribuait le pouvoir d'achat plus lentement qu'elle ne créait les « prix », c'est-à-dire les biens mis sur le marché. De ce fait, une quantité de prix était créée en un mois supérieure au pouvoir d'achat distribué.

Le délinquant, l'imbécile et le monopoleur, qui vivent de la faim d'autrui, voudraient couper l'homme en deux. Douglas voyait, au contraire, la possibilité d'émettre un pouvoir d'achat correspondant à la quantité de biens livrables et désirés par la population. Il y avait là peu de nouveauté et beaucoup d'honnêteté. David Hume avait déjà vu que la prospérité ne dépendait pas de la quantité de monnaie possédée par une nation donnée, mais de son augmentation. Précisons que cette augmentation doit être lente et constante.

Parmi les écrivains utiles, citons MacNair Wilson, qui a inculqué à son public que les banques ne prêtent pas d'argent, mais promettent seulement de payer. (La Promesse de payer.) Gesell, partant du point de vue du libre échange, a réévoqué les bractéates des évêques du moyen âge.
Avec ses frais de surestaries (les timbres qui doivent être apposés chaque mois sur le billet pour maintenir sa valeur déclarée), il entendait stimuler la vitesse de circulation, et le maire Unterguggenberger démontra à Wörgl l'efficacité de ce système.

Gesell a détruit la partie morte de Marx par sa phrase lapidaire : « Marx n'a jamais remis en question « L'argent. » Autrement dit, Marx n'a jamais remis en question la nature de l'argent, ni ne l'a analysée.

Les avantages du système Gesell sont au moins les suivants : (1) dans les pays pseudo-démocratiques, il peut libérer la nation, c'est-à-dire le gouvernement et le peuple (y compris tous les producteurs, qu'ils soient employeurs ou salariés) du pouvoir des banques et des usuriers.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Pourtant, aucun Gesellite de pure souche n'a jamais envisagé l'argent des surestaries du point de vue de l'État – et de l'entreprise.

Avec un timbre proportionnel à un pour cent de la valeur du billet ajouté mensuellement, une circulation de 8 milliards et demi donnerait à l'État un revenu d'un milliard par an, sans pratiquement aucune dépense de recouvrement, qui serait automatique et presque entièrement exempt de toute intervention ou ingérence bureaucratique.

Au lieu d'accumuler des dettes (astronomiques) avec des obligations nationales, comme l'a fait Roosevelt, chaque dette d'État, chaque titre de propriété de la richesse de l'État, au lieu de doubler, serait annulé en 100 mois. (Les Anglais paient encore des impôts pour la bataille de Waterloo.)

Les obligations du Trésor pourraient continuer à être détenues par des particuliers, comme un moyen d'épargne pour ceux qui veulent subvenir à leurs besoins de vieillesse et à ceux de leur famille, mais elles seraient considérées comme un dividende de l'État destiné à une classe de citoyens méritants, et non comme une nécessité incontournable pour un gouvernement qui souhaite utiliser son crédit.

J'insiste : l'État n'a pas besoin de payer un « loyer » pour son crédit ; c'est-à-dire qu'il n'a pas besoin d'emprunter aux grands usuriers professionnels, comme cela se fait dans presque tous les pays, par ignorance et par préjugés ; par exemple, dans mon malheureux pays, en France dans sa grave crise morale actuelle, en Angleterre par la force des traditions acceptées sans tenir compte des événements nouveaux dans le monde.

La deuxième génération de créanciers sociaux, après les empiristes et les inventeurs, a donné naissance à Butchart, qui, stimulé par A.R. Orage, a publié le premier ouvrage d'orthologie économique, L'Argent. Avec son second volume, L'Argent de demain, Butchart a connu moins de succès ; il a en effet rassemblé sept auteurs d'opinions divergentes, tous louables, mais il n'a pas réussi à les inciter à lire les essais des autres et à les mettre en corrélation. L'ouvrage est particulièrement précieux pour la réimpression de certains écrits de Douglas et pour une page de Soddy déjà citée dans cet article.

Parmi les écrivains populaires, il faut citer Irving Fisher et Christopher Hollis. Mais il faut distinguer : Fisher est un journaliste (officiellement professeur, mais profondément journaliste) qui écrit bien.
Quarante pages de son Stamp Scrip méritent l'attention de tout homme sérieux, ainsi que des professeurs.
Fisher ne s'engage pas profondément dans la bataille. Peut-être est-il optimiste et cherche-t-il à persuader les grands usuriers américains de se contenter d'une demi-livre de chair plutôt que de se faire serrer le dernier morceau et le dernier gramme.

Christopher Hollis a écrit un livre de grande valeur, Les Deux Nations, et a continué la lutte pour le public dans divers ouvrages, dans lesquels on peut dire qu'il a une touche heureuse ; il est, en effet, parmi les rares économistes qui réussissent à traiter la science monétaire et les différents problèmes de l'usure de telle manière que leurs livres se vendent et atteignent une troisième édition. Ces phases appartiennent à l'éducation populaire, suffisamment nécessaire dans les pays où persistent les gouvernements dits « majoritaires ».

Wyndham Lewis qualifie le gouvernement anglais de faux-semblant. Bien qu'étant avant tout un homme de lettres et un satiriste, il a récemment publié un ouvrage de grande valeur sociologique, destiné à un public restreint : Count Your Dead, They Are Alive (préparation à une nouvelle Grande Guerre pour rien). Je ne le cite pas comme un ouvrage économique, mais pour illustrer le rythme auquel ces problèmes imprègnent l'œuvre d'écrivains contemporains de premier plan. Les quatre plus grands poètes américains d'aujourd'hui se préoccupent des problèmes monétaires (et non plus des vieux Webbite « roses », Fabien, Manchesterien ou Villardien), comme l'étaient d'ailleurs les grands écrivains tels que Dante, Shakespeare, Aristote, Hume, Berkeley, Montesquieu, etc.
******ebook converter DEMO Watermarks*******

Machine Translated by Google

Un autre courant de pensée, orienté vers ces idées, apparaît dans les écrits de ceux qui ont dynamisé les fondements de la république nord-américaine, à savoir les écrits de Jefferson, Jackson, Van Buren, My Jefferson et/ou Mussolini, les livres de W.L. Woodward, A New American History, les articles du père Coughlin et de Buck, ou plus précisément la meilleure partie de l'ouvrage de Coughlin, intitulée Money (pp. 211-213).

Il serait difficile de dire quelles revues anglaises et américaines un étranger devrait lire, car la vie intellectuelle dans ces pays se manifeste par des publications éphémères qui ne durent que deux ou trois ans (voire moins) et qui cessent soudainement d'exister ou dégénèrent en une sorte de bureaucratie littéraire ou idéologique, prennent une coloration protectrice et se complaisent dans des idées fabriquées. Il faut cependant noter que les fascistes anglais ont lancé il y a un an la publication d'un périodique socio-économique d'une grande vitalité : The Fascist Quarterly. C'est la seule revue anglaise dans laquelle j'ai pu lire les écrits des autres contributeurs, parmi lesquels figurent le général Fuller, Joyce, Wyndham Lewis, A. K. Chesterton et J. Jenks.

Hugo Fack, qui a le grand mérite d'avoir publié au Texas The Natural Economic Order de Geseli, à ses frais, alors que les grands éditeurs ne pensaient pas qu'une telle publication soit une bonne affaire, colore son petit journal, The Way Out, des idées restées de Scarcity Economics, malgré la publication de Chart of Plenty de Loeb (voir la résurgence d'Odon Por dans Rivista del Lavoro, mars 1936).

La liberté d'expression n'existe pas parmi ces sectes d'origine libérale. Ni les publications des Gesellites ni les publications officielles du Douglasisme ne permettent une discussion ouverte des idées économiques. Ils semblent hypnotisés et figés comme des moules décadents. Ils se disputent entre eux. Douglas pense que les timbres sur les surestaries constituent une taxe oppressive – inutile et perpétuelle, quoique plus compréhensible que l'« annulation » du crédit de Douglas ou que son escompte et autres moyens d'annuler le crédit accordé.

Les Gesellites sont d'une rage presque sadique à l'idée que l'humanité entière puisse profiter du travail de ceux qui sont déjà morts et des découvertes scientifiques. (La valeur découle du travail, mais une grande quantité de travail a été accomplie par nos prédécesseurs qui n'étaient pas ici pour en récolter les fruits.)

Le Fig Tree (Douglasite) ne souligne pas les progrès des non-Douglasites – vers les Gesellites ou le système corporatif. Le New English Weekly est imprégné du tempérament des banlieues anglaises et est donc teinté par cette vie terne plutôt que par une idéologie spécifique et définie. La Nouvelle Démocratie (New York) était utile, mais n'existe plus. Coughlin accomplit une œuvre d'éducation populaire à travers un hebdomadaire destiné au grand public, et non aux initiés (Social Justice). Mais en ce mois de juin de l'an XV, je trouve dans son journal des nouvelles qui ne sont pas publiées ailleurs ou qui n'y figurent que sur quelques lignes, dissimulées parmi des colonnes de scandales et de camouflage. Les rédacteurs en chef de périodiques à caractère général me font souvent cette invitation : « Ne pouvez-vous écrire que sur l'économie ? »

Je sollicite l'indulgence du lecteur sérieux : j'ai parlé de choses trop diverses.

Cet article se compose de deux parties : dans la première j'ai presque prié les économistes de considérer l'urgente nécessité d'une terminologie exacte ; dans la seconde j'ai indiqué brièvement certains travaux, fragmentaires mais sincères, choisis parmi un certain nombre d'auteurs dispersés, qui ne sont pas, mais pourraient être, coordonnés, si l'on pouvait trouver un noyau composé de techniciens prêts à assumer une responsabilité lexicographique.

Je dis avec la plus grande insistance que sans une éthique solide, il ne peut y avoir de solution saine et scientifique. ******ebook converter DEMO Watermarks*******

Machine Translated by Google

Économie. Considérer le simple dynamisme, sans tenir compte de la finalité et de l'objectif d'une politique monétaire, conduirait au chaos. La direction de la volonté est l'une des composantes de l'étude en économie. Badoglio, qui disait : « Notre or, c'est la volonté et les armes de nos soldats », est plus économiste que tous les professeurs de Londres.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Les causes de la crise économique par A. Raven Thomson

Je J'ai écrit à plusieurs reprises dans le Fascist Quarterly et le British Union Quarterly sur la dépression à venir, qui devait inévitablement suivre la reprise économique de courte durée, impulsée par les économistes de la vieille école. J'ai montré comment le cycle économique d'expansion et de récession s'était déroulé au cours des cent dernières années, depuis la fondation du capitalisme, et avait affiché une période régulière de neuf ans en moyenne, descendant parfois à sept ou atteignant onze ans. En moyenne, la crise suivante aurait dû être 1938, avec une probabilité de report à 1939, en raison de l'ampleur inhabituelle de la dépression. En réalité, la crise a été précipitée un an plus tôt que d'habitude, et la prochaine récession a déjà commencé en 1937.

Cela a surpris même ceux d'entre nous qui étaient convaincus que la « prospérité » ne pouvait durer. Dans le dernier numéro de la revue trimestrielle , j'avais déjà évoqué l'effet du réarmement et de l'argent bon marché sur la crise à venir. Bien que reconnaissant qu'une spéculation excessive avait engendré un boom prématuré, j'estimais que l'impulsion du réarmement nous porterait au moins jusqu'à l'automne 1938, date à laquelle j'ai soutenu qu'une guerre visant à consommer les armements accumulés suffirait à elle seule à éviter une crise économique. J'avais même mis en garde contre le danger que représentent les financiers recherchant délibérément la guerre comme alternative à la crise.

En fait, j'avais sous-estimé le poids de l'économie américaine dans le monde en déclin de la démocratie financière, et l'absence de tout programme de réarmement d'envergure en Amérique.
C'est d'Amérique, comme lors de la dernière crise, que rayonne la nouvelle dépression, et tous les encouragements des profits du réarmement ne suffisent pas à empêcher Throgmorton Street de réagir à l'effondrement dramatique des valeurs boursières de Wall Street.

Bien que cette crise prématurée, comme celle de 1907, puisse être de moindre intensité et donc porter un coup moins dur à la stabilité capitaliste qu'un revers ultérieur et plus profond, elle présente un avantage : elle est survenue avant que les bellicistes, malgré tous leurs efforts, n'aient pu nous précipiter dans la guerre. À mesure que la dépression s'intensifiera, l'intérêt public se détournera des affaires étrangères pour se concentrer sur les problèmes intérieurs urgents, et le risque de conflit international diminuera. Le risque de guerre comme moyen de prévention de la crise s'est déjà estompé.

PANIQUE À WALL STREET

Malgré les efforts de notre presse pour la dissimuler, la panique à Wall Street a été tout aussi intense cet automne qu'à l'automne 1929. La baisse de la demande d'acier pour les grands travaux a été le facteur décisif, et United States Steel et d'autres actions sidérurgiques ont entraîné la chute des cours. Au début de l'année, US Steel était cotée à 129,5 % pour une action de 100 $. Même après la crise de l'or d'avril, la valeur dépassait largement 100. La baisse constante de septembre a entraîné une chute des cours de US Steel.
L'acier a atteint 80. Puis est arrivé le marasme d'octobre, avec des valeurs s'effondrant jour après jour. Les États-Unis ont chuté L'acier a traversé les années 70 pour atteindre 68. Un bref rallye, puis le « mardi noir », des ventes paniques ont fait monter le prix à 54. Depuis lors, il y a eu une nouvelle reprise, qui a ramené US Steel à environ 65, mais déjà en novembre, le prix s'affaisse à nouveau dans les années 50 sur de nouveaux rapports faisant état d'une production d'acier réduite, qui est maintenant inférieure à 50 pour cent de sa capacité.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Tout cela ne peut être réduit à de simples frémissements boursiers. La chute de Wall Street a des causes fondamentales. La demande de biens de consommation est peut-être encore bien maintenue, mais celle de biens d'équipement chute rapidement. La surproduction, si elle n'est pas encore effective, est du moins potentielle, et les industriels cessent d'agrandir leurs installations. Par conséquent, les producteurs de biens d'équipement, dont l'acier occupe désormais une place croissante, sont déjà durement touchés, et la chute de la valeur des actions sidérurgiques, qui a désorganisé le marché, n'est pas une simple manœuvre du marché, mais une anticipation raisonnable d'une baisse des profits due à une production réduite.

ROOSEVELT PEUT-IL AIDER ?

Dans les villes sidérurgiques, comme Pittsburgh, le chômage est déjà en hausse, ce qui aura bien sûr des répercussions sur la demande de biens de consommation, avec des répercussions redoublées sur l'investissement. L'Amérique est bien engagée dans une nouvelle dépression classique, avant même de s'être complètement remise de la précédente. Si Roosevelt intervient, comme il semble encore réticent à le faire, il nagera à contre-courant, comme Hoover s'y est efforcé de le faire de 1929 à 1932. Cette fois, il ne sera pas facile, comme en 1933, de ramener l'Amérique sur le chemin de la reprise mondiale. Cette fois, le puissant président devra déployer toute sa puissance.

Les manipulations monétaires, les travaux publics, etc., ne suffiront pas à résoudre la crise. En effet, dans le cadre de ses compétences, Roosevelt ne peut apporter son aide qu'en procédant à des achats publics gigantesques, qui pourraient être si intensifs qu'ils placeraient la majeure partie de l'industrie américaine entre les mains du gouvernement. Roosevelt n'ayant aucun pouvoir pour imposer l'alternative fasciste du contrôle étatique de l'industrie, son New Deal étant discrédité et largement anéanti par les décisions de la Cour suprême, il pourrait bien être contraint d'adopter la méthode communiste pour introduire le capitalisme d'État. Il reste à voir dans quelle mesure ses conseillers juifs œuvrent dans cette direction. Les États-Unis et l'URSS pourraient se rapprocher encore davantage en tant que deux grandes républiques matérialistes, où le contrôle juif est primordial.

RÉACTION BRITANNIQUE

Nos politiciens conservateurs, malgré tous les signes d'un effondrement boursier, nous assurent qu'il n'y a aucun signe d'une « récession » à venir (terme inventé pour rassurer l'opinion publique), que la Grande-Bretagne n'est pas touchée par les mêmes difficultés économiques que l'Amérique et que le réarmement nous permettra de nous en sortir. Tout cela est absurde, car toutes les démocraties financières sont étroitement liées à la finance internationale, et Wall Street est, et demeure, le centre financier du monde.
Quoi qu'il arrive là-bas, cela aura forcément des répercussions ailleurs, tout autant en 1937 qu'en 1929. N'avons-nous pas, après tout, mis l'accent sur « l'union des grandes démocraties » par un accord tripartite ? Notre gouvernement ne négocie-t-il pas, sous les applaudissements des partis de la « vieille école », des relations commerciales plus étroites avec l'Amérique ? Cette dernière manœuvre semble aussi utile qu'un nageur embrassant délibérément un homme en train de se noyer : bonne si notre objectif est le sauvetage de la finance judéo-américaine, mauvaise si nous souhaitons empêcher la Grande-Bretagne de sombrer dans les vagues d'une nouvelle dépression.

Quant au réarmement, loin de nous sauver de la dépression, il a indéniablement précipité les troubles, non seulement ici, mais aussi en Amérique. Les spéculateurs, qui, bien sûr, jouissent de la pleine liberté de la démocratie, ont vu dans le réarmement et la possibilité d'une guerre des opportunités de profits incalculables et, profitant d'une monnaie exceptionnellement bon marché, ont procédé à l'achat de stocks de toutes sortes dont ils estimaient que les nations en réarmement avaient besoin, ou qui pourraient se raréfier en temps de guerre.
En conséquence, les prix de toutes les matières premières, en particulier des métaux, ont augmenté en dix-huit mois dans des proportions atteignant 100 % dans certains cas : un boom spéculatif sans précédent dans l'histoire au cours d'une ******ebook converter DEMO Watermarks*******

Machine Translated by Google

période de paix, surpassée, en effet, seulement pendant les pires périodes de la dernière guerre.

Heureusement pour nous, les spéculateurs ont dépassé les bornes. La guerre qu'ils anticipaient s'est limitée à l'Espagne et à la Chine, malgré les efforts des bellicistes de gauche, et, comme tous ceux qui tentent de s'accaparer des produits, ils ont vite été gênés par la reprise de la production, attirés par des prix plus avantageux. En effet, ils ont complètement sous-estimé l'immense capacité productive de l'industrie moderne et ont été emportés par le flot de marchandises engendré par la hausse des prix. Il suffit désormais de peu de mesures pour surproduire par rapport à la consommation actuelle. L'immense stimulation d'une hausse sans précédent des prix a complètement submergé non seulement les spéculateurs eux-mêmes, mais aussi le commerce légitime, qui, malgré le réarmement, ne peut faire face à cette surabondance. De fait, on constate déjà de nouvelles demandes de réduction des quotas de production, avant même que la dépression ne soit pleinement installée. Nous laissons à nos lecteurs le soin d'imaginer les conséquences de ces réductions sur le chômage et, par conséquent, sur le manque de pouvoir d'achat.

On compte déjà 80 000 chômeurs de plus qu'en août.

CAUSE SOUS-JACENTE

Derrière tous ces symptômes extérieurs, en réaction au réarmement et aux craintes de guerre, se cache une cause fondamentale : l'écart chronique entre la production industrielle moderne et la consommation populaire générale. Tant que cet écart absurde subsiste, notre système économique est évidemment sujet à une instabilité inhérente, qui l'entraîne dans les cycles d'expansion et de récession récurrents du capitalisme financier. En effet, à mesure que la science accroît sans cesse le pouvoir de production et que le syndicalisme est impuissant à augmenter davantage les salaires des travailleurs face à la résistance croissante des cartels financiers, l'écart se creuse toujours davantage et, comme l'a souligné Mosley, les périodes d'expansion deviennent de plus en plus courtes et les récessions de plus en plus longues, à mesure que le capitalisme décline.

La cause fondamentale de cette crise, comme de toute dépression, est le manque de pouvoir d'achat des masses populaires. Cette crise est précipitée, d'une manière inhabituellement précoce, par la hausse sans précédent des prix, qui a non seulement favorisé une surproduction, mais a encore réduit le pouvoir d'achat de la population, dont les salaires n'ont pas suivi la hausse du coût de la vie. La crise qui en résulte ne peut être définitivement corrigée que par des mesures d'économie et des baisses de salaires, comme le croient les « anciens », mais par des travaux publics et des augmentations salariales constructives, jusqu'à ce que l'État et le peuple consomment ensemble la production de l'industrie moderne. Certes, l'État consomme actuellement la production à un rythme inhabituel par le réarmement, mais même cela ne compense en rien le manque de pouvoir d'achat de la majeure partie de la population, appauvrie par les récentes hausses des prix des matières premières.

REMÈDES

Les solutions généralement évoquées sont la réforme monétaire et la planification économique. La première a perdu son argument le plus convaincant : l'argent est aussi bon marché en 1937 qu'il l'était en 1929, et pourtant la crise est aussi grave qu'avant. Les problèmes monétaires sont évidemment secondaires par rapport au problème principal de l'inadaptation économique de la consommation à la production, et toute théorie monétaire est valable si elle n'explique pas comment l'argent doit parvenir au consommateur. Le Crédit Social a intérêt à agir dans ce sens et mérite d'être pris en considération, mais ses partisans doivent reconnaître la nécessité d'une autorité extrême pour renverser la dictature financière actuelle. À cet égard, les mesures prises par le gouvernement Crédit Social en Alberta pour contrôler les banques, et même la presse, sont très significatives.

Machine Translated by Google

La planification économique est évidemment nécessaire, mais là encore, l'autorité est requise, et la question se pose de savoir comment cette autorité doit obtenir son titre. Selon les financiers, partisans, comme Israël Moses Sieff, du PEP, du regroupement industriel et distributif, l'autorité de planification doit être obtenue par l'achat et la fusion capitalistes. La planification par achat, en fait. Selon les socialistes, partisans de la nationalisation des moyens de production, de distribution et d'échange, l'autorité de planification doit être obtenue par la confiscation de l'État au profit de la fonction publique. La planification par confiscation, en l'occurrence.

L'Union britannique privilégie un moyen moins matérialiste d'obtenir le pouvoir de planifier, non pas par l'achat capitaliste combiné ou la confiscation capitaliste de la propriété privée par l'État, deux méthodes très proches, mais par l'autorisation du peuple d'imposer un plan économique aux entreprises privées comme publiques. La planification par consentement. Les moyens par lesquels l'autorité de l'État et la propriété privée fusionnent en un système économique largement autonome peuvent être étudiés dans plusieurs ouvrages déjà publiés sur l'État corporatif. Il faut cependant comprendre que l'État corporatif existe pour distribuer les produits de l'industrie au peuple, et que la finance est entièrement subordonnée à cet objectif principal. Toute spéculation et toute rémunération excessive du capital sont notamment interdites afin de prévenir l'instabilité et de permettre au producteur de recevoir sa juste part du produit.

ISOLATION CONTRE LES AFFAIBLISSEMENTS SUPPLÉMENTAIRES

L'État corporatif doit non seulement équilibrer la production de biens d'équipement et de consommation, mettre fin à l'instabilité des investissements spéculatifs et permettre à la population de consommer les produits de la science moderne ; il doit également protéger la nation contre la concurrence extérieure d'une main-d'œuvre étrangère bon marché, comme celle qui vient actuellement du Japon. À cette fin, une politique d'Empire isolé doit être mise en place, réservant les marchés impériaux à l'industrie nationale et impériale, et offrant aux dominions et colonies une part entièrement protégée de la demande intérieure en matières premières.

Ce n'est que par ces moyens qu'un plan complet pour nos affaires économiques pourra être mis en œuvre, et c'est seulement ainsi que nous pourrons garantir notre peuple contre une résurgence de la terrible crise dont il est actuellement menacé. Jamais plus une panique à Wall Street ne devrait précipiter l'industrie britannique dans la dépression. Isolons-nous, comme l'a fait l'Allemagne, des fluctuations insensées du monde capitaliste, et planifions nos affaires en sachant pertinemment qu'aucun facteur inconnu, indépendant de notre volonté, ne peut soudainement anéantir tout ce que nous avons accompli. Seule la politique de l'Union britannique, celle d'un État corporatiste au sein d'un empire isolé, offre une protection contre les fluctuations, ainsi que la diffusion des fruits de l'invention scientifique moderne au peuple britannique.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

La révolution trahie par Ezra Pound

La révolution qui a été trahie est, fondamentalement, « notre » Révolution américaine de 1776, pas dans ses phases locales et particulières, et certainement pas comme une scission totalement inutile de la RACE anglaise.

Quel que soit le bien qui ait résulté ou non de cette scission, elle était totalement inutile et, en grande partie, involontaire. Elle n'a certainement apporté aucun bénéfice à la Grande-Bretagne. Ce fut peut-être la première grande blessure infligée à votre pays par les prêteurs sur gages de Cromwell.

Le XIXe siècle était tout ce que La Tour du Pin appelait, tout ce que Maurras et les bouffons royalistes français ont tenté d'oublier. C'était le siècle de l'usure. C'était le siècle de la décomposition. C'était un siècle plus vil que tout autre que je puisse imaginer, celui de la TRAHISON des termes, de la confusion et de la souillure du sens des mots.

La RÉVOLUTION TRAHIE n'est pas une révolution trahie en un an ou deux par un ou deux faux pas de Joe Staline ou de n'importe quel gouvernement.

La révolution trahie fut celle née des réformes léopoldines en Toscane, et tout à fait manifeste dans le processus jeffersonien qui culmina avec les victoires – trop éphémères – d'Andy Jackson et de Martin van Buren.

Avant eux, les réformes léopoldines avaient évolué vers le concept d'autarcie et vers la croyance selon laquelle le GRAIN d'une nation existait principalement pour que la nation (en la personne de chacun de ses citoyens) puisse MANGER.

Cette révolution a été clairement trahie par les générations de Dan Webster, Biddle, Morgan, Baruch, camoufleurs de toutes nuances, Trotsky, Wallace, Perkins, les deux bancs de conseillers de Roosevelt, des organismes comme Morgenthau, imprégnés dès le berceau de préconceptions usuraires, les aryio-kikes radins.

J'insiste sur ce terme. Le poison sémitique est dans le Sémite, tempéré par l'instabilité sémitique, par le vacillement du Sémite d'un excès à l'autre.

Cette instabilité fait de lui un danger pour les races statiques et paralysées. Mais dans tout l'entourage hideux, dangereux et subversif de Roosevelt, c'est le Juif M. Ezekiel qui a été le premier à s'orienter vers l'économie de l'ABONDANCE avec ses 2 500 dollars par an.

Ce livre est désagréable, aussi évasif que peut l'être n'importe quel écrit sémitique, et il esquive le véritable problème financier. C'est un compromis juif, il a tout le désir simonien d'un accord sans heurts et d'un calme absolu, MAIS il est meilleur que Wallace et Perkins. Et tout antisémite objectif et raisonnable admettra également que les faits sur lesquels Mordecai Ezekiel tente de parvenir à un compromis ressortent du rapport d'une commission présidée par le sportif juif Loeb (le prétentieux de M. Hemingway).

Si vous croyez qu'une race entière devrait être punie pour le péché de certains de ses membres, j'admets que l'expulsion des deux millions de Juifs de New York ne serait pas une punition excessive pour le tort causé par la finance juive à la race anglaise en Amérique.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Quoi que le camarade Wyndham Lewis ait pu dire à propos des Juifs qui gouvernent plutôt bien l'Angleterre, les Juifs ne gouvernent PAS l'Amérique de manière satisfaisante, mais le financier juif n'est pas notre pire mal.

Notre pire mal est l'aryio-kike qui est capable de suivre une ligne sale et de s'y tenir sans déviation ni ombre de changement, sans aucun des moments de pitié, d'excitation ou de besoin d'étalage opulent des Juifs.

Une race peut être tenue responsable de ses pires individus. Depuis des siècles, la race juive n'a pas assumé la responsabilité de faire respecter sa propre loi. Dans l'Évangile, qu'on le prenne pour un fait avéré ou une fiction illustrative, l'exécution de Jésus a été obtenue en se renvoyant la balle. L'application de la loi était du ressort des Romains. Si quelqu'un doit être antisémite, qu'il le soit objectivement. Qu'il rassemble autant d'informations que possible, sans s'y attarder.

Le Juif s'est attiré l'antisémitisme par son MANQUE D'ORGANISATION, par son refus de assumer la responsabilité.

Si le Juif souhaite vivre dans un monde de bon voisinage parmi des peuples éclairés, il doit se soumettre à la discipline des transgresseurs les moins agréables de la loi juive. À ma connaissance, il y est totalement réticent depuis 2 000 ans. Aucune autre race ne demande qu'un pays lui soit soumis, ou conquis, du moins pas en Occident. Si les brahmanes le souhaitent, ils méritent le surnom de « sales nègres », tout comme, peut-être, certains épigones chinois, non confucéens.

Le cabinet de Roosevelt souffre de deux maux : l'usure new-yorkaise, liée à toute l'usure londonienne, puis à celle de Bâle et des égouts parisiens.

Mais il a aussi la méchanceté et l'avarice aryio-uky des Perkins. C'est la méchanceté du « tête ronde », avec sa persistance, la fausse morale de l'avarice, née très probablement de l'envie, mais en tout cas condamnable.

La « douzaine d'économistes » que le NY Tribune a cité en novembre 1937 comme conseillant à Roosevelt de mettre fin à la crise, ne méritent aucune pitié humaine pour les conseils qu'ils ont donnés, qu'ils aient été donnés par ignorance brute ou par pure malveillance.

« Renforcer la confiance du public », etc. Ces hommes ont eu l'occasion de s'attaquer au problème de l'égalité du pouvoir d'achat public aux biens nécessaires disponibles, et ils n'ont pas su la saisir, et ils méritent aussi peu de compassion que Neimeyer, Baruch ou n'importe quel gendre d'une société usuraire.

Regardez ceci et cela !

En ce qui concerne l'État organisé, nous avons un impôt sur le capital CONSTITUÉ.

Ce formidable mouvement ne fit guère de vagues dans la presse des pays pseudo-démocratiques. Les Rouges pleurnicheurs ne le saluèrent pas comme un triomphe des idées. Les journaux de capitaux d'emprunt le présentèrent comme s'il s'agissait d'un impôt sur la propriété privée.

Aucun des grands quotidiens n'a fait de distinction entre la propriété (terre, maison, mobilier) et une créance contre « intérêts plus propriété » ou contre « intérêts et possession totale si les intérêts ne sont pas payés promptement ». Naturellement, ils ne l'ont pas fait ; il s'agit d'un héritage, d'une main morte et putride sortie de la tombe, du fossé commun du XIXe siècle.

Ce siècle trahit les mots. Il souilla toute idée lumineuse du siècle précédent. Voltaire, le déiste, fut présenté comme un athée.

La LIBERTÉ, qui signifiait le droit de faire ce qui ne nuit pas aux autres, était déguisée en droit de saigner les autres.

******convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Dans la bouche de Jefferson, l'égalité signifiait que les hommes avaient les mêmes droits devant la loi ; qu'aucun homme ne naissait avec un handicap insurmontable. Cela rappelait le « un homme est un homme pour tout ça » de Burns, mais cela ne signifiait même pas, à l'époque de Jefferson, le suffrage universel. Le suffrage pouvait être une récompense du mérite. Ce n'était pas défini aussi strictement que l'appartenance à un parti, mais ce n'était pas non plus jeté sur des porcs sans qu'on s'en aperçoive. Avant que ces valeurs morales puissent être salies et profanées, il fallut que la horde d'usuriers trahisse les moyens de communication eux-mêmes. Le langage devait être torpillé. Chaque mot anobli devait être vidé de sa substance pour dissimuler les gangsters sournois de l'émission bancaire, le « Leihkapital ».

La LIBERTÉ est impossible sans ordre, et l'ordre vient de l'organisation.

Une nation agricole, comme celle de Jefferson en grande partie, n'avait pas immédiatement besoin d'une organisation corporative, contrairement aux cités médiévales qui en avaient eu besoin et l'avaient développée. Aucun système n'est infaillible ni à l'épreuve du temps. Élaborez un mécanisme social parfait et mettez-le en action, et les fils de l'enfer se mettront à ciseler ; les sangsues se mettront à sucer le sang et la vermine infectera les recoins laissés à l'abandon.

L'ampleur de la confusion que la presse occulte a provoquée chez le lecteur anglo-saxon d'Angleterre et des États-Unis est illustrée par une lettre reçue hier et qui se trouve maintenant sur mon bureau, écrite par un homme loin d'être un imbécile. Je la cite pour illustrer ce qui peut arriver :

Dans son dernier livre, Christopher Hollis affirme que Mussolini a doté l'Italie d'un système monétaire décent en retirant aux banquiers privés le pouvoir de créer de la monnaie ou du crédit de manière arbitraire, à la plume. Il sous-entend que le gouvernement contrôle et provoque l'émission monétaire dans ce pays.
Réticent à le croire sur parole pour une réforme aussi révolutionnaire de l'économie nationale, que les banquiers doivent combattre bec et ongles, je vous demande si tel est le cas. Si oui, l'Italie devrait être une destination à privilégier.

Ceci est daté de novembre 1937, soit deux ans après la réforme bancaire italienne. Les faits sont là, mais le jeune homme a été tellement influencé par la presse du Leihkapital qu'il ne peut y croire sans l'avis personnel d'un ami.

Gent, que l'on venait de voir au café ci-dessous, tout juste rentré d'Angleterre, ignorait que la taxe s'appliquait aux capitaux des sociétés, et non aux capitaux privés. Il pensait savoir ce qui s'était passé. Il avait lu le bref avis sans accent dans son journal londonien.

La révolution russe marqua la fin d'un cycle. Elle perpétua la trahison des mots du XIXe siècle, employant un langage bidon, comme « dictature du prolétariat », pour désigner la dictature de quelques-uns, etc. Les bolcheviks refusent même aujourd'hui de définir les mots. Ils ne veulent pas de révolution. Du moins, aucun de ceux que j'ai rencontrés dans la presse écrite, ou à l'époque où ils demandaient des réponses, ne le souhaite. Ils refusent de se battre pour des termes clairs, pour une définition claire des significations, de sorte que, même si l'on a pu détester certaines choses qu'ils cherchaient à détruire, on ne peut tout simplement pas continuer à s'y accrocher.

Nous ne pouvons pas, ou du moins je ne peux pas, obtenir pour l'instant, d'informations claires de la part de la Russie sur ce que Staline entend par argent. Personne ne prétend même que lui, Staline, le sache. Du moins, je n'ai pas entendu une telle affirmation, et son adversaire, M. Bronstein, n'est pas plus clair. D'où l'intelligentsia rose.

Ils ne cherchent PAS à définir des mots. Ils ne cherchent PAS à collecter des informations. Ils ne cherchent pas à rapporter des événements réels survenus dans cette péninsule, tels que les actes de Rossoni et les faits avérés. déclarations.

« Dans l' amasse de céréales, il y a, en outre, une raison politique : le pain doit être garanti à chaque Italien, sans hausses de prix absurdes, sans spéculations immorales. » Rossoni admet que

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Il ne s'agit pas d'une nouvelle économie, ou plutôt, selon ses propres termes, « nous ne parviendrons pas à une nouvelle économie ». Nous avons cependant bel et bien dépassé la logique de la carotte devant le nez (« la poursuite » du bonheur).

D'une certaine manière, il s'agit plus ou moins d'un retour au système des neuf champs admiré par Mencius. D'un point de vue négatif, il n'assimile pas directement la monnaie à une masse de biens de consommation. Mais, d'un autre côté, il est efficace, car tout contrôle honnête des prix pour le public, et pour le bien commun, affecte le pouvoir d'achat de la monnaie existante. Il y a deux ans, un Italien aussi connu que Rossoni, voire plus connu, mais ne faisant pas partie du Cabinet, m'écrivait :

« Les deux maladies de la société moderne sont la légalisation de l'usure via les banques et la légalisation du vol dans les lois sur les sociétés à responsabilité limitée.

Il s'agissait d'une lettre privée, et je n'avais jamais vraiment su si j'étais libre de la citer. Je me sens désormais libre de le faire, car une telle idée n'est plus imprudente. Que cette lettre ait été à l'origine une opinion personnelle ou une indication de ce qui allait être rendu public au moment opportun, l'idée fondamentale est devenue réalité en Italie.

On peut mesurer le cours du fascisme par degrés :

1. Dans la Consegna, anno XII : « discipliner les forces économiques et les assimiler aux « besoins de la nation ».
2. Le discours de Milan de l'automne suivant : « la production résolue, les économistes poussés « L'État devrait résoudre le problème de la distribution. »
3. Autarcie. Doctrine de CH Douglas. Analogie avec la politique de Jefferson. Les fondements d'une économie saine sont les mêmes depuis des millénaires. « Il est certain qu'une nation ne peut verser correctement et honnêtement un dividende tant qu'elle n'a pas de quoi le partager. »

Les différentes méthodes possibles de répartition du pouvoir d'achat nécessiteraient toute une série de discussions. ce journal pour les décrire.

Pour que les éloges soient à leur juste mesure, l'antidémocrate doit admettre que la Constitution américaine confère au gouvernement américain le plein droit de centraliser sa propre monnaie. Ce n'est que de la bave rooseveltienne et des balivernes baruchiennes que de gonfler des ballons sur la constitutionnalité. Le Congrès américain, s'il était honnête et en supposant qu'il compte quelques dizaines d'hommes parmi ses centaines de singes, POURRAIT demain fixer le pouvoir d'achat du dollar à un boisseau ou autre de blé, à six livres de steak de bœuf de qualité supérieure, à deux mètres de serge ou quatre livres de laine d'une certaine qualité, ou à tout ce qui serait trouvé juste après une étude approfondie des ressources nationales.

Personne, à part un menteur ou un homme cherchant un avantage politique personnel, ne peut chercher à obscurcir cela. Aux États-Unis, ce n'est PAS un défaut de l'instrument verbal du gouvernement, mais une pourriture profonde de la volonté ou une ignorance purement bestiale qui entrave ces réformes.

Si une telle réforme relève du fascisme, ce doit être du fascisme jacksonien. Tout pays a besoin d'une certaine forme d'ordre. La guerre hispano-américaine, lorsque nous, les enfants (les enfants de mon époque), étions entraînés, a introduit un jargon sur l'ordre ouvert. Il se peut que les îles ultimes et le continent américain exigent un ordre OUVERT, non adapté à l'Europe en tant que continent. Mais quoi qu'il en soit, essayons de voir ce qui est et ce qui a été, et tâchons de distinguer ces réalités de ce que Milords Bunkum et Wunkum nous disent et nous font dire dans leurs articles.

La discipline des troupes en formation ouverte diffère de celle des troupes sous Braddock, qui ont essayé de combattre les Indiens avant 1776. Je m'excuse pour les comparaisons militaires si ce sont des manières

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

C'est à moi de le faire. Mais j'aimerais faire valoir mon point de vue. J'aimerais établir une véritable distinction entre les mots « liberté », « ordre », « responsabilité » et « inconstante ».

La récente déclaration de Mussolini selon laquelle « le capital est au service de l'État » est la réponse à la phrase d'Adam Smith : « Les hommes du même métier ne se réunissent jamais sans une conspiration contre le grand public. »

Ce qui est condamnable avec la presse entretenue et les pseudo-économistes à gages, c'est qu'ils ne mettent jamais en lumière la véritable grandeur des écrivains qu'ils prétendent admirer et à qui ils attribuent leurs théories délétères. Cette phrase de Smith était vraie.

Le XIXe siècle n'a jamais été confronté à cette situation. Il a fallu cent ans et le fils du forgeron romagnol pour trouver la réponse et l'équilibre. D'où la création de diverses corporations, ou hautes organisations corporatives centrales, dont la corporation de « Prévoyance et Crédit ». Le crédit était proclamé comme le moteur de la vie.

Le reste de cet article est consacré à répondre à diverses déclarations d'écrivains honnêtes.
Il faut que quelqu'un essaie de corréler la pensée actuelle, qu'il essaie d'éliminer certains malentendus, même s'ils n'appartiennent pas tous à la même partie du sujet.

Note de bas de page en réponse à la lettre demandant si l'Italie créait sa propre monnaie. L'Italie crée sa propre monnaie, mais le crédit est un produit naturel de l'homme. Tant qu'un homme se fera confiance, aucun État ne pourra jamais empêcher totalement l'émergence de petites parcelles de crédit individuel, naturellement bienfaisantes et fraternelles.

L'Italie n'a aucune idéologie étatiste. L'expression « culte de l'État » a été inventée par ignorance et à des fins de propagande.

On peut le comprendre directement. L'État italien n'est pas là pour réprimer l'initiative individuelle, mais pour prévenir les abus et trouver une juste mesure lorsque les intérêts divergents manquent de discernement pour trouver leur propre solution.

En réponse à une douzaine de correspondants et aux répliques de deux douzaines de conversations, OUI, il existe actuellement des défauts dans l'État corporatiste italien, et ils sont dus à la superstition, aux séquelles et aux mauvaises habitudes des anciens monopoleurs. Il existe en Italie, comme dans tous les pays, des porcs humains, des esprits torpides et paresseux qui persistent dans leur vieux bourbier, tentant de saboter, d'escroquer leurs voisins, empêchant des personnes simples et naïves d'obtenir le maximum de résultats pour elles-mêmes et pour la plus grande partie du public que leurs activités pourraient affecter.

Mais je suis fermement convaincu que ces défauts seront corrigés en temps voulu. Je n'ai encore jamais constaté de tendance à décourager quiconque entreprend seul de lutter contre ces obstacles de plus en plus faibles, ou « moulins à vent ».

« La donation romaine est mesure », ce qui signifie que le génie romain pour 2 000 et
plus d'années a été un génie pour la mesure.

Le pouvoir de l'État a des limites (quelle que soit la théorie sur laquelle il repose), et il y a des choses que l'État ne peut pas faire. L'expérience russe excessive illustre actuellement ce qui se passe lorsque l'État tente de surcharger son budget.

L'État du XIXe siècle a tenté de se passer de lest. L'Italie de Mussolini est peut-être le premier État à se demander sérieusement quelle part de liberté peut être laissée aux mains du secteur privé sans être source de ruine.
Je veux dire qu'aucun autre État n'a jamais examiné sérieusement cette question.

Le sort de Jefferson consistait à s'attaquer aux maux du privilège et à la pourriture humide de la finance centralisée.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

tyrannie. Ils savaient que, pour leur époque, ils ne pourraient aller trop loin dans le sens inverse.

Si je ne croyais pas que le fascisme en Italie signifiait le développement le plus complet et la plus grande liberté individuelle compatible avec un ordre social sain, je serais aussi antifasciste que les amateurs de thé rose et les pseudo-littéraires français, qui ignorent encore que quelque chose a commencé en Italie. On a le droit de croire à la liberté par l'ordre. On a bien plus de chances de l'obtenir par un code de la route correct que par l'obstination ou la désinvolture, comme le héros qui a réussi à tuer son propre chameau lors d'une charge.

Je suis aussi préoccupé aujourd'hui par le manque de diffusion d'informations économiques et politiques, ou disons d'informations sur l'état de la pensée économique, qu'il y a 25 ans, par le manque d'informations concrètes sur les livres. Il n'existait alors aucun endroit où l'on pouvait facilement savoir ce qui se disait à l'étranger. Un antifasciste sérieux voudrait aujourd'hui savoir à quoi il s'oppose et si ses haines profondes correspondent à une réalité concrète et objective.

« Il y a, dit Karl Winter dans le numéro d'octobre de Civilta Fascista, un antifascisme dans le monde démocratique qui n'est que position et mauvaise foi ; il y a aussi un antifascisme ignorant et de bonne foi. »

Je recommande l'article de Winter et ce qu'il dit sur la gauche comme élément constructif dans les pays totalitaires. Beniamino de Ritis contribue également à ce numéro de « CF » avec un article sur la disparition de l'hostilité entre le Nord et le Sud aux États-Unis, un article qui pourrait nous faire réfléchir aux possibilités d'une Europe nouvelle et guérie.

J'ai dit à plusieurs reprises que quiconque veut aimer ou haïr intelligemment la nouvelle Italie, doit lire au moins quelques-uns des mensuels italiens, tels que La Stirpe de Rossoni, La Revista del Lavoro, Critica Fascista ou Rassegna Monet aria, édité par le professeur Spinedi, le sénateur Bevione et Furio Lenzi.

Enfin, il y a une expression dans l'admirable article de Montague Fordham paru dans BUQ de décembre que j'aimerais voir plus clairement définie. Lorsqu'il « met en doute la valeur des émissions monétaires spéciales pour les consommateurs en tant que telles », je ne comprends pas bien ce qu'il veut dire. Certains lecteurs ne pourraient-ils pas penser que ces émissions faisaient partie intégrante de la thèse essentielle de Douglas ? Ce n'est pas le cas.

En faisant simplement correspondre le pouvoir d'achat total aux biens disponibles et désirés, l'écart, lorsqu'il y en a un, pourrait théoriquement être comblé sur le marché immédiat par quiconque serait capable de créer et de dépenser de l'argent neuf (ou du crédit).

Nombre d'anti-Douglasiens ont compris que distribuer aux plus démunis permet de dépenser plus rapidement. L'allocation chômage britannique (maudite) est bel et bien versée à des personnes qui ne participent pas à la production, c'est-à-dire à des non-producteurs temporaires. La notion de « temporaire » est une théorie bien mince dans le cas d'hommes sans emploi depuis huit ans.

Mais le dividende Douglas est versé, si je me souviens bien que le Major nous l'a dit, aux actionnaires, en tant que tels, de la nation. Il est versé au titre du travail (principalement inventif, mais aussi de construction d'usines) effectué par nos ancêtres, c'est-à-dire par des travailleurs qui ne sont plus là pour manger et se loger.

Je ne sais pas si M. Fordham considère que l'allocation pour enfants, en Italie, est versée aux futurs producteurs ou aux non-producteurs pro tem ; elle est certainement versée aux consommateurs immédiats et aux non-producteurs pro tem.

Il existe au moins les alternatives suivantes, qui comportent les conditions suivantes.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

L'émission de crédit - si elle n'est pas faite sous forme d'émission directe de « créances mesurées » non porteuses d'intérêts, c'est-à-dire de billets d'État (comme l'ont compris au moins en 1816 Jefferson et tous les économistes informés depuis lors) - est émise par emprunt et paiement d'intérêts, et j'aimerais savoir qui, selon M. F., devrait recevoir un tel intérêt, même s'il est aussi bas que celui que M. Roosevelt est censé payer aux partisans des vieilles idées.

Les émissions de crédit emprunté sont enregistrées comme dette.

Les problèmes de crédit non emprunté sont des problèmes d'argent.

M. Fordham parle de « problèmes monétaires spéciaux », et je ne veux pas interpréter cela injustement comme signifiant « émissions de types particuliers de » monnaie.

Je tiens cependant à préciser qu'une émission de monnaie d'Avigliano ou de titres Gesellite avec ses frais de surestaries est une émission de créances mesurées qui s'éteignent en 100 mois, ne laissant aucune dette.

Douglas qualifie les timbres mensuels d'impôt, mais je souligne à nouveau que l'État, en fournissant une mesure d'échange qui est également une créance échangeable, rend un service et que le timbre mensuel peut être considéré comme une récompense pour ce service. En tout état de cause, il élimine la nécessité d'autres impôts jusqu'à un montant annuel égal à 12 % des titres en circulation.

C'est plus compréhensible que n'importe lequel des plans d'annulation de Douglas. Sa valeur pédagogique est énorme. Je veux dire que même des personnes très simples ayant utilisé cet argent ont une idée bien plus claire de ce qu'est l'argent que la plupart des étudiants en économie de Cambridge.

Il existe de nombreux systèmes alternatifs pour les surestaries sur le pouvoir d'achat inutilisé, mais aucun n'est aussi instructif. Le plan Milhaud, par exemple, ne sensibiliserait qu'un petit nombre d'exportateurs et d'importateurs, ainsi que quelques-uns de leurs employés.

Naturellement, si vous émettez du crédit ou de l'argent ou même des types spéciaux de monnaie en excès par rapport aux biens DÉSIRÉS disponibles, vous avez une inflation, c'est-à-dire une maladie, qui va à l'encontre du but de l'émission, À MOINS que vous n'ayez une fixation des prix par le gouvernement, comme le demandent Douglas et OPERATIVE en Italie aujourd'hui.

La dévaluation est une tromperie et, de plus, elle entraîne une réduction drastique du pouvoir d'achat général. Celui qui choisit le moment d'une dévaluation peut toujours duper quelqu'un d'autre.
Même si son intention est louable, il tente et force presque la spéculation des escrocs et des hommes en difficulté qui luttent pour vivre dans le bourbier du marchandisme et l'enfer d'un milieu mercantiliste-usurier.

Les propriétaires d'or, étant de loin plus intelligents, rusés et suceurs de sang que le grand public, ont, tout naturellement et (si nous n'étions pas de tels ânes) de manière instructive, créé des fonds de stabilisation, afin de prendre soin de LEURS intérêts.

Un ESCLAVE est quelqu'un qui attend que quelqu'un le libère.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Le marxisme, la doctrine de la décadence par Francis Mcevoy

MLE MARXISME est la doctrine de destruction universelle proposée par le Juif allemand Karl Marx, qui a trouvé son expression politique en Russie sous l'étiquette de « communisme ». Cette dernière imposture, débarrassée de son jargon pseudo-scientifique sur le matérialisme dialectique et de son charabia destiné aux dupes – dictature du prolétariat, fraternité humaine, etc. – se révèle n'être rien d'autre qu'un régime de capitalisme d'État despotique, maintenu par l'assassinat et la terreur. Dans son système de collectivisation, le vampirisme collectif est le facteur dominant.

Il va sans dire que l'égalitarisme utopique de l'intellectuel dénationalisé n'a jamais existé nulle part, mais ce n'est pas le prétendu communisme politique qui menace ce pays dans l'immédiat. Ce serait le comble, mais avant que les commissaires orientaux puissent s'affirmer, il faut préparer l'esprit des victimes potentielles à l'événement, c'est-à-dire le pervertir et l'empoisonner jusqu'au degré de réceptivité nécessaire. C'est là que réside la tâche du marxisme culturel, la bolchevisation préliminaire des esprits, facilitée par la psychose de tolérance aveugle du libéralisme, inhérente à la social-démocratie et conduisant à son effondrement final et inévitable.

Ainsi, en Russie, le marxisme jouit actuellement d'une ascendance politique et contrôle ainsi toutes les sphères d'activité, tandis qu'ici, comme dans les autres démocraties, son influence corruptrice se manifeste encore principalement dans la vie sociale et culturelle. C'est bien plus insidieux et fondamentalement destructeur que toute activité politique purement doctrinaire, car le credo du matérialisme subversif, subtilement introduit dans la vie d'un peuple, anéantit toute spiritualité, toute valeur morale et toute culture nationale. C'est, pour reprendre les mots de Mommsen, « un ferment actif de cosmopolitisme et de décomposition nationale ». Nombreux sont ceux, adversaires et dupes du communisme politique, ainsi que d'importants pans des masses superficielles, qui dérivent sans le savoir dans la mer de Saragosse du bolchevisme culturel, portés par les nombreux courants malsains qui infectent la vie contem

Nombreuses sont les fleurs du mal qui séduisent les chercheurs de sensations et les hédonistes de la les villes modernes, avec l'irisation de leur putréfaction !

Comparez ce que l'on appelle aujourd'hui l'art avec les réalisations fascinantes de l'époque élisabéthaine, ou avec celles d'autres époques moins importantes, jusqu'au début du siècle présent. L'abrutissement de l' esprit populaire s'est sérieusement installé avec l'avènement de la révolution industrielle et la destruction concomitante de la paysannerie. Devenu amorphe, il est incapable de réagir à l'infection spirituelle. Malgré tout, le XIXe siècle pouvait encore, malgré son déclin, compter de grands écrivains et poètes, de bons peintres et de talentueux compositeurs.

Quelle est la nourriture intellectuelle du peuple d'aujourd'hui, l'ambroisie de notre démocratie bénie ? Peinture et sculpture surréalistes, une orgie d'imaginations morbides et déformées, qui trouve son pendant cacophonique dans le chant et les rythmes endiablés – une musique de jungle teintée de la névrose des boîtes de nuit. Films chargés d'excitation, de cosmopolitisme et de propagande. Livres et magazines à sensation ou à caractère sexuel, ou les deux. Journaux remplis de mensonges, de banalités et de photographies plus destinées à attirer l'attention sur le corps des femmes que sur leur visage. Il est étrange que tant de « belles et glamour Mademoiselle Untel » relèvent leurs jupes.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

être photographié.

Dans le domaine économique, le libéralisme, leitmotiv philosophique de tous les partis démocratiques, laisse libre cours aux instincts prédateurs et à la domination, voire à l'extinction, des faibles et des moins rusés par les forts. Les humanistes apocryphes, qui dénoncent avec indignation tout recours à la force physique, n'appellent à aucune restriction quant à l'exercice du pouvoir financier massif, ni à la tyrannie économique d'un « pouvoir commercial » sans scrupules. Et pourtant, il peut exister d'autres formes d'intimidation plus abjectes que la violence physique brute.

L'esclavage et la sujétion ne sont pas toujours uniquement physiques. Des individus dépourvus de toute ressource et d'aucun talent au-delà de la simple ruse mercantile peuvent, et le font, contraindre d'autres personnes infiniment plus méritantes et douées à une abjecte dépendance économique. Ils ont porté le combat sur un terrain sûr de gagner, où le code de Mammon prévaut. Sous la dictature de l'argent, le profit est nécessairement l'objectif premier et ultime, et la standardisation de masse à tous les niveaux de la vie offre la méthode la plus rationalisée et donc la plus lucrative pour drainer la vache à lait publique. La nation se trouve de plus en plus dominée par le système financier et commercial, du berceau à la tombe. Les idéaux moraux, spirituels et culturels ne sont pas des « propositions payantes ». Ils ne peuvent être ni « intimidés » ni « supportés » en bourse. De plus, ceux qui les possèdent manquent de la docilité et de l'apathie nécessaires pour devenir les complices de l'exploitation et de la duperie standardisées.

Ainsi, la subversion spirituelle marxiste va de pair avec le matérialisme commercial, « exploitant » la folie et la décadence. Un précédent se propageant en un autre (expression qui cristallise l'effondrement de l'esprit démocratique moderne), la licence engendrant encore plus de licence, et culminant dans des abus incontrôlés. Le bout pointu du coin classique s'est enfoncé ici, là et partout, et la brèche s'est élargie, jusqu'à ce que la « vraie » nation chancelle vers sa chute.

Les apôtres de la décadence appellent cela « progrès ». C'en est un, mais un progrès sur leur propre chemin vers la Géhenne. La progression libertine du bolchevisme spirituel, la pourriture des entrailles du marxisme rongent les organes vitaux de la nation – un sinistre aphrodisiaque administré par les sorciers de la décadence sous les étiquettes de liberté démocratique, d'expression personnelle et de pensée avancée. « Il faut vivre avec son temps » est un slogan futile, comme si l'anarchie sociale actuelle était le résultat d'un cas de force majeure et que le peuple britannique était condamné à succomber dans un tourbillon de dégénérescence cosmopolite.

Parallèlement à la corruption morale et culturelle, la doctrine de l'atrophie raciale et du métissage fait son entrée dans le champ contemporain, et ces mêmes distillateurs de poison sont au premier plan de la campagne pour la limitation raciale et l'abolition des barrières raciales. Les populations rurales, source de la santé et de la culture nationales, sont économiquement étranglées, et la barrière de leur opposition instinctive est levée. Les derniers survivants sont regroupés dans les villes pour un environnement artificiel et contre nature, les intégrant à la masse mégalopolitaine déracinée, coupée de la nature, et grossissant le nombre des victimes passives et aveugles de la démocratie financière au profit des chaînes internationales de magasins et de cinémas.

Ni les week-ends à la campagne ou à la mer, ni l'habitation de villas jumelées dans des banlieues-jardins ne peuvent compenser le déracinement généralisé du peuple, la destruction quasi totale de la paysannerie anglaise, car, outre les dangers économiques, les conséquences morales, physiques et culturelles sont incalculables. Face au besoin criant d'une réorientation et d'une replanification complètes de notre économie nationale, la social-démocratie nous offre des « ceintures vertes » et des campagnes de « remise en forme nationale ». Palliatifs puérils, châteaux de sable et illusions. Les fugitifs du week-end.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

D'une civilisation mécanisée, les hommes emportent la ville avec eux dans leur esprit et la reflètent dans leurs actions inconscientes. Elle les accompagne dans leurs discours et leur littérature, leurs disques de jazz pour gramophone portable et leurs postes de radio, dans leur élégance urbaine et leurs affectations.
Le intelligent Alick remplace Amyntas, oublié depuis longtemps, et une juive stéatosique en short est son Amaryllis. (« Ô Chanteuse de Perséphone. ») En quête d'Arcadie, ils trouvent un relais routier. Ils n'entendent pas les flûtes de Pan dans les clairières feuillues, mais gémissent une chanson de jazz négroïde, ou l'Internationale, dans des champs abandonnés en attente de « développement », d'où les fées ont fui.

Dans un tel climat de décadence, le marxisme prospère comme un fruit de la mer Morte, tandis que la faiblesse, la cupidité, la vanité et le vice humains sont flattés et exploités. Les goûts et tendances malsains sont attisés par la suggestion et la propagande de « direction », puis cyniquement qualifiés de « demande publique ». Nos plus belles filles étalent leurs charmes au cinéma, dans des troupes de danse internationales ou font du « strip-tease » dans des cabarets étrangers devant la vermine multicolore de l'humanité.

L'apothéose de la dégénérescence nationale, si elle n'est pas maîtrisée, réside dans le contrôle du bolchevisme politique. Le plan marxiste est de l'imposer furtivement sous le masque d'un socialisme pseudo-idéaliste, lorsque l'esprit collectif aura été suffisamment empoisonné par le virus de la décadence collective. Les sbires du marxisme minent avec l'intensité d'une invasion de rats musqués, et chaque jouisseur irresponsable, chaque égoïste apathique et chaque imbécile stupide qui se croit à la mode ou intelligent de décrier tout ce qui est traditionnel, patriotique et sain contribue à accélérer notre déclin national.

L'écriture est écrite. Le peuple n'a-t-il d'yeux que pour les rapports boursiers, les résultats sportifs, le programme quotidien de plaisirs mesquins, les atrocités et les persécutions, et la litanie de haine antifasciste ? Il est significatif que ce soit précisément contre ceux qui ont vu et compris le message prémonitoire de cette écriture que soient dirigés tous ces grognements hyéniques.

Le marxisme profite de chaque folie et de chaque faiblesse, cherche le point d'ancrage dans chaque armure et exige de la tolérance et encore plus de tolérance, jusqu'à ce que vienne le moment d'imposer sa propre intolérance incommensurable.

Même si son œuvre maléfique n'était qu'à moitié accomplie, la destruction de l'âme de la Grande-Bretagne serait certainement un trop grand sacrifice sur l'autel de l'Antéchrist.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

L'ennemi est le libéralisme
par J.K. Heydon

PREMIÈRE PARTIE

La nation est une unité naturelle, fonctionnant comme un organisme vivant grâce à un amour commun qui unit les individus qui la composent. Elle existe par nature, car l'homme est par nature social autant qu'individuel ; elle existe pour le bien commun, qui, comme l'a reconnu Aristote, est plus sublime que le bien individuel ; et elle constitue donc une vie qui, à certains égards, transcende celle des individus qui la composent à un moment donné.

Je dis « à certains égards », car la vérité est toujours balancée entre des erreurs qui en exagèrent un aspect et en négligent un autre. C'est une erreur d'affirmer, avec Hegel, que la nation transcende l'individu à tous égards, tout comme c'est une erreur d'affirmer, avec les libéraux, que la nation n'est que la somme arithmétique de ses individus. La vérité se situe entre ces erreurs. La nation est une unité composée de parties, et par conséquent, elle possède un être supérieur à ses parties ; car ce qui est composé possède un être supérieur à ce qui le compose. Elle possède un principe de composition, en l'occurrence l'amour, qui actualise les potentialités de ses composantes et constitue ainsi un être supérieur. De plus, l'être supérieur de la nation se manifeste de multiples façons.

La nation possède une certaine immortalité naturelle que ses individus ne possèdent pas ; elle possède une certaine mesure de pouvoir de création, dévolue à ses unités fondamentales, les familles ; elle a le droit d'ôter la vie à l'individu pour une cause suffisante, ce qu'aucun individu ne possède. Il est donc manifeste que la nation, communauté parfaite, transcende les individus qui la composent.

Mais tout cela ne s'applique que dans l'ordre de la nature, qui est l'ordre dans lequel existe la nation. L'homme, l'individu, contrairement à la nation, est un être surnaturel. Il n'a pas de fin naturelle à proprement parler ; il n'a qu'une fin surnaturelle, à laquelle toute sa vie naturelle, qu'elle soit personnelle ou sociale, est subordonnée. Il s'ensuit que la nation, qui relève uniquement de l'ordre naturel, est subordonnée à l'individu quant à sa finalité. Elle existe par nature, précisément afin que ses individus puissent naître et puissent ensuite atteindre la fin surnaturelle pour laquelle ils sont créés.

Cette question est de la plus haute importance et les fascistes feraient bien de la garder à l'esprit, sous peine de compromettre l'essence même de leur argumentation. L'emploi du mot « totalitaire » est à déconseiller, car il est très ambigu, surtout si la distinction que je viens d'établir n'est pas clairement présente à l'esprit. Alors que le communisme est strictement totalitaire, niant à l'individu une fin surnaturelle ou tout droit contre le pouvoir civil, les fascistes se contentent parfois d'une attitude condescendante envers la religion, comme s'ils pouvaient légitimement revendiquer un totalitarisme absolu tout en y renonçant magnanimement pour les pratiques religieuses. Si telle était leur véritable attitude, elle anéantirait toute la force de leur cause, justifiant l'accusation selon laquelle le fascisme ne diffère pas fondamentalement du communisme. Soyons clairs comme de l'eau de roche : nous considérons l'organisme national comme supérieur aux individus, seulement dans l'ordre de la nature et jusqu'à la fin du bien commun, lequel bien commun doit être compris à la lumière de la destinée surnaturelle des individus.

Même si cela est clairement indiqué, l'utilisation du terme « totalitaire » doit toujours être déconseillée, car elle conduit à ******ebook converter DEMO Watermarks*******

Machine Translated by Google

Malentendu. Cela suggère que l'État, au sens du pouvoir civil du dirigeant, pourrait revendiquer le droit de prendre des mesures telles que soustraire des enfants à l'autorité parentale, s'il le juge approprié, même si ces derniers n'ont rien fait pour renoncer à leur droit naturel d'élever leurs enfants. L'État ne peut évidemment pas revendiquer un tel droit, car détruire la famille est contre nature et ne peut donc servir le bien commun. Les fascistes n'entendent pas formuler une telle revendication contre nature ; mais ils se qualifient parfois de totalitaires pour insister, voulant ainsi revendiquer une autorité absolue pour gouverner au nom du bien commun. Cet emploi du mot est défendable, mais il est trop sujet à des déformations, voire à des malentendus innocents.

De plus, l'accent mis ici est tout à fait superflu. La saine doctrine du pouvoir civil n'a nul besoin d'être soulignée, car elle affirme que le souverain dispose, de par la loi naturelle, de pleins pouvoirs pour le bien civil. Aucun pouvoir ne saurait être plus complet que complet, et il vaut mieux en rester là, sauf à considérer ce que l'on entend par bien civil.

À cet égard, il convient de noter que l'organisme national n'est pas dépourvu de structure interne. Au contraire, il est organique dans son ensemble. L'amour est son principe vital, depuis l'amour conjugal et parental au sein de la famille jusqu'au patriotisme qui donne sa personnalité à la nation tout entière ; et entre ces manifestations limitatives, il forme des concentrations intermédiaires de toute sorte, politiques, culturelles et économiques, correspondant aux besoins de la nation ou aux besoins des individus dans diverses fonctions sociales, mais infranationales. Un homme peut être à la fois mari, électeur en politique nationale et infranationale, médecin, actionnaire de plusieurs entreprises, golfeur, naturaliste, amateur d'art, et bien d'autres choses encore ; et dans chaque fonction, certaines d'importance nationale, d'autres non, il se trouve uni à d'autres individus par le lien d'un amour commun.

Certaines concentrations organiques au sein de la nation sont d'une importance si vitale qu'on ne peut que les comparer aux principaux organes d'un être humain, tandis que d'autres sont plus ornementales. Ainsi, le souverain est clairement le chef de la nation, l'agriculture et l'industrie sont ses mains, et les transports son sang rouge ; la publicité est l'oreille nationale, et l'armée est la peau protectrice ; la police est peut-être les phagocytes, et ainsi de suite. L'Académie royale, en revanche, est une jolie fossette, désirable et au service de la santé et du bonheur, mais d'une urgence moindre.

Telle étant la vie de l'organisme national, il s'ensuit que la liberté consiste, pour chaque individu, à avoir la possibilité d'établir un équilibre harmonieux entre tous les aspects de sa vie qui lui sont propres, compte tenu de sa nature générale et particulière, qu'ils soient individuels ou sociaux, importants ou non. De plus, la notion d'opportunité doit être comprise dans ce contexte au sens positif, l'amour étant le principe de la vie sociale.

L'opportunité n'est pas un simple laissez-faire pour faire un ajustement qui peut être une impossibilité pratique, mais la communauté doit offrir toutes les facilités et tous les encouragements à un homme pour réaliser une harmonie de tous les aspects de sa vie, de sorte que rien d'autre que son propre manque d'amour ne puisse l'en empêcher.

L'opportunité, dans l'autre sens de simple absence de prévention active, peut peut-être être qualifiée de liberté, mais elle est loin d'être la liberté. Par exemple, l'éthique offre divers critères permettant d'estimer, au moins approximativement, le juste salaire d'un ouvrier dans des circonstances données.
Ce salaire ne peut, en aucun cas, être inférieur à celui qui permettra à l'homme et à sa famille de vivre dans un confort frugal, et il sera supérieur si la richesse produite, en partie par le travail de l'homme, est plus que suffisante pour offrir une simple rémunération à tous les agents humains impliqués dans la production de cette richesse. Mais la théorie libérale néglige le juste salaire éthique et considère le travail comme une marchandise à acheter au meilleur prix possible sur le marché du travail ; elle suppose qu'un salaire naturel naîtra du libre jeu de l'offre et de la demande de travail ;

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Et c'est cette théorie du salaire qui est incarnée dans toute l'organisation libérale anglaise d'aujourd'hui, même si le laissez-faire absolu a été considérablement restreint par la législation sociale. Dans ces circonstances, il n'est peut-être pas absurde d'affirmer que l'ouvrier est libre de refuser le salaire du marché et d'exiger le salaire juste, que l'employeur est libre de payer le salaire juste et de ne pas tenir compte du salaire du marché. Les économistes qualifient le contrat salarial de contrat libre, et cela peut avoir un sens, tout comme il est logique de dire : « Je suis libre d'aller sur la lune. » L'ouvrier est libre d'accepter un salaire injuste ou de rejoindre les chômeurs ; dans notre pays libre, être au chômage n'est pas un délit punissable. De même, l'employeur est libre de payer un salaire injuste ou de succomber à la libre concurrence de ses rivaux et de cesser de remplir sa fonction sociale d'employeur. Mais ni l'ouvrier ni l'employeur ne peuvent exiger ou rendre justice et continuer longtemps à remplir leur fonction sociale. Par conséquent, aucun des deux ne jouit de la liberté.

La liberté exige au minimum que justice soit rendue dans l'exercice des fonctions sociales, car la justice prime sur l'amour. Si l'amour est le principe vital de l'organisme social et qu'il ne peut se manifester par une simple justice sociale, alors, de toute évidence, l'organisme social est malade et la liberté est compromise. La liberté est la santé sociale, un environnement social où l'individu dispose de toutes les facilités et de tous les encouragements nécessaires pour parvenir à une harmonie dans tous les aspects de sa vie.

Voilà la véritable théorie de la liberté, et comparons-la à la fausse théorie libérale, au milieu de l'agonie de laquelle la civilisation anglo-saxonne tente encore courageusement et pitoyablement de prospérer. Dans ses meilleures dispositions, la théorie libérale n'identifie pas la liberté au laissez-faire ; cette identification est le développement naturel d'une théorie initialement moins manifestement fausse. Dans ses meilleures dispositions, et les plus présentables, la théorie libérale considère la liberté comme un équilibre entre la liberté d'action individuelle et les obligations découlant d'un contrat social que les citoyens sont censés avoir conclu entre eux pour le bon ordre, contrat dont les termes doivent être déterminés par référence à l'opinion publique, car la voix du peuple est la voix de Dieu.
L'intérêt personnel individuel est la seule force reconnue comme agissante, à savoir l'intérêt personnel ordinaire lorsqu'il est question de liberté personnelle, et un intérêt personnel éclairé lorsqu'il est question des restrictions nécessaires à cette liberté. L'amour n'entre absolument pas en jeu, car tout sacrifice de liberté personnelle pouvant être nécessaire au nom de l'ordre est considéré comme suffisamment justifié par l'intérêt personnel éclairé.

Or, cette théorie pourrait très bien fonctionner si les hommes étaient parfaits. Elle serait artificielle et tout simplement fausse dans sa formulation, mais je ne vois aucune raison pour qu'elle ne produise pas les mêmes résultats que la vraie théorie ; car l'intérêt personnel, dans sa perfection, poursuit le même but que l'amour, à savoir le choix du bien suprême.

Mais nous ne sommes pas parfaits. Nous sommes fondamentalement bons et épris de vérité, mais pas parfaits ; nous sommes clairement orientés vers l'intérêt personnel, ce qu'on appelle l'égoïsme, qui est le contraire de l'amour. Cette déformation ne suffit pas à nous rendre naturellement bons et beaux, mais elle constitue une tare distincte et indéniable. Personne ne peut nier son existence, qu'il adhère à la doctrine chrétienne de la chute ou qu'il considère que nous évoluons du singe vers le surhomme.

Cela étant, on pourrait s'attendre à ce que la théorie libérale s'écarte du fonctionnement parfait autant, mais pas plus, que l'humanité s'écarte de la parfaite compréhension dans son appréciation de l'intérêt personnel ; et l'on peut se demander quelle meilleure hypothèse de travail pouvons-nous espérer dans un monde imparfait ? Il est bien beau de parler de l'amour comme principe vital de la société ; mais puisque le fonctionnement de la théorie de l'amour sera affecté par notre tendance à l'égoïsme tout autant que celui de la théorie de l'intérêt personnel éclairé, quel intérêt y a-t-il à substituer une théorie à l'autre ?

Un tel raisonnement pourrait être spécieux, mais il serait faux, car la théorie de l'amour est vraie alors que

******ebook converter DEMO Watermarks*******

Machine Translated by Google

La théorie de l'intérêt personnel éclairé, quel intérêt y a-t-il à ce que la fausse théorie fonctionne mieux qu'une théorie tout simplement fausse, car l'amour reste là pour la soutenir ; et j'admets que la vraie théorie ne fonctionnera pas aussi bien qu'elle le devrait, car l'amour est contaminé par l'égoïsme. Malgré tout, il n'en demeure pas moins vrai que la théorie libérale est une fausse théorie, et qu'une fausse théorie dans les affaires humaines, puisque nous sommes imparfaits, mène nécessairement à la ruine à long terme. Il en est ainsi, selon des principes abstraits.

Mais je n'ai pas besoin de m'appuyer sur un raisonnement abstrait. La théorie libérale existe depuis suffisamment longtemps pour nous permettre d'observer le processus désastreux à l'œuvre. À ses débuts, l'imperfection de son fonctionnement n'était peut-être pas plus grande que celle de l'humanité. En réalité, son action était négligeable ; ce n'est qu'en trouvant son expression dans la doctrine économique et dans l'action politique qui en découle que sa mise en œuvre a donné naissance à l'organisation libérale de la société qui nous tient aujourd'hui presque impuissants.

L'expression de l'hypothèse purement théorique du libéralisme en économie, et dans la politique qui en découlait, relevait du raisonnement ; et ce raisonnement marqua le début du processus de dégénérescence. Tant que le cœur était libre de passer outre la fausse théorie, il ne pouvait y avoir de résultats plus ignobles que la bassesse de l'humanité ; mais raisonner sur une fausse théorie peut conduire à une bassesse sans limite. Au début, peut-être, l'équilibre supposé entre liberté d'action individuelle et sacrifices au nom de l'ordre n'était que légèrement biaisé en faveur de la liberté individuelle ; mais à mesure que les hommes s'habituaient à ce faux équilibre et commençaient à raisonner sur le sujet, leur égoïsme en filigrane trouva facilement des excuses pour faire pencher la balance un peu plus en faveur de la liberté individuelle. Et ainsi de suite jusqu'à ce que nous arrivions au laissez-faire pur et dur, solennellement proclamé comme la plus haute sagesse économique et politique.

À cette époque, nous étions esclaves de cette fausse théorie, du moins en tant qu'individus. Être généreux ne servait à rien ; la concurrence sans entraves était à l'ordre du jour et était protégée par les lois du pays et l'organisation même de la société. Un homme généreux ne pouvait que soupirer et se dire que les affaires étaient les affaires, que les lois de l'économie étaient les lois inexorables de la jungle : manger ou être mangé.

Mais la nature humaine demeurait bonne et belle, et les conséquences du laissez-faire étaient ouvertement choquantes. L'individu ne pouvait rien y changer, mais la communauté dans son ensemble pouvait endiguer la loi du plus fort ; et c'est ainsi que les hommes se tournèrent vers l'action politique, dont ils exigeaient auparavant qu'elle abandonne l'industrie, l'appelant à intervenir de plus en plus par la législation sociale.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Thomas Carlyle - National-socialiste par William Joyce

THomas Carlyle se classe au premier rang des penseurs britanniques qui l'ont précédé. Ses écrits ont mis en évidence certaines des principales tendances de la philosophie fasciste, et Shakespeare et Goldsmith y ont largement contribué. Cependant, dans toute l'étendue de ses écrits, rien ne peut être considéré comme autre chose que le produit d'un esprit national-socialiste. Lui-même possédait l'esprit du national-socialisme bien avant que ce terme n'existe. Ses paroles sont toujours celles d'un patriote. Son amour passionné pour la patrie aurait pu, à son époque, ne pas satisfaire aux critères du patriotisme, car il n'aimait pas une abstraction, mais le peuple. Et c'est précisément là que réside la différence fondamentale entre l'ancien et le nouveau patriotisme. L'ancien patriotisme s'intéresse aux idées et aux traits extérieurs ; le nouveau s'intéresse à la réalité même du peuple, et il est patriotisme parce qu'il est socialisme au seul sens honorable que l'on puisse donner à ce terme.

L'objectif de ce court article n'est pas d'écrire sur Carlyle, de le critiquer et d'ajouter à la masse déjà pesante de généralisations qui entoure inévitablement tout grand écrivain. Nous n'avons encore moins l'intention d'aborder ce que les imprudents qualifieraient de « politique de Carlyle ». Que ceux qui ont du temps libre se lancent dans des recherches visant à démontrer que le grand auteur était whig ou conservateur. Prouver qu'il était l'un ou l'autre serait difficile ; mais au-delà de cette difficulté, ce serait inutile, car ces termes anciens ne connotent rien de ce qui existe dans la politique britannique actuelle. Au lieu donc de tenter de prouver notre thèse, nous nous contenterons de présenter à nouveau Thomas Carlyle.

À ceux qui, imprudemment, l'ont quitté pour longtemps, qu'il parle lui-même, et ses paroles seront pour le national-socialiste à la fois une source d'inspiration et une confirmation de la théorie fasciste. Tout partisan du national-socialisme fasciste est conscient de l'accusation constamment portée contre son mouvement : il conspire pour détruire la liberté. Peut-être, en effet, aucune accusation n'est plus fréquemment portée contre le credo national-socialiste.

En parcourant les pages de Passé et Présent, nous lisons :

> La liberté ? La véritable liberté d'un homme consiste, dirait-on, à trouver, ou à être contraint de trouver, le droit chemin et à le suivre. À apprendre ou à s'entendre enseigner le travail pour lequel il est réellement capable, puis, par permission, persuasion, voire contrainte, à s'y mettre. Voilà la véritable béatitude, l'honneur, la « liberté » et le summum du bien-être. Si la liberté n'est pas cela, je m'en soucie peu.

Il n'y a probablement jamais eu d'affirmation plus claire selon laquelle sans discipline, la liberté est impossible.

De même, nous voyons ici une claire revendication du droit d'agir. Comme le dit Sir Oswald Mosley : « Le début de la liberté marque la fin du chaos économique. Pourtant, comment surmonter ce chaos économique sans pouvoir d'agir ? La liberté constitutionnelle doit être préservée, mais cette liberté s'exprime dans le pouvoir du peuple d'élire le parlement et le gouvernement, et donc de choisir la forme de gouvernement qu'il souhaite. Il ne peut aller au-delà. » Ou, pour citer le manifeste officiel du

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Union britannique : Le fascisme est un leadership de la nation. Ce n'est pas une dictature au sens ancien du terme, qui implique un gouvernement contre la volonté du peuple. C'est une dictature au sens moderne du terme, qui implique un gouvernement armé par le peuple, doté d'un pouvoir d'action absolu pour surmonter les problèmes qui doivent être résolus pour que la nation puisse survivre.

La doctrine du leadership et de l'autorité de Carlyle n'implique aucune des attitudes de classe adoptées par les anciens partis. Le snobisme et la lutte des classes lui sont tout aussi répugnants. De longues citations ne peuvent guère se justifier que si elles sont d'une valeur exceptionnelle, mais nous prenons ici la liberté de citer un long passage, car il compte parmi les plus importants jamais écrits dans notre langue :

> J'honore deux hommes, et pas de troisième. D'abord, l'Artisan laborieux qui, avec des instruments faits de terre, conquiert laborieusement la Terre et la rend humaine. Vénérable à mes yeux est la Main dure ; tortueuse, grossière ; malgré cela, réside une vertu rusée, indéfectiblement royale, comme celle du Sceptre de cette Planète. Vénérable aussi est le visage rude, bronzé par les intempéries, souillé, avec son intelligence brute ; car c'est le visage d'un Homme vivant comme un homme.
> Oh, mais d'autant plus vénérable par ta rudesse, et même parce que nous devons te plaindre autant que t'aimer ! Frère si durement sollicité ! Pour nous, ton dos était si courbé, pour nous, tes membres droits et tes doigts déformés : tu étais notre conscrit, sur qui le sort est tombé, et nos batailles ont été si gâchées. Car en toi aussi reposait une Forme créée par Dieu, mais elle ne devait pas se dévoiler ; elle devait rester incrustée des épaisses adhérences et des dégradations du Travail ; et ton corps, comme ton âme, ne devait pas connaître la liberté. Pourtant, travaille dur, travaille dur : tu es dans ton devoir, que celui qui le peut s'en écarte ; tu peines pour l'indispensable, pour le pain quotidien.
>
> Un deuxième homme, je l'honore, et plus hautement encore : celui que l'on voit œuvrer pour l'indispensable spirituellement ; non pas le pain quotidien, mais le Pain de Vie. N'est-il pas lui aussi dans son devoir ? S'efforçant d'atteindre l'harmonie intérieure ; la révélant, par ses actes ou ses paroles, à travers tous ses efforts extérieurs, qu'ils soient élevés ou faibles ? Plus élevé que tout, lorsque ses efforts extérieurs et intérieurs ne font qu'un : lorsque nous pouvons le nommer Artiste ; non seulement Artisan terrestre, mais Penseur inspiré, qui, avec un instrument divin, conquiert le Ciel pour nous ! Si le pauvre et humble travail nous procure la nourriture, le travail élevé et glorieux pour lui, afin qu'il obtienne la Lumière, la Guidance, la Liberté et l'Immortalité, ne doit-il pas lui en retour apporter la Lumière, la Liberté, l'Immortalité ? Ces deux, à tous les degrés, je les honore : tout le reste n'est que paille et poussière, que le vent laisse souffler où il veut.

La dignité du travail n'a jamais été aussi fidèlement exprimée que dans ces lignes, qui à elles seules proclament Carlyle comme un grand penseur national-socialiste. D'innombrables écrivains socialistes ont beaucoup écrit sur le même sujet, mais aucun n'aborde le thème de cette manière. Au mieux, le travail est présenté comme une épreuve, au pire comme une malédiction, leur attitude générale étant que le travail est une injustice opportuniste et inévitable infligée à l'homme qui doit se racheter de la honte en exigeant le prix le plus élevé pour ses services. Mais quel que soit le prix qu'il obtienne, il ne sera, dans la philosophie socialiste, qu'un « esclave salarié ». Il est donc intéressant de lire ce que Carlyle a à dire sur les motivations de l'héroïsme et de la réussite. Il écrit : « C'est une calomnie envers les hommes que de prétendre que la facilité, l'espoir du plaisir, la récompense – une simple sucrerie, quelle

> qu'elle soit, en ce monde ou dans l'autre – les pousse à l'héroïsme. Chez le plus humble des mortels, il y a quelque chose de plus noble. Le pauvre soldat qui jure, engagé pour être fusillé, a son honneur de soldat, différent des règles d'exercice et du shilling par jour. Ce n'est pas à goûter des douceurs, mais à accomplir des actes nobles et vrais, et à se justifier sous le Ciel de Dieu comme un homme créé par Dieu, que le plus pauvre fils d'Adam aspire obscurément. »

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

> Le plus ennuyeux des travailleurs quotidiens transforme ce moyen en héros. Ceux qui prétendent se laisser séduire par la facilité font grand tort à l'homme. Difficultés, abnégation, martyre, mort, sont les séductions qui agissent sur le cœur de l'homme. Allumez sa vie intérieure et géniale, et vous aurez une flamme qui consumera toutes les considérations inférieures.

De tels sentiments ne sauraient trouver leur origine dans la démocratie financière ni dans ses admirateurs. Carlyle, il faut le noter, aborde ici les motivations de l'héroïsme, et non du simple travail. Il s'attaque à la racine du vieux dogme marxiste connu sous le nom de théorie de la valeur-travail et l'anéantit. Il fait preuve d'une compréhension lucide de ce que Marx ne comprendrait jamais : l'intellect créateur et l'action héroïque sont totalement incommensurables avec les processus ordinaires du travail ; et les réalisations humaines les plus nobles, et donc les plus importantes, ne peuvent en aucun cas être classées dans la catégorie du simple effort mécanique.

Carlyle, pourrait-on objecter, ne fait que représenter l'homme comme une créature irraisonnée ou déraisonnable. Si tel est le cas, Carlyle a raison.

Dans certaines sociétés, l'héroïsme se réduit à ses plus basses limites. Aujourd'hui, dans les pays à démocratie financière, il est même méprisé et haï par les financiers juifs, car il imprègnerait le caractère national de la fierté qui exige l'indépendance nationale. Mais l'Allemagne et l'Italie ont démontré que l'héroïsme peut être la règle plutôt que l'exception. Là, bien que l'objectif principal du système fasciste soit d'améliorer le sort du peuple au-delà de toute reconnaissance, la grande majorité des hommes sont prêts à tout sacrifier, non pas pour des gains matériels, mais pour les principes qu'ils tiennent pour sacrés.

Notre auteur démontre dans un passage saisissant la véritable relation entre le travail et l'Empire. Lorsqu'on affirme que Thomas Carlyle était un simple socialiste, il faut penser à la propagande menée par le socialisme international contre l'impérialisme pendant tant d'années, et invoquer l'un des passages les plus marquants de Sartor Resartus :

« C'est vrai, Gold-Hofrath », s'écrie ailleurs le professeur : « c'est vraiment trop encombré. » En attendant, quelle portion de ce globe terrestre insignifiant avez-vous réellement labourée et creusée, jusqu'à ce qu'elle ne pousse plus ? Quelle densité de population dans les pampas et les savanes d'Amérique, autour de l'antique Carthage et à l'intérieur de l'Afrique, sur les deux versants de la chaîne altaïque, sur la plate-forme centrale de l'Asie, en Espagne, en Grèce, en Turquie, dans la sinistre Tartarie, dans le Curragh de Kildare ? Un homme, en un an, si j'ai bien compris, si vous lui prêtez la Terre, pourra se nourrir lui-même et nourrir neuf autres. Hélas, où sont désormais les Hengistes et les Alariques de notre Europe toujours ardente et en pleine expansion ? Qui, lorsque leur territoire sera devenu trop étroit, enrôlera et, tels des piliers de feu, guidera en avant ces masses superflues de courage indomptable, équipées non plus de la hache de guerre et du char de guerre, mais de la machine à vapeur et du soc de charrue ? Où sont-ils ? Préservant leur gibier ?

Il est intéressant de noter ici un exemple de l'attitude envers l'aristocratie que Carlyle réitère presque constamment. Il était un penseur trop profond et infiniment trop honnête pour prétendre que l'aristocratie était inutile. Il ne cesse de répéter, tout au long de ses écrits, qu'il ne peut concevoir qu'un peuple puisse agir en communauté sans être dirigé par une classe dirigeante. Mais ce qu'il attend de cette classe est également très clair, contrastant fortement avec ce que les gens de son époque ont reçu et ce que les gens de notre époque sont encore, pour une très courte période, tenus de recevoir. Il souhaitait bâtir un véritable empire britannique, et ce désir est exprimé clairement dans ses propres mots :

> « L'Angleterre, bientôt, notre île ne contiendra plus qu'une petite fraction des Anglais.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

> En Amérique, en Nouvelle-Hollande, à l'est et à l'ouest jusqu'aux antipodes, un royaume saxon s'étendra sur de vastes étendues du globe. Or, qu'est-ce qui pourra réunir tous ces territoires en une seule nation, afin qu'ils ne se disputent pas et ne se combattent pas, mais vivent en paix et en fraternité ? C'est à juste titre considéré comme le plus grand problème pratique, la tâche que toutes les souverainetés et tous les gouvernements sont appelés à accomplir.
> Qu'est-ce qui permettra d'y parvenir ? Les lois du Parlement, les Premiers ministres administratifs ne le peuvent pas. L'Amérique est séparée de nous autant que le Parlement pourrait la séparer. Ne dites pas que c'est fantastique, car il y a beaucoup de réalité là-dedans. Voici, dis-je, un roi anglais, qu'aucun Parlement, ni aucune combinaison de Parlements, ne peut détrôner. Ce roi, Shakespeare, ne brille-t-il pas de sa souveraineté couronnée sur nous tous, comme le plus noble, le plus doux et pourtant le plus puissant des signes de ralliement ; indestructible ?

Il ne s'agit pas, bien sûr, de conclure que nous voudrions Shakespeare comme empereur fasciste, mais que les liens les plus forts doivent véritablement trouver leur force dans la culture spirituelle de notre peuple, où qu'il se trouve sur la planète ; et, en dernière analyse, cette proposition signifie simplement que la conduite et le destin des peuples sont déterminés par les philosophies auxquelles ils adhèrent. Être parfaitement informé de la plus noble philosophie, c'est accomplir de nobles actes ; être avili par la corruption bâtarde des cultures négroïde et sémitique, c'est condamner l'homme blanc à la ruine.

Carlyle savait que ni les traités ni les conférences ne pourraient engendrer l'unité mondiale qu'il désirait tant. Seule l'unité spirituelle pouvait la rendre possible. Comme nous l'avons écrit en une autre occasion : « Là où il n'y a pas d'esprit collectif, il ne peut y avoir de sécurité collective. » Mais cette source de pouvoir spirituel, cette culture et cette philosophie ne peuvent provenir que d'une véritable aristocratie, fondée sur des conventions de classe différentes de celles qui existent dans la démocratie financière. D'autre part, Carlyle a souligné à juste titre le lien entre la propriété foncière et le pouvoir d'influencer la culture d'une nation. Dans Past and Present, il est bien dit que « la terre est le fondement même de l'aristocratie ; quiconque la possède est, plus que quiconque, gouverneur, vice-roi du peuple sur cette terre. Il en est de nos jours comme du temps d'Henri Plantagenêt et de l'abbé Samson, et il en sera toujours ainsi. La Terre est notre Mère à tous ; elle nous nourrit, nous abrite, nous réjouit, nous enrichit avec amour : de combien de façons, de notre premier réveil à notre dernier sommeil sur son sein maternel béni, nous enveloppe-t-elle tous, comme dans ses bras maternels bénis ? »

Carlyle, cependant, n'avait pas pleinement anticipé les effets de la Révolution industrielle. Il imaginait difficilement le jour où tout serait ruiné et où l'agriculteur, le fermier, le propriétaire foncier seraient réduits à une situation d'impuissance misérable, accablés par les chaînes de l'usure juive.
Il n'aurait jamais imaginé que le propriétaire terrien, dans cette situation pitoyable, puisse jouer le rôle d'un aristocrate bienveillant ; car pour lui, l'aristocratie était synonyme de pouvoir, et le pouvoir signifiait responsabilité et service.
« Une haute société, écrit-il, sans devoirs, est comme un arbre planté au bord d'un précipice ; de ses racines, la terre entière s'est effondrée. La nature ne possède aucun homme qui ne soit en même temps un martyr. Que signifie la noblesse si elle est noble ? La noblesse réside dans la vaillance et la souffrance pour autrui, et non dans la paresse et la négligence à faire souffrir les autres pour nous. »

On peut lire chez Carlyle, à longueur d'heure, des passages traitant des conditions de son époque qui s'appliqueraient tout aussi bien à la nôtre. On ne peut s'empêcher de se demander si le Parlement a évolué au cours des cent dernières années en lisant :

Le Parlement devra, malgré tous ses efforts, s'extirper de cette routine d'immobilisme et apprendre à dire, de tous côtés, quelque chose de plus édifiant que le laissez-faire. Si le Parlement ne peut l'apprendre, que deviendra-t-il ? Les millions de travailleurs anglais demandent à leurs ******ebook converter DEMO Watermarks*******

Machine Translated by Google

Parlement anglais avant tout, peux-tu nous gouverner ou non ? Le Parlement, avec ses privilèges, est fort ; mais la nécessité et les lois de la nature le surpassent. Si le Parlement ne peut pas faire cela, nous prophétisons qu'il fera autre chose, et des choses qui, de la manière la plus étrange et la plus malheureuse, favoriseront sa réalisation – probablement pas à son grand avantage ! D'une manière ou d'une autre, la chose doit être faite.

Comme le disait Adolf Hitler : « Etwas muss geschehen. » Ou comme l'observait Oswald Mosley : « Le résultat des deux systèmes des deux grands partis d'organisation de l'État est finalement le même : la stabilité confondue avec la réaction et la résistance au changement, ainsi que le progrès confondu avec le débat obstructionniste et l'irresponsabilité des comités, aboutissent tous deux au chaos. Tous deux sont des instruments pour empêcher que les choses se fassent, et la première exigence de l'ère moderne est que les choses soient faites. » Ce passage de The Greater Britain témoigne d'un accord avec Carlyle, qui dépasse la conviction pour devenir un moyen d'expression.

N'importe quel passage au hasard peut être choisi chez notre auteur pour illustrer sa haine du sordide matérialisme de l'école de Manchester :

« En ces temps compliqués », écrit-il, « où le paiement en espèces est le seul lien entre les hommes, les classes laborieuses de l'humanité déclarent, de leur manière confuse mais la plus catégorique, aux sans-travail, qu'elles seront gouvernées ; qu'elles doivent l'être, sous peine de chartismes, de brigandages, de racailles et de choses encore plus ignobles. Le paiement en espèces est le seul lien ; et il y a tant de choses que l'argent liquide ne peut acheter ! L'argent liquide est un grand miracle, mais il n'a pas tout pouvoir au Ciel, ni même sur Terre. »

Au vu de tout ce que Carlyle a écrit et de tout ce qui a été écrit à son sujet, il serait vain et présomptueux de tenter, dans un article aussi bref, une analyse complète de son œuvre. Il serait même téméraire de sélectionner des passages de ses écrits et de les traiter comme de simples professions de foi politique. C'est pourquoi nous avons adopté une autre méthode, plus directe, consistant à sélectionner au hasard, dans son immense œuvre, des passages qui ne se limitent pas aux termes d'une simple doctrine politique, mais qui, en esprit et en raison, expriment une pensée national-socialiste dont tout fasciste pourrait être fier.

Si l'on suggère que la sélection a été biaisée par partialité, la seule réponse est qu'aucune personne responsable n'a jamais accusé Carlyle d'incohérence. La philosophie que l'on retrouve d'une page à l'autre, et ainsi de suite jusqu'à la fin du volume. Au lieu de supposer que notre proposition initiale a été prouvée à la satisfaction du lecteur, nous préférerions de loin qu'il en cherche la preuve par lui-même dans une étude plus approfondie de Thomas Carlyle, dont la rigueur et la pureté de pensée devraient servir d'exemple à ceux qui adhèrent au credo d'acier d'un âge de fer, qui, selon les mots de Mosley : « traverse le verbiage de l'illusion pour atteindre une nouvelle réalité ».

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

William Morris - National-socialiste par Arthur Reade

L'attitude des socialistes anglais envers William Morris a longtemps suscité surprise et déception chez ses admirateurs. Il s'agissait d'un homme, parmi les plus grands du XIXe siècle, qui, au sommet de sa gloire, négligea nombre de ses anciens intérêts pour se lancer dans le mouvement socialiste. Aucun Anglais de son calibre n'avait jamais rejoint ses rangs.
Et pourtant, il est toujours resté, en un sens, un étranger au sein du mouvement, et ses camarades socialistes le ressentent comme tel. Sa grandeur a parfois été difficilement reconnue par eux, ils ont salué son œuvre et ses réalisations du bout des lèvres, mais ils ne lui ont jamais donné leur cœur, ne l'ont jamais considéré comme l'un des leurs, ni comme leur chef inspiré. Cette place a été réservée au Juif allemand Karl Marx.

C'est un fait qui éclaire considérablement l'embarras causé par la présence de Morris parmi les socialistes. Il partageait, en effet, leur désir de mettre fin à la misère et à ses maux, et croyait que le socialisme, sous une forme ou une autre, offrait la solution. Mais sa vision de la vie et du socialisme différait sur bien des points essentiels de celles des « camarades », et il sentait au plus profond de lui-même qu'une société qui leur serait favorable serait une prison pour lui-même. Il luttait consciencieusement avec Marx et s'efforçait consciencieusement de l'assimiler. Il avait même des moments d'enthousiasme pour « Das Kapital ». Mais à la longue, quelque chose en lui, plus fort que sa propre apparence, se révolta. Il voulait une révolution – certes, mais cette société marxiste ne correspondait pas à sa vision. Elle était bien trop mécanique pour lui, trop abstraite, trop urbaine ; trop cosmopolite, trop anti-anglaise.

Entre la vision de la vie de Marx et celle de Morris, un gouffre s'était creusé. Marx était un Juif cosmopolite, Morris un Anglais du Sud. Marx était un homme d'étude, Morris un homme de plein air et d'atelier. Marx aimait la ville, Morris rêvait toujours d'une campagne débarrassée de « la vapeur rauque et des coups de piston » et d'un Londres « petit, blanc et propre ». Marx était un passionné de machines, Morris souhaitait faire revivre le savoir-faire individuel qui avait fait la beauté de l'Angleterre. Marx était un matérialiste, rêvant d'une organisation sociale mécanisée, Morris était un poète, et à ce titre, un peu anarchiste. Marx prêchait la haine de classe et la guerre civile. Le cri du cœur de Morris était pour la camaraderie. La communion, c'est le ciel, et l'absence de communion, c'est l'enfer ; la communion, c'est la vie, et l'absence de communion, c'est la mort ! Et les œuvres que vous faites sur la terre, c'est à cause de la communion que vous les faites.

Morris, malgré tous ses efforts, n'a jamais été profondément marxiste. Le cosmopolitisme, qu'il s'agisse du socialisme international ou de la finance internationale, était pour lui un anathème. Non seulement en tant que rêveur de rêves, il était né hors de son temps, mais aussi en tant que socialiste. En tant que socialiste, il était le précurseur d'un mouvement encore en gestation. Ses affinités spirituelles le rattachaient à un mouvement qui n'a émergé et pris de l'ampleur que bien après sa mort. Sa véritable place n'est pas parmi les marxistes, mais parmi les nationaux-socialistes.

Car Morris était un homme aux passions fortes, et aucune, tout au long de sa vie, ne fut plus forte ni plus constante que sa passion pour l'Angleterre. Avec quelle tendresse et quelle compréhension il décrit son apparence extérieure.

« La terre est une petite terre, trop enfermée dans les mers étroites, semble-t-il, pour avoir beaucoup d'espace pour gonfler jusqu'à l'immensité ; il n'y a pas de grands déserts accablants dans leur morosité, pas de

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

« de grandes solitudes de forêts, pas de terribles murs de montagne vierges : tout est mesuré, mêlé, varié, glissant facilement d'une chose à l'autre ; de petites rivières, de petites plaines qui gonflent, des hautes terres qui changent rapidement, toutes entourées de beaux arbres bien ordonnés ; de petites collines, de petites montagnes, entourées de murs de promenades à moutons : ni prison ni palais, mais une maison décente. »

La même affection empreinte de gratitude imprègne les charmantes descriptions des paysages anglais dans les introductions, mois après mois, aux récits du « Paradis terrestre », et accompagne perpétuellement ce rêve d'une Angleterre renouvelée et éveillée, thème de « Nouvelles de nulle part », qui donne tant de couleur et d'éclat à « Un rêve de John Ball ». Le socialisme de Morris fut en effet largement inspiré par le désir de préserver ou de retrouver les anciennes valeurs anglaises, la gloire de son architecture, la beauté de ses paysages, le savoir-faire individuel qui faisait des artisans même parmi ses plus humbles habitants, le caractère de son peuple « rustique et borné, certes, mais sérieux, sincère et aux habitudes simples ». Dans un coin reculé de la haute Tamise, raconta-t-il un jour à un auditoire de Birmingham, il venait de voir une demi-douzaine de « minuscules églises de village, chacune étant une magnifique œuvre d'art. Ce sont les œuvres des rustres des bords de Tamise, comme vous nous appelleriez – rien de plus grandiose. Si les mêmes personnes les concevaient et les construisaient aujourd'hui, elles ne pourraient rien faire de mieux que les simples petites chapelles non-conformistes que l'on voit disséminées dans les nouveaux quartiers. C'est à cela qu'elles correspondent… » Et de Westminster, il écrivit que « les auteurs de cette grande épopée n'ont laissé aucun nom. Car elle est l'œuvre de nul autre que celle du peuple du sud-est de l'Angleterre. Elle fut l'œuvre de la volonté inséparable d'un groupe d'hommes, qui travaillèrent comme ils vécurent, car ils ne pouvaient faire autrement… » Trouver dans la vie moderne un équivalent de cette réussite, cet esprit d'une Angleterre antérieure, plus heureuse, telle était la force motrice du socialisme de Morris.

Sa véritable place se trouve donc dans un socialisme qui a cessé d'être cosmopolite pour devenir national. Imprégné comme il l'était du Moyen Âge, il aurait éprouvé un intérêt particulier pour tous ces aspects du national-socialisme qui évoquent les corporations d'artisans médiévaux. Que l'État corporatif fonde la citoyenneté non seulement sur un fondement territorial, mais sur l'appartenance active à une grande corporation d'ouvriers lui aurait semblé relever du plus grand bon sens.
Il aurait certes regretté que l'artisan individuel du Moyen Âge ait été si largement supplanté par l'ingénieur et le technicien. Mais il aurait estimé qu'en reconnaissant l'importance des travailleurs organisés en tant que tels, l'État corporatif avait raison.
La politique a trop longtemps été dissociée des besoins et des désirs du citoyen ordinaire, laissée aux mains expertes de ces avocats, malhonnêtes et râleurs, dont la population en colère, dans « Le Rêve de John Ball », s'empresse tant de se débarrasser des monopoles. Dans « Nouvelles de nulle part », les Chambres du Parlement ne sont plus qu'une relique intéressante. L'Angleterre est gouvernée par et pour les Anglais et a cessé d'être le pion des intérêts financiers qui manipulent aujourd'hui sa politique partisane à Westminster.

Une autre caractéristique du national-socialisme qui aurait recueilli l'approbation sans réserve de Morris est son insistance sur l'importance fondamentale de l'agriculture. Morris, comme les nationaux-socialistes d'aujourd'hui, concevait une communauté heureuse non pas en termes de grandes villes, mais d'une société essentiellement agricole. La terre est pour lui une passion. « La terre, sa croissance et sa vie ! Si seulement je pouvais dire ou montrer combien je l'aime ! »

Mais pas seulement comme sujet de poèmes. C'était aussi un sujet à cultiver et à nourrir une race forte. L'un des plus beaux spectacles au monde pour Morris était « les hectares verdoyants qui commençaient à croître » et, dans une de ses lettres, il parle d'août et de ses récoltes dorées.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Les champs, considérés comme le meilleur mois pour admirer la campagne anglaise. « Nouvelles de nulle part » présente une charmante vignette des faneuses au travail dans la vallée de la Tamise, toutes vêtues de couleurs vives, si bien que la prairie ressemblait à un gigantesque parterre de tulipes. « Tout le monde travaillait avec détermination, mais avec brio et constance, même si leurs conversations joyeuses étaient aussi bruyantes qu'un bosquet d'étourneaux en automne. » La campagne avait depuis longtemps cessé d'être méprisée, négligée et ennuyeuse. Ailleurs, il écrit : « Je veux que la ville soit imprégnée de la beauté de la campagne, et la campagne de l'intelligence et de la vie animée de la ville. »

Morris, en effet, aurait adhéré avec enthousiasme à toute la doctrine de l'autarcie économique. Il comprenait le charme et l'utilité du commerce, et il imaginait, sous le vieux pont de Londres, le clapotis des vagues.

> « Quelques quilles portant des douelles levantines,
> taillées dans le bois d'if sur la colline brûlée, et des
> jarres pointues que des mains grecques ont travaillé dur
> pour remplir, et des épices rares conservées de quelque
> mer lointaine, du tissu d'or de Florence et de la
> tapisserie d'Ypres, et du tissu de Bruges et des tonneaux de Guyenne. »

Certaines choses belles et rares doivent nécessairement être obtenues par le commerce. Mais il n'éprouvait que du mépris pour la doctrine économique moderne qui consiste à vivre de ses exportations, à tout sacrifier à « une balance commerciale favorable ». Le fondement et le secret d'une vie heureuse résidaient pour lui dans la production de ses propres ressources. On trouve une expression classique de ce sentiment dans sa description de la vie des hommes de Burgdale, dans son noble roman « Les Racines des Montagnes ». Dans « Nouvelles de nulle part », l'Angleterre s'est émancipée de sa dépendance à un immense commerce extérieur et a trouvé bonheur et abondance grâce à ses propres ressources.

Un autre lien entre le national-socialisme et Morris réside dans la philosophie du premier, Kraft durch Freude (La force par la joie). Celle-ci coïncide étroitement avec l'enseignement de Morris sur la joie au travail. Une grande partie de la propagande socialiste ordinaire s'attache à présenter le travail comme une malédiction. C'est à mille lieues de Morris. « J'ai essayé d'imaginer ce qui m'arriverait », écrit-il, « si on m'interdisait mon travail quotidien ordinaire ; et je savais que je mourrais de désespoir et de lassitude. » Mais il soutenait qu'« aucun travail qui ne puisse être accompli avec plaisir ne vaut la peine d'être fait », et il s'est efforcé, par son socialisme, de garantir que tous ses collègues puissent également choisir le travail qui leur plaisait et l'aimer comme lui. À propos des paysans des bords de Tamise déjà évoqués, il écrit : « Il fut un temps où tous ceux qui créaient quelque chose créaient une œuvre d'art, en plus d'un objet utile, et cela leur procurait du plaisir à le faire. Quoi que je doute, je n'en doute pas. » Et se référant à l'époque actuelle, il déclare : « Dans une société bien organisée, tout homme disposé à travailler devrait être assuré : premièrement, d'un travail honorable et convenable ; deuxièmement, d'une maison saine et belle ; troisièmement, de loisirs complets pour le repos du corps et de l'esprit. » Que nous en sommes loin aujourd'hui ! Regardant par la fenêtre à Hammersmith, il entend les « cris et les hurlements, et toute la dégradation projetée sur la langue glorieuse de Shakespeare et de Milton » et voit défiler les « figures et les visages brutaux et téméraires ». « Je sais, par mes propres sentiments et mes propres désirs, ce que ces hommes désirent, ce qui les aurait sauvés de ce plus profond abîme de sauvagerie : un emploi qui favorise leur estime de soi et leur attire les louanges et la sympathie de leurs semblables, et un logement où ils pourraient venir avec plaisir, un environnement qui les apaise et les élève ; un travail raisonnable, un repos raisonnable. » Il rejette la spécialisation excessive – un homme devrait pouvoir s'adonner à de multiples activités. Et le plaisir se trouve dans la tension et l'effort aussi bien que dans les travaux plus délicats et raffinés. « News from Nowhere » contient un

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

description d'un groupe d'hommes réparant énergiquement les routes et du plaisir qu'ils y prennent, et un mot de regret que le travail grossier devienne plutôt rare en ces temps utopiques.

Un autre point commun entre Morris et le national-socialisme réside dans son désir passionné de voir un peuple se plonger dans ses racines. Du début à la fin, il fut un grand Nord-Européen. Il aurait pu contester l'insistance d'Hitler sur la race, la jugeant excessive, mais il exécrait le cosmopolitisme qui en était à l'origine et était profondément nordique. Bien qu'il appréciât tous les éléments qui contribuent à la formation du caractère et de l'histoire anglais, il nourrissait une affection particulière pour ceux qui sont nordiques. Ainsi, si, en tant que conteur, il rendait pleinement justice aux racines classiques et celtiques, dont nous puisons également notre sang et notre force, racontant leurs sagas avec un enthousiasme affectueux, c'est autour de la saga nordique que jaillissent ses plus grands enthousiasmes, et notamment de cette saga islandaise dont il a parlé avec tant de brutalité et de poignante émotion dans « Poems by the Way ». Ses auteurs inconnus avaient découvert « le sortilège qui dissipait le brouillard de la peur », et Morris s'adressait à eux dans les moments difficiles de sa vie, et pouvait dire rétrospectivement : « Vous m'avez bien aidé dans mon besoin. » Que les hommes ignorent ces histoires lui causait une souffrance physique, et en les racontant dans son « Sigurd le Volsung », il déployait sans compter toute sa force. Il visita l'Islande à deux reprises et en vint à la considérer comme une sorte de Terre Sainte pour notre race.
Notre Angleterre affaiblie d'aujourd'hui pourrait respirer avec avantage cet air tonique et inspirant.

Même à partir d'un aperçu aussi bref, il apparaît clairement que les affinités de Morris avec le national-socialisme sont des plus frappantes. Ses critiques probables sont aisément imaginables.
C'était un grand poète, et chez lui, il y a toujours quelque chose d'anarchiste. Ce qui le séduisait le moins dans le national-socialisme, c'était la forte pression qu'il imposait généralement à l'État. Ce faisant, les nationaux-socialistes ont peut-être raison ; il est au moins certain qu'en période de crise et de transition majeures, lorsque de nouvelles formes sont créées et expérimentées, un commandement unifié et fort est essentiel à la survie. Mais le danger existe toujours qu'une organisation hautement centralisée, parce qu'elle est un moyen nécessaire à la santé sociale en période de tension, perdure et devienne une fin en soi, à une époque où une plus grande liberté est nécessaire. Le national-socialisme peut faire face à ce danger s'il se présente. En attendant, il est bon d'être rappelé par un précurseur aussi robuste que William Morris que, toutes choses égales par ailleurs, le national-socialisme, une fois les nouvelles formes qu'il a créées solidement établies et consolidées, devrait viser une moindre ingérence de l'État plutôt qu'une augmentation.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Le mythe juif de « Scepticus »

UN Lors de la réunion annuelle de l'Association britannique à Nottingham en septembre 1936, M. HG Wells a dit la vérité historique concernant le rôle joué par les Juifs dans la pensée religieuse, rôle qu'il affirmait avoir été largement exagéré. Lors de son discours, des Juifs de tous horizons sont intervenus pour répondre et ont incité de nombreuses personnalités non juives à répudier ses vues. Le principal argument juif dans leurs réponses était – comme toujours – que les prophètes hébreux ont enseigné le monothéisme à l'humanité.

Le grand problème est de savoir si cette affirmation hébraïque peut être établie à la lumière des documents cunéiformes et des auteurs classiques, tous deux coïncidant avec la période des origines hébraïques et du royaume juif en Palestine.

Il est extraordinaire que toutes les sources mentionnées ci-dessus prouvent exactement le contraire de ces affirmations.

Les documents égyptiens du Moyen Empire (1750-1350 av. J.-C.) , sous les deux Amenhoteps, démontrent sans l'ombre d'un doute que, vers 1400 av. J.-C. , Akhenaton et sa cour ont opéré une révolution religieuse en introduisant le monothéisme comme religion d'État. Les faits sont décrits avec précision dans l'ouvrage « Cambridge Ancient History ».

Les preuves de l'historien latin Justin, selon lesquelles les Juifs étaient originaires de Damas, sont désormais plus que confirmées par les lettres de Tell-Amarna. Cette correspondance montre que, pendant de nombreux siècles, Canaan n'était qu'une simple province frontalière égyptienne, fréquemment contestée par les Hittites. La langue de la correspondance était le babylonien.

Ces lettres de Tell-Amarna sont encore éclairées par les archives hittites de Boghaz-Keuy.
Tous deux mentionnent une classe de personnes nommée Habiru, une classe d'esclaves. Les érudits d'origine juive de tous les pays nient tout lien entre les Habiru et les Hébreux. Les lettres de Tell-Amarna contiennent des détails intéressants. Six lettres adressées au pharaon d'Égypte proviennent d'un certain Abdi-hiba, gouverneur d'Urusalim (Jérusalem). Je pense que cet Abdi-hiba est la transcription égyptienne du nom d'Abraham lui-même, originaire de Syrie, alors que l'Ancien Testament fait venir Abraham d'Ur en Chaldée. Abdi-hiba est fortement sollicité par les Habiru (vers 1400 av. J.-C.). Lettre après lettre, il sollicite l'aide militaire de l'Égypte. Au Roi, mon seigneur, mon Soleil. Abdi-hiba, ton serviteur, aux pieds du roi, mon seigneur, sept et sept fois je tombe. Ce qu'ils allèguent contre moi est une calomnie. Voici, je ne suis pas prince… Voici, ni mon père ni ma mère ne m'ont établi en ce lieu ; le bras du puissant roi m'a fait entrer dans la maison de mon père.
...

Dans une autre lettre de demande d'aide, il écrit au Pharaon : « Les Habiru s'emparent des forteresses du roi… tous ont péri. Puisse le roi, mon seigneur, envoyer du secours à son pays. »

L'Ancien Testament ne connaît rien de ces faits ni des suivants, rien de la grande guerre mondiale livrée entre Ramsès II (1292-1225 av. J.-C.) et les Hittites de Qadesh, où tous les États organisés de l'époque s'étaient joints à l'un ou l'autre des deux belligérants.

Il n'y a pas un mot sur le roi David ou Salomon dans aucune source, à l'exception de la tradition orale.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

de l'Ancien Testament écrit plusieurs siècles plus tard, probablement pendant la captivité à Babylone, c'est-à-dire après 585 av. J.-C. Le fait qu'il n'y ait aucune mention d'eux dans aucune source, n'exclut pas nécessairement la possibilité de leur existence, et la vérité approximative de l'histoire ; d'autant plus que le pays le plus intéressé par la Syrie et la Palestine, l'Assyrie, était alors en éclipse, c'est-à-dire vers 1000 av. J.-C.

Les preuves cunéiformes suivantes soulèvent la question des origines de Jahur-Jéhovah. La tradition vétérotestamentaire de l'origine juive du nom est bien connue. Cependant, des inscriptions araméennes découvertes à Zinjirli (vallée moyenne de l'Euphrate) montrent clairement qu'à l'époque de l'invasion du pays de Sam'al par Tiglat-Piléser III (740 av. J.-C.), existait un petit royaume indépendant de Y'di, qui est en réalité Yaudi. Cette dynastie de Y'di aurait été fondée au VIIIe siècle av. J.-C. par KrL, auquel succéda Parra Ier, qui a laissé une inscription à son dieu Hadad. Par conséquent, le roi Azrian de Yaudi, identifié à Azariah de Juda (2 Rois, XV) jusqu'à la découverte de cette inscription araméenne, se révèle appartenir à une dynastie du milieu de l'Euphrate. Cette révélation a également profondément perturbé le récit de l'Ancien Testament.

Tout au long de la période de puissance militaire de l'Assyrie, d'Assurnatsirpal II (884-860 av. J.-C.) jusqu'à la fin de l'Assyrie (612 av. J.-C.), un roi de Samarie et un roi de Juda sont mentionnés par les Assyriens. Il est étrange qu'Israël et Canaan ne soient pas mentionnés. Il s'agissait de petites principautés toujours tributaires de l'Assyrie, ainsi que du royaume voisin de Damas. Durant ses 35 années de règne, Shabuanassar III (859-824 av. J.-C.) envahit la Syrie et la Palestine à quatorze reprises. Il mentionne au moins cinq invasions au cours desquelles il déporta des Palestiniens en Assyrie. Tiglat-Piléser IV (745-728 av. J.-C.), Sargon II (722-705 av. J.-C.), Sanherib (705-682 av. J.-C.), Azarhadon, etc., envahirent et ravagèrent tour à tour la Syrie et la Palestine, chacun à plusieurs reprises, et déportèrent des populations vers l'Assyrie et la Babylonie. Comme Amenhotep IV d'Égypte, Zoroastre chantait des hymnes au Soleil et à l'Ahuramazda, la forme la plus pure du monothéisme, depuis le début du VIIIe siècle av. J.-C.

Le dieu unique Ahuramazda, source de bonté et de pureté, a survécu même après le martyre de Zoroastre lui-même – et probablement grâce à lui. La preuve en est que les Achéménides (à partir de 548 av. J.-C.) ont adopté Ahuramazda comme leur dieu unique. Il est désormais prouvé que Zoroastre a vécu dans la première moitié du VIIIe siècle av. J.-C. Les peuples de Syrie et de Palestine, dispersés dans tout l'Empire assyrien par les déportations, n'ignoraient pas totalement la doctrine monothéiste de Zoroastre.

L'Ancien Testament rapporte que Nabu-kudur-utsuri (Nabukednezer), roi de Babylone, emmena le peuple juif en captivité (vers 555 av. J.-C.). Les textes babyloniens n'en font aucune mention. Mais à supposer que cela soit vrai, comme c'est fort probable, les captifs juifs à Babylone, notamment après la destruction du temple de Jérusalem, seraient naturellement enclins à une réflexion plus approfondie. La religion zoroastrienne devait y être très répandue.

Il existe des preuves que l'Asie occidentale fut profondément bouleversée par la chute de l'Assyrie (612-606 av. J.-C.) et l'essor des races aryennes, toutes plus ou moins adoratrices de Zoroastre. L'idée d'un dieu unique a dû pénétrer même un peuple aussi conservateur que les Babyloniens. Nabunaid (553-538 av. J.-C.), dernier roi de Babylone, conscient de la montée du mal, tenta de prévenir le danger.
Sous un prétexte ou un autre, il rassembla dans la capitale toutes les idoles des différentes cités babyloniennes et les images des dieux locaux. Cette action provoqua un profond mécontentement parmi les prêtres locaux et leurs nombreux partisans. C'est probablement l'une des raisons pour lesquelles l'armée babylonienne ne résista pas lorsque Cyrus entra discrètement dans la ville (538 av. J.-C.) et mit fin à l'Empire babylonien.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

La tradition de l'Ancien Testament raconte que Cyrus libéra les captifs juifs. Je pense que ce Perse, au caractère décontracté, ne se souciait guère des habitants de la ville, pourvu qu'il perçoive le tribut. Mon point de vue est que le monothéisme juif fut introduit en Palestine par les captifs de Babylone. Une analyse critique d'Esdras 1 et d'autres chapitres des Chroniques suggère une telle interprétation. Une conscience raciale s'est développée parmi les Juifs – si tant est qu'elle ait jamais existé avant la grande dispersion de 71 apr. J.-C. – suite à la captivité à Babylone. L'expérience avait prouvé que trop de dieux n'avaient pas sauvé l'humanité. La probabilité d'une rédemption était plus grande par l'adoration d'un seul dieu tout-puissant.

Les érudits ont été profondément intrigués par le fait que, durant toute la période hellénistique, le moyen de communication commun aux Juifs était le grec. Il existait bien sûr le Sanhédrin et les clergés. La langue principale des autochtones sémitiques semble avoir été une langue vernaculaire, l'araméen. On ne peut affirmer avec certitude si les prêtres juifs parlaient hébreu entre eux.

Cicéron est sans conteste l'homme d'État le plus intelligent et le plus juste de la République romaine. Dans un monde de corruption et de licence absolues, il est seul avec Caton, contre lequel aucune accusation de corruption ou de mauvaise conduite n'a été portée. Ses écrits témoignent de l'étendue de ses capacités intellectuelles et de son raisonnement. Parmi des centaines de consuls et de préteurs, il est le seul consul à être revenu de Cilicie avec un parcours honorable. Cicéron est un penseur politique de renom, juste et honnête. Il est très objectif à l'égard des nations étrangères. Il a écrit sur la légèreté des Grecs, sur l'asservissement des Lydiens, mais n'a jamais qualifié aucun d'entre eux d'ennemis de Borne. Ce sont les Juifs seuls qu'il appelle à maintes reprises « nos ennemis ». Sequitur auri ilia invidia Iudaici.

La prochaine chose est l'accusation concernant l'or juif… Cum aurum Iudaeorum nomine quotannis ex Italia et ex omnibus nostris provinciis Hierosolymam exportari soleret. — Quant à l'or exporté à Jérusalem par les Juifs d'Italie et de toutes nos provinces. . . . Huic autem barbarae superstitioni resistere severibatis, multitudineum Iudaeorum flag-rantem non numquam in contionibus prae re publica contemnere gravitatis summae fuit. — Mais résister à cette superstition barbare était un acte de dignité, condamner la multitude de Juifs un acte de la plus grande sagesse, alors qu'ils étaient souvent les plus indisciplinés dans les assemblées tenues pour la défense des intérêts de la République.

· · Non enim credo religionem et Iudaeorum et hostium impedimenta. — La croyance religieuse des Juifs, nos ennemis, n'était pas un obstacle. . . etc., etc.

Ce discours de Cicéron est probablement l'un des plus beaux et des plus patriotiques écrits en latin ; cependant, depuis cinquante ans, il n'en existe plus d'édition scolaire pour les écoles publiques et les universités de ce pays, pour des raisons évidentes. Il n'existe pas non plus d'édition des Histoires de Tacite, pour la même raison. Tacite (Annalium, il. 85) mentionne que, sous l'empereur Tibère, le Sénat promulgua un décret interdisant le culte égyptien et juif et expulsant 4 000 affranchis juifs de Rome vers la Sardaigne, les autres devant quitter Rome immédiatement.

Tacite affirme en fait dans un passage qu'à la période la plus prospère du royaume juif (le siècle avant J.-C. et jusqu'à la destruction de Jérusalem par Titus en 70 après J.-C.), les Juifs adoraient une tête d'âne dans leur temple. (Tacite : Historiarum V. 2-5).

Horace et Juvénal ont bien d'autres choses à dire à leur sujet. Constantin, dit le Grand, commit l'horreur d'autoriser la canonisation de l'Ancien Testament lors du premier concile de Nicée en 325 apr. J.-C. Pendant une ou deux générations, les Juifs devinrent très populaires dans toute la chrétienté en tant que fils de prophètes. Mais à peine un siècle s'écoula (c'est-à-dire à partir du début du Ve siècle) avant que des masses d'entre eux ne soient sommées de quitter Constantinople et Alexandrie.

Il ne fait guère de doute que, dans le but de se venger de la « chrétienté », les Juifs

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Ils ont joué un rôle considérable dans l'organisation du mouvement islamique. Pourtant, il est particulièrement curieux qu'en dépit des services rendus par les Juifs, les premiers califes aient suscité chez eux un fanatisme redoutable. En tant que « peuples du Livre », les Arabes n'ont jamais forcé les chrétiens à adopter l'islam, sauf par une invitation formelle. Mais jusqu'aux califes abbassides (850 apr. J.-C.), l'islam ne reconnaissait pas les Juifs comme monothéistes. Des communautés entières de Juifs du Levant furent forcées à se convertir, et les hommes furent propulsés aux premiers rangs des armées de l'Islam.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Le monde musulman et la Palestine par A. Yusuf Ali

La politique britannique en Palestine a été une plaie ouverte dans les relations entre la Grande-Bretagne et le monde musulman. Les malentendus qu'elle a engendrés étaient déjà graves dans les années 1920 ; dans les années 1930, ils ont suscité une telle ardeur qu'il existe un risque d'explosion. Et en cette année de grâce 1938, la situation mondiale s'est détériorée si rapidement que nul ne peut se permettre d'ignorer la Palestine comme facteur important pour la paix future du monde. Les autorités britanniques ont vaguement pris conscience de l'impossible situation dans laquelle elles se trouvent et ont envoyé, en l'espace de deux ans, deux commissions pour les aider à résoudre le problème. Ce qu'elles n'ont pas perçu, c'est la force du sentiment musulman et les fondements inattaquables sur lesquels il repose.

Il est faux de dire que seuls les pays arabes s'intéressent à la question. Chaque semaine, les journaux indiens rapportent des réunions organisées dans divers centres du pays, exprimant leur sympathie envers les Arabes et demandant à la Grande-Bretagne de modifier sa politique en Palestine.

Non seulement les musulmans, mais aussi les hindous, s'intéressent à la question. Plus d'une Journée de la Palestine a été célébrée, au cours de laquelle des discours virulents ont été prononcés. L'Hégire (exil volontaire) et la non-coopération avec le gouvernement ont été suggérées comme moyens de pression sur les autorités. Les musulmans de Java, sous souveraineté néerlandaise, ont manifesté le même vif intérêt et ont causé beaucoup d'embarras à leur gouvernement. Dans les colonies musulmanes françaises, le sentiment palestinien aggrave sensiblement les problèmes très complexes auxquels la politique coloniale française doit faire face. Et il est tout naturel que, dans les pays arabes eux-mêmes, le sentiment de sympathie pour leurs frères arabes et l'indignation face à la répression et à l'injustice pratiquées en Palestine trouvent une forte expression.

Le prince Saiful Islam du Yémen, accompagné de sa délégation lors de son couronnement en 1937, a exprimé publiquement sa profonde sympathie et celle de son peuple lors de réunions à Londres. Lors d'une réception à laquelle assistaient plusieurs membres du corps diplomatique, il a déclaré : « Tous les musulmans du monde sympathisent avec les Arabes de Palestine et n'auront de cesse que la question palestinienne soit résolue sans porter atteinte aux droits civiques des Arabes. » Depuis, le Yémen n'est pas resté silencieux, déployant diverses tentatives pour proposer une solution.

L'Irak s'est montré encore plus insistant. L'actuel Premier ministre irakien a fait des déclarations qui ont été critiquées par certains comme de « brutales indiscrétions ». Si indiscrétions il s'agissait bien d'une indiscrétion, elles étaient au moins inspirées par une réelle inquiétude de ne pas induire l'opinion britannique en erreur et de commettre de nouvelles erreurs en Palestine. On pense que sa récente visite (à l'automne 1938) à Londres avait principalement pour but de présenter une solution raisonnable à la question palestinienne et répondait à l'opinion très forte que suscite cette question au sein de son propre peuple à Bagdad. La Transjordanie, voisine et, à certains égards, faisant partie de la même région géographique, est, bien sûr, intimement intéressée. Le roi Abdul Aziz Ibn-Saoud, d'Arabie saoudite, a jusqu'ici gardé un silence diplomatique, mais ses sujets, l'ardent Ikwan, comptent peut-être parmi les groupes arabes les plus importants qui suivent les événements en Palestine avec un intérêt plus que platonique.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

La Syrie est en plein essor de sa nouvelle liberté en tant qu'État arabe souverain, et la vision arabe de la Palestine est un enjeu d'actualité à Damas. Historiquement et géographiquement, la Palestine fait partie de la Syrie, et la rébellion palestinienne bénéficie de la plus grande sympathie et du plus grand soutien dans la jeune république syrienne. Le Grand Mufti de Jérusalem est réfugié dans l'un des États constitutifs de la Syrie ; Damas a été et demeure l'un des principaux centres de soutien à la cause arabe palestinienne. Plusieurs congrès musulmans internationaux se sont tenus à Bludan (près de Damas). Le dernier en date s'est tenu au Caire en octobre 1938. Des députés musulmans de divers pays y ont participé. Ce congrès s'est engagé à défendre la Palestine, à établir un gouvernement national dans le pays et à abandonner l'idée irréalisable d'un foyer national juif en Palestine. Une réunion internationale de femmes soutenant la cause arabe en Palestine s'est tenue au Caire, sous la présidence de Mme Sharawy, immédiatement après le congrès parlementaire. Les Égyptiens, tant le peuple que leurs dirigeants religieux et parlementaires, sont pleinement engagés dans cette cause. L'Égypte est le centre intellectuel du monde arabophone.

Nous bénéficions ainsi d'une voix quasi unanime du monde musulman pour résister aux ambitions juives en Palestine. Les chrétiens des pays arabes sont également entièrement d'accord avec leurs frères musulmans sur cette question. Il n'est pas exagéré de dire que tout le Proche-Orient est enflammé par cette question, et que l'ensemble du monde musulman sympathise et coopère.

Ces États gagnent progressivement en puissance et en importance. Leur ambition est de former un bloc compact, et plusieurs traités ont été négociés à cette fin. L'Iran et la Turquie ont adhéré à certains de ces traités. Est-il judicieux de s'aliéner des éléments aussi importants de la population d'Asie occidentale et d'Afrique du Nord afin de mettre en œuvre la déclaration Balfour, elle-même incompatible avec les promesses faites aux Arabes ? En effet, si les exigences juives devaient être satisfaites, elles violeraient un élément essentiel de la déclaration Balfour elle-même, car la lettre de M. Balfour à Lord Rothschild, publiée le 2 novembre 1917, contenait les mots en italique ci-dessous :

> « Nous envisageons favorablement l'établissement en Palestine d'un Foyer national pour le peuple juif et ferons tout notre possible pour faciliter cet objectif, étant clairement entendu que rien ne sera fait qui puisse « porter préjudice aux droits civils et religieux des communautés non juives existantes en Palestine ».

La Déclaration était ambiguë et incompatible avec la bonne foi britannique envers les Arabes. Elle s'est avérée inapplicable en pratique et a gravement nui au prestige britannique dans le monde musulman. Elle constitue actuellement une plaie ouverte sur la politique mondiale et risque fort d'être une source de troubles et d'instabilité à l'avenir. Les ennemis de l'Angleterre y trouvent un terrain fertile pour leur propagande et ne manqueront probablement pas leur chance en temps de crise ou de danger. Une opinion publique intelligente et bien informée se prononcerait certainement fermement contre une politique aussi absurde.

Jusqu'ici, nous n'avons abordé que des questions de politique. Examinons la question sous l'angle de la justice. Jérusalem et la Terre Sainte ne sont pas seulement sacrées pour les Juifs ; elles le sont encore plus pour les Chrétiens et les Musulmans. L'événement central de la fondation du christianisme s'est déroulé sur cette terre. L' Urasjid al-Aqsa est expressément mentionné comme lieu saint dans le Coran (XVII, 1, 5 et 7). Depuis la destruction du Temple par Titus en 70 apr. J.-C., les Juifs ont été chassés du pays pendant 1 868 ans. Depuis la captivité babylonienne, les Juifs ont été chassés du pays pendant 2 500 ans.

Les Juifs n'ont exercé aucun pouvoir suprême dans le pays. Pendant environ six siècles (depuis Josué, 1254 av. J.-C., jusqu'à la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, 587 av. J.-C.), ils ont tenté de gouverner un pays mixte.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

La population était divisée. Leur véritable pouvoir ne dura guère plus de deux générations, à savoir sous les règnes de David et de Salomon (1055 à 977 av. J.-C.). À aucun moment, ils ne formèrent la majorité de la population, composée de Philistins (qui ont donné leur nom à la Palestine) et de diverses tribus arabes, telles que les Édomites, les Amalécites, les Moabites, etc. Les Juifs n'ont été présents sur le territoire que par intermittence et en minorité.

Est-il juste, dans ces circonstances, de parler de la Palestine comme d'une terre juive ? Il est plus juste de la qualifier de portion de la Jazirat-ut Arab, l'île arabe presque entièrement encerclée par la Méditerranée, la mer Rouge, la mer d'Arabie, le golfe Persique et la vallée de l'Euphrate et du Tigre.
Économiquement, l'Arabie, si jamais elle parvient à s'épanouir, ne pourra subvenir à ses besoins que grâce aux étendues de terres côtières fertiles qui entourent ses déserts de sable. Juridiquement, le mandat britannique sur la Palestine ne fait pas de la Palestine un territoire britannique, ni ne l'autorise à en disposer à sa guise. Elle est le mandataire d'une « nation indépendante » et sa fonction est de « fournir conseils et assistance administratives », et non de céder une partie de son territoire à des étrangers, ni de le conserver pour elle-même. Le Pacte de la Société des Nations (art. 22) stipule, à propos de la Palestine et de la Syrie : « Certaines communautés ayant appartenu à l'Empire turc ont atteint un stade de développement où leur existence en tant que nations indépendantes peut être provisoirement reconnue, sous réserve de la fourniture de conseils et d'assistance administratives par un mandataire jusqu'à ce qu'elles soient en mesure de se suffire à elles-mêmes. Les souhaits de ces communautés doivent être une considération primordiale dans le choix du mandataire. »

Le souhait unanime de la majorité de la population originelle de Palestine, c'est-à-dire de la quasi-totalité, à l'exception des étrangers récemment introduits, est qu'elle soit proclamée nation souveraine et indépendante. Elle a consenti d'énormes sacrifices et versé son sang sans retenue en combattant pour cet objectif. La seule voie honorable qui reste donc à la Grande-Bretagne est donc :

Abandonner le mandat ;

Remettre le territoire au peuple en tant que nation souveraine, avec une constitution élaborée par le peuple lui-même;

Interdire toute future immigration juive ;

Conclure un traité avec le nouvel État pour la protection raisonnable de la minorité juive qui choisit de rester des membres loyaux de l'État et d'obéir à ses lois, avec les garanties d'autonomie locale qui pourront être convenues, sur le principe que factum vale quod fieri non debuit ;

Permettre le libre choix de retrait à ceux qui ne souhaitent pas être incorporés dans l'État.

Un tel arrangement favoriserait la paix et le développement futurs et rendrait enfin justice aux Arabes persécutés. Ce serait l'un des derniers actes d'injustice flagrants commis par le Traité de Versailles à être réparés selon les principes d'équité, de bonne conscience et de concession raisonnable à la réalité de la situation.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Le fascisme et la dialectique par A. Raven Thomson

La progression ininterrompue du fascisme en Europe semble indiquer l'existence d'un nouveau processus historique, qui ne peut être nié, mais qui marche vers sa conclusion inévitable.

Les marxistes, qui pensaient avoir hérité du prophète Charles une explication parfaite du progrès historique, sont aujourd'hui totalement incapables d'expliquer ce revers inattendu, qui bouleverse leur plan stratégique au moment même où la victoire semblait à portée de main du prolétariat. On peut très bien qualifier le fascisme d'« expression organisée de la détermination des capitalistes à ne reculer devant rien pour se maintenir au pouvoir », comme le fait M. John Strachey ; mais cela n'explique pas la manière autoritaire avec laquelle les dirigeants fascistes traitent les plus grands capitalistes, ni leur totale subordination de la liberté financière au bien-être national.

Examinons le système marxiste, « L'interprétation matérialiste de l'histoire », pour voir où il a dérapé. Il faut d'abord revenir à Hegel, car, comme le remarquait Lénine, « Marx est inintelligible sans Hegel. » Or, Hegel n'était certainement pas un matérialiste ; bien au contraire, c'était un idéaliste. Il croyait que l'univers était tout esprit, ou plus exactement, tout « idée ». Cela ne plaisait pas au Juif Karl Marx ; mais dans son explication des phénomènes, Hegel inventa un système appelé « la dialectique », qui exerça une immense fascination sur l'esprit subtil de Marx.

La conception hégélienne de l'Univers était un effort prodigieux de l'intellect humain, peut-être la plus grande réussite intellectuelle de l'humanité. Il y voyait le spectacle impressionnant d'une « idée » universelle, engagée dans un processus incessant de connaissance de soi. Dans ce processus, tous les phénomènes, y compris l'existence même de l'humanité, étaient les pièces d'une vaste et complexe « dialectique », ou argumentation, par laquelle l'« idée » se disputait elle-même à la recherche de la vérité ultime, ou plus exactement, de la « connaissance de soi ». Il concevait ce processus comme la postulation répétée d'une « thèse », ou aspect de la vérité, à la manière d'un scientifique qui postule une théorie pour expliquer des faits chimiques ou physiques.
Alors, comme cette thèse n'embrasse pas, en réalité, la vérité entière, elle extorquerait une « antithèse », ou concept opposé, qui engagerait alors une lutte « dialectique » avec l'hypothèse incomplète de la « thèse ». Tout comme les adversaires d'une théorie scientifique mobilisent les arguments contre elle.

Finalement, de cette dialectique émergerait une « synthèse », incluant des aspects de thèse et d'antithèse dans une appréciation plus précise de la vérité. Comme cette synthèse formerait alors une thèse nouvelle, mais encore incomplète, elle provoquerait une nouvelle lutte dialectique, une nouvelle synthèse, et ainsi de suite, dans une quête progressive de la connaissance ultime. Là encore, le parallèle avec le progrès de la recherche scientifique est étroit. Tout naturellement, Hegel tenait l'homme, et en particulier l'État organisé et civilisé, en haute estime, comme l'instrument le plus avancé du perfectionnement dialectique de l'idée. De là l'idée, assez erronée, selon laquelle Hegel prônait le culte de l'État. En réalité, Hegel était panthéiste ; peut-être le monothéiste le plus fervent jamais connu de l'humanité.

MARX ET LA DIALECTIQUE

Marx n'avait pas grand-chose de la capacité intellectuelle de Hegel, dont le système n'est esquissé que de manière très grossière.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Il s'est attaché au processus dialectique comme explication et justification de la lutte des classes. Partageant l'estime de Hegel pour l'homme et l'État organisé, Marx s'intéressait particulièrement au développement de la société sous l'effet du processus dialectique. Considérant la société comme un instrument de production, et non, comme Hegel, comme un instrument de connaissance, il considérait les « ouvriers » comme la seule section de la société digne de respect et condamnait l'imperfection d'une société qui accordait pouvoir et prestige aux parasites et aux non-producteurs.

L'interprétation matérialiste de l'histoire marxiste repose sur la lutte dialectique entre les classes sociales, avec pour objectif final le perfectionnement d'une société sans classes où tous « travailleront », c'est-à-dire participeront tous au processus de production. Bien que ce schéma marxiste soit loin d'atteindre le sublime concept universel de la philosophie hégélienne, il ne peut manquer de susciter la sympathie de tous les réalistes qui rejettent l'idéalisme et le matérialisme comme philosophies complètes de l'existence. Nous pouvons ne pas partager le préjugé marxiste en faveur des producteurs matériels, tout en réservant une place d'honneur aux chercheurs de Vérité, que ce soit par l'art, la science ou la religion, mais nous nous insurgeons contre la domination de la société par une classe sociale, en particulier si cette classe ne contribue ni à la connaissance de la Vérité ni à la production de richesses.

DÉPLOIEMENT DE LA CIVILISATION

Quelle que soit notre conception de la vérité ultime de la philosophie hégélienne, on ne peut nier que la « triade » hégélienne de thèse, d'antithèse et de synthèse forme un rythme fondamental de l'existence, tant dans la nature que dans la société. De la combinaison d'un proton et d'un électron pour former un atome à celle d'un homme et d'une femme pour fonder une famille, on retrouve la même base triadique fondamentale. Dans la société, la même loi s'applique à un processus dynamique continu, dont Marx affirmait, sans doute à juste titre, qu'il aboutirait à la société parfaite sans classes. Retraçons ce processus à travers le développement de la civilisation européenne.

L'Europe moderne trouve ses origines lointaines dans l'impact des hordes barbares sur l'Empire romain. Quel meilleur exemple de ce processus dialectique pourrait-on donner ? La thèse de la civilisation romaine, artificielle, matérialiste et décadente, fut contestée par son antithèse, la barbarie germanique, naturelle, idéaliste et virile. Le résultat fut une synthèse presque parfaite, après une lutte dialectique acharnée de conquête, de reconquête, d'esclavage et de vandalisme, lorsque le système féodal s'éleva sur les ruines de Rome, mené par des chefs barbares qui, néanmoins, portaient encore les titres traditionnels de la Rome impériale : dux (duc), comes (comte), imperator (empereur), etc., régnant sur les vilains, mais récemment libérés du service des villas romaines.

Ce système féodal reposait entièrement sur le pouvoir militaire, protection par l'épée en échange du service militaire rendu au suzerain. Tout naturellement, par un processus dialectique (complètement ignoré par Marx), le pouvoir militaire suscita son antithèse absolue : le pouvoir spirituel. Le pouvoir du baron féodal fut contesté par celui du prêtre, et le Moyen Âge résonna du grand conflit entre l'Église et l'État, culminant avec la rivalité entre le pape et l'empereur, qui aboutit à Canossa au triomphe de la papauté et à l'étonnante synthèse des pouvoirs militaire et spirituel lors des croisades.

Cependant, la suprématie papale, centralisée en Italie, devint intolérable pour la noblesse provinciale, qui finit par briser le pouvoir de Rome lors de la Réforme et fonda les États indépendants d'Europe, brisant ainsi l'unité antérieure de la chrétienté. Une autre synthèse s'ensuivit lorsque nobles et clergé s'unirent au service de la monarchie absolue. Peu importe que

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

cela fut réalisé par les méthodes impitoyables d'Henri VIII, ou par la finesse de Louis XIV, qui fit d'un cardinal son principal ministre d'État : dans les nations protestantes comme catholiques, la synthèse de la monarchie mit fin à la lutte dialectique du pouvoir temporel et spirituel.

La monarchie n'était cependant que le bouclier et la justification du privilège de naissance et du clergé, ce privilège aristocratique qualifié à tort de « féodal » par Karl Marx. C'est maintenant que nous entrons enfin dans la courte période de l'histoire qui seule intéresse les marxistes, celle où les motivations matérialistes commencent à prendre le pas sur les motivations idéalistes, et où la domination de classe commence à se faire sentir. Inévitablement, le peuple ressentit et se révolta contre les prétentions aristocratiques, et la Grande Rébellion, la Révolution française, l'« année folle » de 1848, ne furent que des incidents dans une vaste lutte dialectique qui aboutit au renversement de l'aristocratie. Pourtant, l'implacable logique de la synthèse ne fit que mettre fin à un privilège pour en instaurer un autre, pire encore. Des bourgeois avides de richesse remplacèrent l'aristocratie foncière. Le privilège de naissance céda la place au privilège de la richesse.
L'aristocratie a fait place à la ploutocratie.

CAPITALISME

Ainsi naquit le capitalisme, et la nouvelle dialectique de la lutte de classes entre les propriétaires privilégiés et le prolétariat dépossédé, composé d'ouvriers et de paysans, brandissant leur faucille et leur marteau symboliques. À l'instar du propriétaire foncier féodal, le capitaliste industriel s'appuyait sur sa seule puissance pour maintenir sa position, et, comme lui, il se heurta à l'appel au droit de ses ouvriers, qui opposèrent leur résistance négative à son pouvoir positif. Les syndicats unifièrent les ouvriers et développèrent leur droit de grève et de suspension de travail comme une puissante arme défensive.
L'organisation était un élément essentiel de cette opération, et de vastes mouvements syndicaux prirent forme dans toutes les nations du monde occidental.

Les capitalistes industriels réagirent en créant leurs propres trusts et coalitions, qui dépassèrent bientôt les frontières nationales pour former des fédérations internationales liées par les maîtres suprêmes de la finance internationale. Pendant ce temps, les travailleurs eux aussi étendirent leurs syndicats à des organisations toujours plus vastes, recherchant des affiliations internationales et finissant par se tourner vers Moscou et Staline pour prendre la tête de la révolution mondiale. Ainsi naquirent les organisations rivales de la finance internationale et du socialisme international, mobilisées pour ce que les marxistes espéraient ardemment être la lutte finale pour le millénaire social. Étrange parallèle, en effet, avec l'organisation internationale de l'Europe féodale sous l'empereur et le pape pour ce que des millions de personnes, à l'époque, imaginaient être un millénaire religieux.

Pourquoi ce millénaire a-t-il été si insupportablement retardé ? Les capacités de production ont été considérablement accrues par les inventions scientifiques et les progrès techniques de ces dernières années, et pourtant le niveau de vie des masses populaires demeure bas et les conditions sociales déplorables.
Pendant ce temps, une plus grande efficacité de la production n'implique que la création d'une immense armée de chômeurs. Comment expliquer cela ? Pourquoi la révolution sociale stagne-t-elle ?

PRIVILÈGE DU POUVOIR

L'explication est que l'organisation du pouvoir engendre sa propre corruption. Le développement de gigantesques organisations syndicales confère à leurs dirigeants un pouvoir immense.
Ils deviennent alors réticents à risquer leurs organisations dans le point culminant de la guerre des classes pour créer un État sans classes, dans lequel ces organisations perdraient leur principale justification.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Les chefs syndicaux qui commandent des millions d'hommes, tout comme les capitalistes monopoleurs qui commandent des millions d'argent, ont un intérêt direct dans le maintien d'un système qui leur confère un grand pouvoir personnel.

Nous sommes donc face à une synthèse nouvelle et corrompue. Financiers et responsables syndicaux concluent une trêve, puis s'allient même pour défendre le système qui leur est si bénéfique. La première trahison survient lorsque le dirigeant syndical Ben Turner rencontre le financier juif international Alfred Mond (futur Lord Melchett) et signe le tristement célèbre accord Mond-Turner, rejetant l'arme de la grève. La seconde, plus grave, survient plus récemment lorsque les chefs du syndicalisme et les financiers du capitalisme mondial s'unissent pour « défendre la démocratie » et « préserver la liberté ». L'internationalisme, d'abord perçu comme un moyen d'organisation élargie, devient une fin en soi, pour laquelle les travailleurs doivent être prêts à sacrifier leurs salaires, leurs conditions de travail et leur vie. Ainsi naissent les appels en faveur de l'Abyssinie, de la Tchécoslovaquie, de la Chine et de l'Espagne, tandis que le chômage et la misère s'accumulent chez eux.

Qu'est-ce que tout cela, sinon la vieille lutte familière pour préserver le privilège – cette fois, celui du pouvoir. Telle est la conclusion abjecte de la guerre des classes marxiste dans le monde occidental. Le privilège de la naissance a cédé la place au privilège de la richesse : tous deux s'inclinent désormais devant le privilège du pouvoir détenu par les maîtres des hommes et de l'argent.

LA RÉVOLUTION SANS CLASSES

Le processus dialectique ne s'arrête cependant pas là. On ne peut pas plus crier « Halte » à l'histoire qu'à la marée. La thèse du privilège de monopole provoque inévitablement son antithèse, et cette antithèse est le mouvement populaire de masse de toutes les classes qui souffrent de la tyrannie financière et syndicale. Enfin, l'espoir d'un véritable État « sans classes » émerge, car l'antithèse du « pouvoir des patrons » est la révolution « sans classes ». Tout privilège de classe a désormais été liquidé. Quelques hommes seuls détiennent le pouvoir que leur ont conféré des millions de travailleurs ou des millions d'actions, et exercent aujourd'hui ce pouvoir pour maintenir le système qui le leur confère. Contre eux s'élève la vague de la Révolution sans classes.

Il n'est guère surprenant que cette nouvelle force révolutionnaire prenne une forme nationale.
Le patriotisme seul a toujours été l'émotion qui a uni toutes les classes de la communauté dans une action commune. C'est donc vers le patriotisme que toutes les classes se tournent pour se libérer d'une tyrannie exercée soit par des étrangers eux-mêmes (des Juifs pour la plupart), soit par des hommes attachés à une vision internationale.

Ainsi, le fascisme joue un rôle dans le développement dialectique de la société. Le mouvement révolutionnaire du XXe siècle participe pleinement au processus historique, au même titre que le mouvement démocratique du XVIIIe ou le mouvement prolétarien du XIXe. De fait, la synthèse suivante se fait déjà sentir. L'exercice irresponsable du pouvoir a provoqué une révolte populaire. On aurait pu s'attendre à ce que cette révolte prenne une forme anarchique, signe d'un rejet indigné du pouvoir personnel. Pourtant, en réponse à l'inévitable loi de synthèse, la révolte populaire s'empare du pouvoir comme seul moyen de vaincre la tyrannie. Le principe du fascisme est l'exercice responsable du pouvoir par le leader national populaire, investi par le peuple de l'autorité d'agir en son nom. Le pouvoir irresponsable, remis en cause par la révolte nationale, crée la véritable synthèse d'une autorité nationale responsable de l'usage de son pouvoir au service de la nation.

LA FIN DE LA LUTTE ?

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Il ne reste plus qu'à se demander si la révolution fasciste sans classes met fin au processus social et perfectionne l'État sans classes. Cette question devra largement rester à l'avenir. On peut espérer que la dialectique puisse désormais dépasser la nation pour aboutir à la perfection de l'ordre mondial, ou s'élever au-dessus de la sphère politique pour atteindre la sphère culturelle. Quoi qu'il en soit, il semblerait logique de penser qu'une révolution sans classes a bien plus de chances de créer un État sans classes qu'une révolution de classe délibérée comme le communisme, qui a donné naissance à un État en Russie soviétique encore farouchement préoccupé par les rivalités de classes et créant rapidement sa propre tyrannie bureaucratique à partir d'une minorité communiste largement épurée.

Il est également significatif que chaque État fasciste ait été intensément soucieux d'établir une structure organique de la société et de subordonner toutes les distinctions de classe artificielles au service national.
Cela semblerait certainement indiquer que la Révolution sans classes mène à la fondation de l'État sans classes, et donc à la fin de la lutte pour les privilèges de classe, condamnée par Marx. Il se pourrait bien que la Révolution nationale accomplisse ce que la Révolution internationale du marxisme n'a pas réussi à établir.

Quoi qu'il en soit, aucun fasciste ne souhaite un « millénaire » judaïque où la lutte cesserait et où la stagnation s'installerait. Il nous suffit de faire face aux maux de notre époque et de participer au processus historique qui apportera la régénération à une époque enlisée dans un matérialisme sordide. La lutte des classes est un symptôme de l'égoïsme matériel. L'Europe médiévale avait d'autres objectifs et des idéaux plus élevés. Mettons fin à la lutte des classes afin que l'homme occidental puisse tourner son regard vers des choses plus nobles. Nous saluons ces luttes futures, ces conflits plus grands encore à venir.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Les déshérités du sol par Francis Mcevoy

Nous sommes nombreux, comme vous, paysans de Grande-Bretagne, à être nés et à avoir grandi en rase campagne et, avant d'être contraints par la tyrannie dévastatrice du capitalisme moderne à chercher leur subsistance dans les villes stériles, à connaître la joie de nous réveiller chaque matin dans un air pur, bercés par le chant des oiseaux, le murmure du vent dans les arbres, la lueur du soleil, la piqûre du gel ou le doux clapotis de la pluie sur l'herbe. Nous aimions la nature dans toutes ses humeurs et à toutes ses saisons, car nous en faisions partie intégrante. Nous vivions dans la plus grande simplicité, et donc dans le plus profond bonheur. Le meilleur de tous les dons de Dieu à l'humanité, une santé robuste et la paix de l'esprit, nous appartenait, car nous n'avons transgressé aucune loi, humaine ou divine. Nous demandions si peu à la vie – seulement travailler pour un modeste salaire, et ainsi gagner de quoi vivre sur la terre de nos ancêtres.

Mais les jours sombres s'abattirent sur les terres agricoles. Nous fûmes détruits par le système qui entassait les Britanniques dans les bureaux et les usines, et laissait l'agriculture aux étrangers. Les produits manufacturés britanniques étaient destinés à l'importation de denrées alimentaires.

Peu importe à quel point un tel système nuit aux gens, physiquement, intellectuellement, moralement ou les expose au danger de la famine en temps de guerre, c'est une « proposition payante » — pour certains.

Et c'est ainsi que nous sommes arrivés dans les grandes villes, à la servitude économique. Nous sommes devenus employés, ouvriers d'usine, vendeurs de chaînes de magasins, avons perdu notre bronzage et mené la vie angoissée et sans âme de l'esclave salarié. On nous a dit que nous devions être reconnaissants, et si nécessaire lutter, pour les bienfaits que nous prodiguait la démocratie. Une démocratie qui incarne l'avidité, le matérialisme, la trivialité et l'exploitation commerciale de tous les besoins et instincts humains. Une abrutissement de l'humanité jusqu'alors inconnu dans l'histoire, hors de la Russie soviétique. Vive le « petit homme », standardisé comme une voiture de série, la nuée de « Babbitts » des résidences sociales et des banlieues, victimes de propagande, exploitées et brutalisées, dans « notre Angleterre » !

Certes, tous n'ont pas encore quitté la terre, mais combien de temps encore les survivants, durement éprouvés, pourront-ils poursuivre la lutte contre un ordre économique fondamentalement hostile, qui mène une guerre civile d'usine en ferme ? Yeomen, paysans d'Angleterre, notre terre est esclave du capitalisme d'exportation, qui concentre toute son attention sur les villes, leur industrialisation et leur urbanisation.

Que peut-elle vous offrir, sinon des palliatifs temporaires pour apaiser le tollé provoqué par la diminution de votre nombre et pour obtenir le tribut de vos votes abusés ? On vous a dit que quelque chose serait fait pour vous ; une assurance probablement aussi précieuse que le slogan « des foyers dignes des héros » de mémoire méprisable. Lorsque vous aurez prouvé son inutilité, alors, au nom de votre virilité et de vos traditions britanniques, que ce soit une dernière fois. L'Union britannique a une politique qui vous sauvera, vous et la Grande-Bretagne, et permettra à tous ceux qui le souhaitent, et ils seront nombreux, de retourner sur la terre de leurs ancêtres. Vous avez sans doute entendu et lu beaucoup de choses à notre détriment, mais n'avez-vous jamais pensé qu'il pourrait y avoir une raison à cela : que nous remettions en cause des intérêts qui ne sont ni les vôtres, ni les nôtres, ni ceux du peuple ? Toute cette campagne de dénigrement est-elle si désintéressée, à votre avis ? Allez-vous continuer à vous faire dire ce que vous voulez, ou non, et à limiter vos opinions politiques aux charlatans des « vieilles bandes » ? Jugez par vous-mêmes de notre politique, telle qu'elle vous concerne, sans les incitations perfides de la presse à un sou.

******Convertisseur d'ebooks DÉMO Filigranes *******

Machine Translated by Google

Vous constaterez que nous sommes d'ardents nationalistes, entièrement dévoués au bien-être du sol britannique. L'industrie prospérera également, car elle sera soutenue par l'argent qui finance actuellement les étrangers, mais pas au détriment de l'agriculture. Un équilibre juste et sain remplacera l'économie antisociale et déséquilibrée d'aujourd'hui.

Nous, exilés de la campagne, aimons la terre autant que vous tous. Il est faux de dire que nous viser la tyrannie. Nous ne pourrions pas, même si nous le souhaitions, tyranniser le peuple britannique.

La mort de la campagne présage la mort de la nation, car du sol naît toute vie, physique et spirituelle. Vous, qui comprenez instinctivement ces vérités, sachez que nous ne nous trompons pas, nous qui les inscrivons sur nos bannières.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Économie d'entreprise
par A. Raven Thomson

UNL'effondrement du système économique actuel a créé un grave problème pour le monde moderne. Nous ne pouvons plus tolérer un système qui condamne la plupart d'entre nous à la pauvreté au milieu de la plus grande abondance que l'humanité ait jamais connue, qui prive des millions de personnes du droit de gagner leur vie et qui aggrave le danger de guerre dans la lutte internationale pour la contraction des marchés mondiaux. Quelle est la cause de cet effondrement universel ? Où avons-nous fait fausse route ?

Avant de pouvoir pleinement apprécier la cause du problème, nous devons considérer la triple nature de la société organisée comme suit :

- Un gouvernement central investi de l'autorité de planifier et de diriger la vie nationale.
- Un certain nombre de groupes sociaux avec des objectifs et des intérêts divers.
- Une masse d'individus dotés de pouvoirs d'initiative et d'entreprise.

La théorie économique classique du XIXe siècle s'intéressait presque exclusivement au troisième aspect, le moins organisé, de la société, s'opposant à toute ingérence de l'État ou des groupes dans les affaires économiques. En des temps de relative pénurie, cette vision était peut-être justifiée, car l'initiative et l'esprit d'entreprise de l'individu étaient alors d'une importance vitale pour développer ses capacités latentes de production et faire progresser l'invention technique. De toute évidence, l'individu développerait au mieux ses capacités d'initiative et d'entreprise s'il bénéficiait de la plus grande liberté économique possible, et c'est précisément ce que réclamaient les économistes de l'École de Manchester lorsqu'ils prônaient le « laissez-faire » et le libre-échange.

Quels que soient les avantages de la liberté économique pour résoudre le problème de la pénurie, elle est devenue une menace réelle pour le bien-être social à l'aube de l'âge d'abondance. Il n'est pas nécessaire de condamner la théorie économique classique en tant que telle, mais nous devons comprendre qu'il ne peut y avoir de « lois » économiques absolues indépendantes de l'organisation sociale. Le système individualiste était sans aucun doute indispensable à une époque de pénurie, et nous devons remercier l'École de Manchester d'avoir résolu le problème de la production. Mais le temps est venu d'un nouveau système économique, adapté aux besoins d'une ère nouvelle. L'entreprise individuelle, encouragée par une liberté totale d'exploitation, a mis fin à la pénurie, mais elle est totalement incapable de distribuer l'abondance qu'elle a créée à l'ensemble de la population. La production est par nature un processus individuel ou, tout au plus, collectif ; la distribution, en revanche, repose sur les besoins de la communauté tout entière et ne peut évidemment réussir sans une large part de planification sociale consciente.

LE SOCIALISME ET LA GUERRE DES CLASSES

L'individualisme ayant dépassé son utilité et représentant un réel danger pour le progrès économique, le temps est venu de recentrer l'intérêt économique sur le groupe social, voire sur la nation dans son ensemble. Jusqu'à présent, ceux qui ont le plus vigoureusement attaqué le système actuel et adopté des termes collectifs tels que « socialiste » ou « communiste » n'ont jamais vraiment

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

S'élevant au-dessus des considérations de groupe. Malgré leur prétention grandiloquente à « nationaliser » les moyens de production, le fondement même de l'attrait socialiste et communiste réside dans l'exagération de la différenciation de classe et l'insistance sur la « lutte des classes ». Il est clair qu'une telle doctrine, fondée sur la conscience de classe, relève du groupe social et ne parvient pas à appréhender la communauté tout entière comme une entité organique vivante. En effet, l'accent mis par le socialiste sur l'internationalisme et son déni du patriotisme confirment son incapacité à saisir toutes les implications de l'organisation sociale, qui devrait s'élever bien au-dessus des considérations de classe pour réaliser l'objectif national. Le comble de l'absurde est atteint lorsque le régime soviétique en Russie se revendique de la « dictature du prolétariat », car cela impliquerait l'emprise permanente et consciente d'un groupe sur la vie nationale.

En réalité, la lutte des classes devient une pure absurdité en période d'abondance. Car à quoi bon une lutte entre les classes quand tout le monde a de quoi manger ? La lutte des classes n'est rien d'autre qu'un vestige macabre de l'ère de la pénurie, qui ne peut perdurer aujourd'hui qu'en raison de l'inefficacité de notre système économique actuel. Résolvez le problème de la répartition et la lutte des classes prend fin. Quoi qu'il en soit, la division de la société en classes en guerre est en grande partie une invention artificielle de Karl Marx, car la distinction entre classes possédantes et classes exploitées devient de plus en plus difficile à mesure que la vie moderne se complexifie.
Karl Marx n'avait aucune idée des grandes sociétés par actions qui répartissaient la propriété sur un grand nombre de personnes qui gagnaient normalement leur vie dans l'industrie ; il n'avait pas non plus anticipé le grand nombre d'organisateurs et d'ingénieurs, d'experts et de techniciens qui s'interposeraient entre les employeurs et les travailleurs par le développement de l'industrie moderne.

Même si l'on admet la division de la société entre employeurs et travailleurs, il ne s'ensuit pas nécessairement que leurs intérêts soient opposés. Certes, employeurs et travailleurs se considèrent comme des armées opposées aux intérêts contradictoires, mais cela résulte d'une incapacité à saisir l'intérêt d'une organisation collective pour les deux parties. Dans toute entreprise, il est évident que les intérêts des employeurs et des travailleurs sont opposés : si les travailleurs exigent des salaires trop élevés, l'employeur ne dégagera aucun profit, tandis que s'il peut imposer une baisse des salaires, il bénéficiera d'un profit plus élevé. Il ne s'ensuit pas, pour autant, que les employeurs et les travailleurs dans leur ensemble puissent, de ce fait, favoriser leur propre classe au détriment de l'autre. En réalité, à une époque d'abondance comme celle d'aujourd'hui, les intérêts des travailleurs et des employeurs vont de pair. De toute évidence, l'industrie moderne a besoin de marchés vastes et en expansion. La tentative de les trouver dans un commerce international illusoire a lamentablement échoué ces dernières années, si bien que les industriels se tournent de plus en plus vers le marché intérieur.
Il est clair que le pouvoir d'achat du marché intérieur sera toutefois déterminé en grande partie par les taux de salaire, de sorte qu'il est devenu dans l'intérêt de l'employeur que les travailleurs reçoivent des salaires plus élevés afin qu'ils puissent acheter les produits de l'industrie moderne.
Les travailleurs socialistes n'iront sûrement pas jusqu'à refuser des salaires plus élevés, car ils en bénéficieront aux employeurs !

LE CONCEPT D'ENTREPRISE

Nous constatons donc que le système économique actuel a échoué parce qu'il accordait trop d'importance aux intérêts individuels, mais que la doctrine socialiste et communiste est tout aussi fautive, car elle exalte le groupe social au détriment de la communauté dans son ensemble. Le fascisme se tourne vers la troisième alternative et insiste pour traiter la communauté comme un État corporatif unique et organisé, contrôlé et planifié par un gouvernement central doté de pouvoirs suffisants.

Machine Translated by Google

Autorité sur les individus et les groupes pour protéger le bien-être général et promouvoir l'objectif national. C'est la conception collective de la nation comme organisme d'un ordre supérieur, mais essentiellement semblable au corps humain, ses organes et ses fonctions servant un objectif collectif.
C'est la base essentielle de l'organisation du régime fasciste en Italie qui règle les relations des employeurs et des travailleurs italiens selon des lignes d'intérêt commun conformément aux règles de la célèbre Charte du Travail.

Un tel système, fondé sur une conception entièrement nouvelle de la finalité économique, nécessitera une science tout aussi nouvelle de l'adaptation économique aux besoins sociaux. Je suis convaincu que cette nouvelle science économique sera élaborée dans ce pays, qui a été pendant si longtemps le centre commercial du monde. Il serait vain d'ignorer que l'Italie et l'Allemagne, premiers pays à adopter une constitution politique fasciste, ont éprouvé les plus grandes difficultés à développer le volet économique de leur régime, bien qu'elles aient toutes deux bien mieux réagi que les pays démocratiques aux pressions de la dépression mondiale. Il faut se rappeler que, si la démocratie et les principes libéraux ont été les premiers à s'imposer en France et sur le continent, c'est en Grande-Bretagne que les implications économiques du libéralisme ont été élaborées par l'École individualiste de Manchester. Puisque c'est la Grande-Bretagne qui a transmis au monde cette théorie économique dangereuse, voire désastreuse, il lui incombera clairement d'appliquer les nouveaux principes du fascisme à la sphère économique et de créer la structure commerciale de demain qui remplacera les vestiges discrédités du libre-échange libéral.

PRINCIPES D'ENTREPRISE

Il ne saurait être question ici de poser les bases d'une telle science, mais certains principes de l'économie d'entreprise s'imposent d'emblée comme contraires à l'individualisme actuel. À la place de « l'homme économique », dont l'égoïsme était le fondement essentiel de la vieille école, nous aurons la « communauté économique », au service de laquelle l'individu s'engagera au service de la patrie. À la place de classes sociales s'unissant pour protéger leurs « intérêts » communs, nous aurons des groupes professionnels s'unissant au service de la communauté dans son ensemble. À la place de la compétition entre individus luttant pour leur survie, chacun contre tous et chacun pour son prochain, nous aurons la coopération des individus pour leur bien commun.

Comment mettre en œuvre ces principes ? En premier lieu, sans aucun doute, par l'exercice de l'autorité. Discipline et contrôle doivent être introduits dans le chaos économique actuel.
Les horreurs du système actuel, qui alimentent la lutte des classes et fournissent à l'agitateur socialiste des arguments pour attaquer le « capitalisme », proviennent en grande partie de l'exercice abusif du pouvoir économique par l'individu puissant qui a amassé suffisamment de biens ou de capitaux pour exercer une influence notable sur les affaires commerciales et ainsi promouvoir ses intérêts par des méthodes déloyales. Sous le fascisme, aucun individu ne sera autorisé à utiliser sa propriété de cette manière pour exercer son pouvoir à son profit. Le « pouvoir » est le monopole de l'État.

Nous avons ici la réponse complète au socialiste qui exige l'abolition du capital privé et la nationalisation des moyens de production. Il est vrai que le capitaliste privé a par le passé abusé de son contrôle sur le capital pour promouvoir ses propres intérêts, mais cela ne justifie pas l'abolition de la propriété privée, mais plutôt le contrôle de son utilisation pour prévenir les actions antisociales. En réalité, le socialiste n'est rien d'autre qu'un bourgeois mécontent, envieux de la richesse et du pouvoir du capitaliste. Il accepte implicitement le principe bourgeois selon lequel le propriétaire peut faire ce qu'il veut.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Il aime ses biens et ne trouve donc d'autre solution à l'exploitation capitaliste que la confiscation systématique, qui accable le bon capitaliste de ses ennemis. Le fascisme reconnaît que le capital et l'argent ont doté les individus d'un pouvoir dont ils ont abusé par le passé, et exige de l'électorat une autorité et des moyens d'action suffisants pour faire face aux intérêts les plus puissants du pays. Comme l'a clairement exprimé Oswald Mosley : « Sous le capitalisme, le capital utilise la nation à ses propres fins ; sous le fascisme, la nation utilise le capital à ses propres fins. »

Il est manifestement impraticable que le gouvernement, aussi puissant et efficace soit-il, s'efforce de planifier en détail les affaires économiques de la nation entière. Cela reviendrait à nier toute organisation de groupe, pourtant essentielle à la santé du corps politique, et tendrait à perpétuer et à aggraver la menace actuelle de la bureaucratie, qui socialise rapidement ce pays. Socialistes et conservateurs rivalisent pour accroître le pouvoir et l'influence de Whitehall, qui devient rapidement le « nouveau despotisme » prédit par le Lord Chief Justice Hewart. Sous le fascisme, une grande partie de ce contrôle bureaucratique sera à nouveau dévolue, selon de nouvelles modalités d'organisation fonctionnelle, aux corporations contrôlant les principales industries et groupes d'industries du pays. Les corporations de l'agriculture, de la pêche, des transports, des mines et de la médecine remplaceront les ministères à Whitehall et seront composées d'hommes ayant gravi les échelons de leur secteur et de leur profession, bien mieux placés pour les contrôler que n'importe quel fonctionnaire permanent. Ces nouvelles institutions d'autonomie industrielle remplaceront l'autonomie locale, rapidement obsolète face à la rapidité des communications modernes et à la planification plus large des services publics. Ainsi, l'organisation des groupes passera de la structure rigide du passé à la structure fonctionnelle plus flexible de l'avenir.

Une très large autonomie sera accordée aux corporations pour régler toutes les questions internes concernant les industries qu'elles contrôlent. Les employeurs, les travailleurs et les consommateurs seront tous représentés au conseil de la corporation. Les employeurs seront représentés par leur fédération patronale et les travailleurs par leur syndicat, tandis que le gouvernement nommera des représentants des consommateurs pour veiller aux intérêts du public et à ceux des autres corporations particulièrement intéressées par le produit. La corporation sera tenue de fixer les normes de salaires et les conditions de travail pour le secteur entre employeurs et travailleurs, ainsi que les prix et les conditions de concurrence entre employeurs et consommateurs. Tous les accords conclus seront juridiquement contraignants pour l'ensemble du secteur et tout employeur ou travailleur qui enfreint un règlement intérieur de la corporation sera coupable d'une infraction passible de poursuites judiciaires. En effet, la fédération patronale et le syndicat seront tenus de maintenir la discipline parmi leurs membres, qui représenteront la totalité du secteur concerné. Grâce à de tels moyens d'arbitrage adéquats, les grèves et les lock-out seront bien sûr interdits, mais les employeurs, les travailleurs et les consommateurs pourront faire appel au ministre des Corporations siégeant en conseil avec les représentants de toutes les entreprises industrielles pour obtenir une décision juste, conforme aux pratiques industrielles générales et au bien-être national. On comprendra que, grâce à cette dévolution de l'autorité et de l'autonomie aux Corporations, le pouvoir législatif central sera soulagé d'une grande quantité de législation détaillée qui entrave actuellement le travail du Parlement.

UTILISATION DE L'ORGANISATION D'ENTREPRISE

Jusqu'à présent, la nouvelle économie peut sembler une nouvelle conception intéressante, mais d'une pratique douteuse ******ebook converter DEMO Watermarks*******

Machine Translated by Google

valeur pour compenser leur complexité considérable. Un tel système n'est cependant pas conçu comme un simple exercice intellectuel, mais présente d'immenses avantages précisément là où le système actuel est particulièrement faible. Prenons par exemple le pire problème, celui de la pauvreté au milieu de l'abondance, résultant de ce que les conservateurs appelaient autrefois « surproduction », mais qu'il serait bien plus juste de décrire comme « sous-consommation ». De toute évidence, ce défaut du système actuel ne peut être corrigé qu'en instaurant un niveau de vie bien plus élevé, lorsque la population sera en mesure de consommer l'immense production de la science et de la technique modernes. Malheureusement, le système individualiste fait baisser le pouvoir d'achat, que ce soit sous forme de salaires ou de profits, en période d'abondance, en raison de l'intense concurrence pour écouler les marchandises sur un marché déjà saturé, ce qui contraint les fabricants à baisser les prix dans une lutte acharnée pour conquérir le marché. Sous le fascisme, cependant, les prix et les conditions de concurrence seront contrôlés, et aucun fabricant ne sera autorisé à faire travailler ses ouvriers au mépris des réglementations de sa corporation afin de devancer ses concurrents. Non seulement la baisse du pouvoir d'achat sera enrayée par ce moyen, mais l'ensemble du système salarial pourra être durablement revalorisé par une action concertée dans l'ensemble du secteur industriel. De toute évidence, une telle action est parfaitement judicieuse et a été préconisée par plusieurs personnalités publiques ces dernières années, mais elle est malheureusement irréalisable dans le système individualiste actuel. Car si un employeur était assez imprudent pour tenter d'augmenter les salaires de ses travailleurs au nom du redressement national, il se trouverait rapidement confronté à de nombreux concurrents antipatriotiques qui réduiraient les leurs et l'éjecteraient du marché. Ce n'est que sous la discipline et le contrôle du régime fasciste organisé qu'une telle politique peut être menée avec succès.

De la même manière, le grand fléau du chômage peut également être guéri, car il est évident que celui-ci est le résultat pur et simple du manque total d'organisation de notre économie nationale actuelle.
Il doit y avoir à tout moment dans ce pays une certaine quantité de travail, calculée en heures de travail, qui doit être effectuée, et un certain nombre de travailleurs désireux et désireux d'effectuer ce travail.
Le travail peut certainement être réparti sur l'ensemble des travailleurs grâce à un réaménagement des horaires, comme c'est actuellement le cas en Italie, où la semaine de 40 heures est en cours d'introduction. En réalité, le gouvernement fasciste de ce pays préférerait une solution plus avantageuse consistant à améliorer le niveau de vie de la population plutôt qu'à réduire les horaires de travail. Quoi qu'il en soit, le problème du chômage devient une solution complète et définitive dans l'organisation d'un État corporatiste planifié.

LA FONCTION DE LA FINANCE

L'un des défauts majeurs du système actuel réside dans son incapacité à inculquer aux différentes professions le sens de leur vocation au service de tous. Cela a conduit aux pires résultats dans le domaine financier, où le pouvoir de l'argent a été exploité honteusement par les banquiers et les financiers à leur profit. Il n'est pas exagéré de dire que ce pays, comme beaucoup d'autres, est dominé par une dictature de la haute finance, bien plus intéressée par les profits lucratifs du marché obligataire étranger que par le bien-être du peuple britannique. La première et la plus urgente tâche du gouvernement fasciste sera de briser cette dictature de la finance internationale et de la remplacer par un régime autoritaire, investi du pouvoir national, pour imposer une finalité fonctionnelle et sociale, même aux intérêts les plus puissants du pays.

La fonction de l'argent, trop souvent oubliée aujourd'hui, est de faciliter les échanges de biens et de services. Le fait que nous ayons tant de mal à échanger nos biens est un facteur important. ******Convertisseur de livres numériques DÉMO Filigranes ******

Machine Translated by Google

et les services aujourd'hui témoignent clairement de l'incapacité de la finance à remplir sa mission première envers la communauté. Aussi habiles et ingénieux que soient nos techniciens et inventeurs, le niveau de vie de la population ne peut être amélioré sans la mise en circulation de suffisamment de monnaie et d'autres moyens d'échange. Sinon, l'invention et la rationalisation de l'industrie ne pourront aboutir qu'à une augmentation du chômage. Nous souffrons actuellement d'une très grave restriction monétaire, imposée par les banques dans le cadre de leur politique déflationniste. La raison de cette politique est double. Premièrement, il existe un certain conservatisme inné qui s'accroche encore à l'étalon-or comme monnaie, dernier vestige de l'ère du troc.

Deuxièmement, les financiers comprennent qu'une restriction de la quantité d'un article dont ils font commerce augmente sa valeur et leur puissance. Pour ces deux raisons, la quantité de monnaie en circulation n'est pas adaptée, comme elle le devrait, au volume de production potentielle du pays, mais est limitée à une proportion des réserves d'un métal précieux, l'or, dans les coffres de la Banque centrale. De toute évidence, les réserves disponibles de ce métal sont totalement étrangères au problème de distribution que la finance doit résoudre, et, de fait, la quantité d'or dans le monde entier est lamentablement insuffisante pour financer l'immense capacité de production de l'industrie moderne. Pourtant, au lieu d'accroître la monnaie et le crédit pour répondre aux besoins du développement industriel, nos maîtres financiers s'efforcent de revenir à l'étalon-or en limitant la production aux limites imposées par les réserves mondiales d'or. Il ne fait aucun doute que, par ces moyens, les financiers internationaux maintiennent et étendent leur contrôle sur les affaires mondiales, mais seulement au prix de condamner la majeure partie du monde à la pauvreté au milieu de l'abondance.

Le gouvernement fasciste exigera un renversement de cette domination contre nature de la finance sur l'industrie. Il doit être parfaitement clair que la finance a pour fonction de servir l'industrie et qu'elle n'est en aucun cas adaptée à la gouvernance de l'industrie qu'elle a usurpée. Il faut non seulement mettre un terme à l'encouragement de la production étrangère, en concurrence avec la nôtre, par le biais des introductions en bourse de la City de Londres, mais aussi obliger nos financiers et nos banquiers à affronter le problème de la distribution, qu'ils ont si systématiquement négligé par le passé. Nous avons déjà souligné que l'avenir de notre commerce réside dans la relance du marché intérieur, et la finance doit désormais se concentrer sur les moyens de favoriser cette relance en augmentant le pouvoir d'achat de la population.

Il s'agit d'une rupture radicale et révolutionnaire avec les traditions les plus sacrées du secteur bancaire, car la caractéristique essentielle du problème réside dans le financement de la consommation. Jusqu'à présent, les banquiers ont limité leurs opérations au financement de la production dans la sphère commerciale, car le paiement à tempérament ne finance pas réellement la consommation, puisqu'il hypothèque simplement le pouvoir d'achat futur au profit de ventes immédiates.
Il nous faut trouver un moyen de financer une augmentation des salaires afin de libérer les forces productives. À l'heure actuelle, dans un système individualiste en proie à une concurrence intense, une telle démarche est impossible, et tout employeur demandant à sa banque un découvert pour payer des salaires plus élevés serait à juste titre traité de fou, car il ne pourrait garantir que ses concurrents feraient de même ou ne baisseraient pas leurs salaires pour lui ravir le marché. Lord Beaverbrook, qui a souvent préconisé des salaires plus élevés, n'a jamais pu surmonter cette difficulté essentielle.

L'économie d'entreprise offre cependant une solution immédiate, dans le but même de
Les sociétés ont pour mission de contrôler et de réguler les salaires et les conditions de travail, de sorte que si le fascisme Le gouvernement a entrepris une politique de salaires plus élevés, il ne serait pas question pour les entreprises antipatriotiques ou contrôlées par des étrangers de rester en retrait pour profiter de leurs concurrents ; tout serait

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

contraints de se conformer aux mêmes normes. Si l'employeur se rendait alors à sa banque et demandait un découvert pour mener à bien sa part du programme, le banquier n'aurait aucune difficulté à l'obliger, car il saurait que l'augmentation du pouvoir d'achat de la communauté entière entraînerait une augmentation des commandes et une plus grande prospérité pour l'entreprise avec laquelle il traitait. C'est ainsi que le fascisme relèverait le niveau de vie de la population et mettrait en circulation le volume accru de monnaie et de crédit nécessaire au financement de la productivité accrue de l'industrie.

Il est clair que cette politique d'expansion monétaire doit impliquer une rupture complète avec l'étalon-or, et les critiques les plus conservateurs pourraient craindre pour la stabilité de la monnaie en conséquence.
Le fascisme, cependant, souligne que l'argent est en réalité une créance sur des biens et des services, et qu'aucune personne sensée ne se rendrait à la banque pour exiger des lingots d'or en échange de ses billets : elle serait parfaitement satisfaite si elle pouvait échanger son argent contre les biens et services dont elle a besoin. Or, il existe manifestement une abondance de biens et de services disponibles dans ce pays à l'heure actuelle : des entrepôts remplis de marchandises, en fait, et plus de deux millions de nos compatriotes offrant leurs services en vain. Tant que nous n'émettrons pas de billets qui ne soient pas couverts par les biens et services disponibles, il n'y aura aucun risque d'inflation ; le fascisme fondera donc la monnaie sur la large base de l'ensemble des ressources productives de la nation, plutôt que sur l'étroite et précaire base de l'or de la Banque d'Angleterre.

AUTARCHIE DE L'EMPIRE

La seule critique valable de cette politique d'organisation industrielle corporative, qui améliore le niveau de vie de la population tout entière, réside dans l'argument selon lequel ce pays dépend fortement de son commerce extérieur et ne peut donc se permettre un niveau de vie supérieur à celui de ses concurrents sur les marchés mondiaux. Cet argument peut toutefois être réfuté par l'exemple d'Henry Ford, qui produisit l'automobile la moins chère du monde tout en offrant les salaires les plus élevés. Il y parvint grâce à l'immense marché intérieur américain, qui lui permit d'introduire des méthodes de production de masse et de concurrencer avantageusement les marchés de pays au niveau de vie bien inférieur. En réalité, nous perdons nos marchés étrangers, non pas parce que nos produits sont plus chers que ceux de nos concurrents, mais parce que ces marchés nous sont fermés par des barrières douanières insurmontables, derrière lesquelles les industries locales se développent rapidement. Aussi bon marché que puissent devenir nos produits, nous ne pouvons pas espérer que d'autres pays ruinent leurs propres industries et mettent leur population au chômage pour les acheter. En tout cas, les peuples orientaux, comme les Japonais, peuvent nous surenchérir sans espoir lorsque la question des salaires est prise en compte.

Le commerce d'exportation n'est en aucun cas essentiel au bien-être d'un pays, car il implique d'exporter des biens destinés à la consommation étrangère, au lieu de les conserver sur place pour améliorer le niveau de vie de la population locale. Seuls les magnats de la finance de la City de Londres sont susceptibles de bénéficier à long terme d'un excédent d'exportations, puisque c'est sur la base de cet excédent qu'ils émettent les importants emprunts étrangers, d'où ils perçoivent de si généreuses commissions. Les exportations ne se justifient réellement que pour financer les importations essentielles, et celles de notre pays pourraient être considérablement réduites par l'exclusion de tous les biens importés que nous pouvons produire localement. Il est scandaleux que de grandes quantités de produits manufacturés soient importées dans notre pays, alors qu'ils pourraient parfaitement être produits ici, et rien n'excuse notre négligence envers l'agriculture nationale simplement parce que nos ressources ne suffisent pas à nourrir toute notre population ; nous devrions produire au moins le maximum de produits locaux avant de nous lancer dans une nouvelle aventure.

Machine Translated by Google

à l'étranger pour le reste.

Même après avoir produit la plus grande variété de biens dans ce pays, il serait vain de nier que nous ne pouvons pas devenir entièrement autosuffisants, mais d'un autre côté, il y a très peu de produits dont nous avons besoin qui ne peuvent être trouvés quelque part dans l'Empire britannique.
Le fascisme n'est pas une politique étriquée de la Petite Angleterre, mais propose un vaste plan impérial de développement autarcique à l'Empire dans son ensemble. Une part bien plus importante du marché intérieur en expansion sera offerte aux dominions que celle offerte à Ottawa, car la concurrence étrangère sera totalement exclue. Il ne fait aucun doute que l'Empire dans son ensemble sera parfaitement disposé à coopérer à un tel système économique, qui formera un Empire totalement autosuffisant, à l'abri des effets des crises et des dépressions mondiales, et capable de bâtir un niveau de vie plus élevé que celui connu jusqu'à présent.

Enfin, il faut imaginer les principes corporatifs du fascisme appliqués au commerce international.
L'importateur ne sera plus autorisé à acheter sur le marché de son choix, mais sera obligé de passer par un Office du commerce extérieur, qui utilisera le pouvoir d'achat de la nation pour conquérir des marchés d'exportation. Dès le début, le fascisme adoptera la politique selon laquelle la Grande-Bretagne achète à ceux qui achètent à la Grande-Bretagne, et si un pays étranger souhaite nous vendre des marchandises qui nous manquent, il sera tenu d'accepter nos marchandises en retour. À mesure que d'autres pays adopteront des méthodes similaires, nous finirons par parvenir à un système généralisé de troc organisé entre pays, seul moyen pratique de planifier le commerce international, affranchi des machinations de la finance internationale et des liens de l'usure internationale.

ORDRE MONDIAL DES ENTREPRISES

Il ne faut pas présumer que le fascisme est entièrement égocentrique au sens national. Certes, faire passer son propre pays en premier est une caractéristique essentielle de la philosophie fasciste, mais il serait téméraire de supposer, pour cette raison, que le fascisme implique des rivalités nationales et puisse conduire à la guerre pour des raisons économiques. Au contraire, un danger très sérieux du système actuel est que la lutte toujours plus intense pour les marchés mondiaux puisse mener à la guerre. De fait, en Extrême-Orient, des guerres de marchés ont déjà eu lieu, et les puissances européennes ont eu beaucoup de mal à éviter d'y être entraînées. En réalité, le système de planification économique des entreprises minimisera le risque de guerre, car il placera les causes économiques de la guerre sous un contrôle humain conscient. Il ne s'agira plus pour chaque pays de déverser un maximum d'exportations sur ses voisins, mais de gouvernements autoritaires, pleinement maîtres de leurs affaires économiques nationales, se réunissant pour partager et échanger les matières premières essentielles à leur développement industriel. Comme il n'y a pas de pénurie de ces matières premières, et comme en fait leur production a été considérablement réduite pour éviter d'inonder le marché, il ne devrait y avoir aucune difficulté à parvenir à une solution à l'amiable de ce problème relativement simple, une fois que les nations auront abandonné l'idée ridicule qu'elles peuvent tirer profit de la ruine des autres.

Il y aura certainement des rivalités dans le monde de demain, mais des rivalités de réussite, et non de compétition. Ce n'est que par une organisation sociale et économique harmonieuse que nous pourrons parvenir à la paix et à la prospérité dans un monde ordonné. Apportons notre contribution en mettant de l'ordre dans nos affaires nationales et en encourageant les autres nations à faire de même.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Le mouvement nazi en perspective
par James Drennan

Les fascistes italiens n'ont jamais tenté d'inculquer au nationalisme italien le prodigieux fondement racial que M. Hitler a produit comme inspiration intellectuelle du « Dritte Reich ». Si certains étaient tentés de fonder la politique moderne sur les prétentions de l'histoire passée, ce seraient peut-être les maîtres de Rome, mais M. Mussolini semble viser une association paneuropéenne ultime fondée sur les concepts du fascisme plutôt qu'une renaissance littérale des gloires territoriales romaines. M. Hitler, en revanche, a élaboré un idéal d'exclusivité raciale allemande (ou aryenne), profondément enraciné dans l'histoire allemande. Cependant, ce concept allemand, s'il est bien compris, n'entre en aucun cas en conflit avec la conception italienne du fascisme comme credo destiné à former le fondement spirituel de la régénération de l'Occident. Il ne devrait pas non plus entrer en conflit avec la noble conception de l'Empire britannique, qui inspire le fascisme en Grande-Bretagne, car à aucun moment ne surgit de conflit d'intérêts. Au contraire, toutes les contributions diverses à la théorie du fascisme mondial peuvent être complémentaires plutôt que perturbatrices.

Pour comprendre l'adoption par les nazis de l'interprétation raciale de l'histoire, formulée pour la première fois au siècle dernier par des auteurs non allemands tels que le Français Gobineau et l'Anglais Houston Stewart Chamberlain, puis adaptée par les dirigeants nazis comme fondement d'un idéal révolutionnaire accepté par les masses allemandes et moteur de la politique actuelle du Reich, il est nécessaire d'examiner certaines conditions et tendances de l'histoire allemande au cours des mille dernières années. Seule une telle étude nous permettra de cerner les fondements des croyances du peuple allemand moderne et de comprendre la direction que les maîtres de l'Allemagne sont susceptibles de donner à un peuple profondément convaincu de la validité de leurs croyances.

Ce sont les tribus germaniques qui, au VIIIe siècle, succédèrent véritablement aux conceptions impériales de la Rome antique. L'Empire de Charlemagne, surnommé empereur d'Occident, était ethniquement plus allemand que français, et ce n'est qu'après sa mort que les éléments franco-gaullistes se distinguèrent des Germains, lorsque les héritiers des différentes parties de ses territoires prêtèrent serment, respectivement en dialectes français et allemand. Jusqu'au XIIIe siècle, les empereurs Hohenstaufen continuèrent de considérer l'Italie entière et une grande partie de l'actuelle France comme des provinces de l'Empire allemand. Il convient de noter que si, à cette époque, l'Allemagne ne s'étendait guère à l'est de l'Elbe, les Pays-Bas, la Bourgogne et certaines parties de la Savoie et de la Franche-Comté furent, à des degrés divers et à des époques différentes, inclus dans les territoires impériaux.

C'est l'un des défauts de l'enseignement de l'histoire dans ce pays que nous soyons rarement amenés à mettre notre propre histoire en perspective et en relation avec celle du reste de l'Europe. Durant les quatre siècles qui séparent l'avènement de Louis le Germanique en 825 de la mort de Frédéric II en 1250 – soit à peu près la période de notre histoire entre les règnes d'Alfred le Grand et d'Henri III –, l'histoire de l'Europe fut en grande partie celle de l'Allemagne. À une époque où notre histoire était extrêmement provinciale – où ses événements étaient aussi éloignés de ceux du courant dominant de l'histoire européenne que, par exemple, l'histoire individuelle de la Norvège moderne l'est de celle de l'Europe actuelle –, l'Allemagne fut le théâtre des grandes luttes qui virent la naissance de

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

La culture européenne médiévale et ses empereurs, comme Henri l'Oiseleur, Otton le Grand et Frédéric Barberousse, devinrent les arbitres de l'Europe occidentale et les maîtres des événements, du Jutland à la Sicile, de la Bourgogne à la Hongrie. Il est nécessaire d'apprécier l'importance de cette période dans l'esprit des Allemands modernes afin de comprendre leur extraordinaire fierté historique et leur sentiment de frustration et d'enfermement dans les conditions territoriales de l'Europe d'après-guerre.

Otton le Grand, mort en 973, il y a près de mille ans, est devenu ces dernières années la figure suprême du Panthéon nazi, et son portrait figure dans les librairies allemandes presque aussi fréquemment que ceux d'Hitler et de Göring. L'histoire allemande tout entière illustre en effet le phénomène d'« arrêt du développement », et les manifestations singulières que nous associons à la psychologie nationale allemande contemporaine découlent du « complexe de frustration », qui en est l'inévitable dérivé. L'ampleur et l'influence mêmes du pouvoir des Hohenstaufen ont causé la perte du peuple allemand. Les splendides empereurs de cette lignée étaient fascinés par le rêve de l'Empire paneuropéen charlemagnien et, pendant plus d'un siècle, ils ont gaspillé la force des Allemands à poursuivre leurs ambitions italiennes. La politique antérieure d'Otton le Grand avait consisté à consolider un grand État allemand. Les Hohenstaufen étaient attirés par les conceptions paneuropéennes dont les Habsbourg sont devenus les héritiers. La ruine des Hohenstaufen laissa l'Allemagne affaiblie et privée de force centrale, au moment même où l'Angleterre et la France étaient sur le point de se développer vers cet État national finalement réalisé sous les Tudors et les Valois. Les erreurs de la politique des Hohenstaufen apparaissent encore plus tragiques du point de vue allemand, si l'on se souvient que la grande « Drang nach Osten » des Allemands, par-delà l'Elbe et le long des côtes de la Baltique, fut entreprise par les chevaliers teutoniques sous le règne de Frédéric II, et que cette offensive fut finalement avortée dans ses grandes perspectives par le relâchement de l'élan du centre allemand.

Il s'écoule presque exactement trois siècles entre la mort de Frédéric II en 1250 et celle de Martin Luther en 1546. Bien que cette distinction soit quelque peu arbitraire, elle est acceptable à des fins de généralisation. Cette période de trois siècles a marqué une transformation complète, tant des perspectives que du caractère du peuple allemand. Trois courants historiques principaux ont eu une influence fondamentale sur l'évolution ultérieure de la vie historique allemande.

Premièrement, les villes allemandes et celles d'Italie du Nord perdirent la suprématie économique dont elles jouissaient au Moyen Âge, lorsqu'elles s'étaient développées le long de la principale route commerciale d'est en ouest entre l'Europe et l'Orient byzantin-sarrasin. La prise de Constantinople par les Turcs détruisit en grande partie la prospérité de toutes les régions bordant cette route, et la découverte de l'Amérique et l'ouverture de la route du Cap transférèrent le centre du pouvoir économique aux pays riverains de l'Atlantique : l'Espagne et le Portugal, l'Angleterre, la France et la Hollande. Il n'est d'ailleurs pas exagéré d'affirmer que la Réforme en Allemagne et la guerre de Trente Ans au XVIIe siècle puisèrent leurs racines dans le terrible processus de bouleversement économique qui dut suivre ce déplacement des principaux centres commerciaux.

Le deuxième grand courant historique de cette période fut l'ascension des Habsbourg, succédant aux Hohenstaufen. Les Habsbourg étaient des princes allemands possédant de vastes domaines personnels en terres allemandes, mais leur position même en Autriche – Østermark Mark – sur les Marches orientales de l'Allemagne les rendait essentiellement non allemands dans leurs intérêts. La politique traditionnelle des Habsbourg explique assez facilement l'extraordinaire haine que nourrissaient les pangermanistes, et

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Les nazis, en particulier, ont pour l'ensemble de la « théorie autrichienne ». Les Habsbourg, comme les Hohenstaufen qui les ont précédés, se considéraient comme les héritiers de l'Empire romain et revendiquaient la domination mondiale, ou du moins, en politique concrète, une suprématie paneuropéenne. Cette maison étonnante fut, à différentes périodes de son histoire, une puissance italienne, espagnole et sud-américaine, slave, une puissance aspirant à l'Asie – et même à l'Afrique – mais elle n'a jamais sciemment laissé prévaloir des intérêts purement allemands. [1] Les Habsbourg jouèrent un rôle important durant les quatre siècles qui suivirent la conquête de Constantinople par les Turcs. Ils freinèrent la progression militaire des Turcs vers l'ouest et succédèrent aux empereurs byzantins comme principaux agents civilisateurs de toute l'Europe du Sud-Est. Mais leur rôle fut aussi précieux pour l'Europe que désastreux pour la conception de la nationalité allemande.
Leur préoccupation pour la Méditerranée a retardé indéfiniment tout processus d'unification en Allemagne, et leur politique dynastique a conduit en pratique à ce qui équivalait à la partition des pays germanophones.

La troisième influence importante sur le développement de l'histoire allemande fut le partage des pays germanophones et la transformation du caractère racial des populations se disant allemandes, qui se produisit entre 1250 et 1550. Ce phénomène fut d'une importance capitale, surtout si l'on se souvient que c'est à cette même époque que des nations comme l'Angleterre, la France, l'Espagne, et même les Hongrois, les Tchèques et les Polonais émergèrent et se consolidèrent, et que l'Europe commença à prendre les formes que nous connaissons aujourd'hui.

À l'époque de Charlemagne, les différences entre Germains et Francs n'étaient pas très clairement définies. L'Angleterre, sous l'hégémonie saxonne, était en grande partie un royaume germanique, et il en va de même pour l'Italie du Nord sous les Lombards. On assista d'abord à une absorption d'éléments germaniques en Angleterre, en France orientale et en Italie du Nord. Ce processus était véritablement achevé bien avant la mort de Frédéric II en 1250. Au cours des trois siècles suivants, les frontières occidentales de l'Allemagne furent repoussées vers le Rhin. Des régions comme la Bourgogne et la Franche-Comté devinrent plus françaises et moins allemandes. Les Pays-Bas devinrent définitivement non allemands. La Suisse prit forme, et d'importantes populations allemandes s'attachèrent à l'idée suisse. Les importantes marches allemandes en Autriche devinrent partie intégrante de l'Empire des Habsbourg, largement non allemand. Les conséquences de ces détachements restent significatives dans l'histoire européenne moderne. Elles expliquent la question autrichienne.
Ils expliquent la question alsacienne-lorraine – le conflit autour d'une région qui n'a jamais vraiment cessé d'être allemande et qui n'est jamais devenue entièrement française. Ils expliquent également la tentative nazie de raviver la conscience pangermaniste, non seulement en Autriche et en Tchécoslovaquie, mais aussi, dans une moindre mesure, aux Pays-Bas et au Danemark, en Suisse et en Belgique.

Mais, parallèlement à l'éloignement des frontières linguistiques allemandes vers le Rhin, et tandis que les populations d'origine allemande la plus authentique se transformaient en Suisses, en Français et en Néerlandais, la langue et la culture allemandes se répandaient rapidement vers l'Est, et les populations primitives non allemandes du Nord-Est de l'Europe apprenaient à se considérer comme allemandes. La colonisation allemande vers l'Est fut l'œuvre des chevaliers teutoniques, qui conquirent et prosélytisèrent les tribus slaves et finlandaises à l'est de l'Elbe, puis au-delà de l'Oder, et des villes hanséatiques allemandes, qui fondèrent des centres commerciaux tout le long de la côte baltique. En fin de compte, la progression allemande dans cette direction fut freinée par la puissance militaire de la Pologne, par la rivalité des États scandinaves et, bien sûr, plus tard, par l'émergence de la Russie comme grande puissance au début du

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

XVIIIe siècle. Mais ce fut une grande réussite, surtout si l'on considère que cette dynamique fut menée à son terme entre le XIIIe et le XVe siècle, époque à laquelle l'inspiration germanique centrale était faible, voire souvent inexistante. Le rôle des villes hanséatiques et des chevaliers teutoniques dans la Baltique correspondait étroitement à celui des Républiques italiennes et des ordres de chevalerie latins en Méditerranée, qui parvinrent à maintenir une politique italienne agressive en Orient à une époque où aucune puissance italienne centrale n'existait.

Dans le demi-échec du « Drang nach Osten » médiéval se révèle le deuxième élément du « complexe de frustration », qui sous-tend l'interprétation que l'Allemand moderne fait de l'histoire de son pays. Les nazis – en particulier ceux de ce que l'on pourrait appeler l'« école prussienne » à laquelle appartiennent le général Göring et M. Rosenberg – cherchent constamment à relancer la pénétration et la colonisation allemandes dans les pays baltes, pour compenser le confinement des aspirations allemandes à l'Ouest.

Le résultat le plus important du « Drang nach Osten » médiéval fut la fondation de l'État prussien. La population autochtone de Prusse était en grande partie d'origine slave et finlandaise – les souches les plus primitives d'Europe du Nord – mêlée aux éléments guerriers et nécessiteux ayant migré vers l'est depuis les anciens foyers de culture allemande. Les Prussiens furent forgés en tant que peuple, fruit de deux siècles de guerres parmi les plus sanglantes du Moyen Âge.

La Réforme en Allemagne, qui occupe l'histoire de la majeure partie des XVIe et XVIIe siècles, peut, sous certains aspects, être considérée comme un mouvement largement inconscient de nationalisme allemand frustré contre les conceptions pangermanistes et catholiques romaines des Habsbourg. La Réforme culmina avec la guerre de Trente Ans, qui ruina l'Allemagne pendant près d'un siècle et affaiblit gravement le pouvoir des Habsbourg. Le rétablissement de la puissance turque, démontré lors du siège de Vienne en 1683, fut l'une des conséquences de l'affaiblissement des Habsbourg, et la guerre de Trente Ans eut probablement pour conséquence de prolonger la domination turque en Europe du Sud-Est pendant plus de deux siècles.

L'essor de la monarchie française constitua une menace sérieuse et durable pour la consolidation de toute unité allemande. François Ier collabora avec les Turcs contre les Habsbourg, et ce furent les Valois qui commencèrent, les premiers, à jouer un rôle de barricade polonaise contre l'Allemagne de l'Est. Au siècle suivant, ce fut Richelieu qui fit véritablement bouger les pions allemands pendant la guerre de Trente Ans. Sa politique eut pour résultat de laisser l'Allemagne à la merci de la monarchie des Bourbons pendant un siècle, jusqu'à ce que l'émergence de la Prusse sous Frédéric le Grand introduise une toute nouvelle force dans la politique allemande.

Avec l'apparition de Frédéric le Grand, nous abordons la phase moderne de l'histoire allemande — et cette lutte entre Hohenzollern et Habsbourg, entre la Prusse protestante, à moitié allemande, aspirant à l'Allemagne, et l'Autriche allemande, aspirant à la non-Allemagne et, dans certaines limites dynastiques, paneuropéenne, qui fut l'une des causes principales, quoique indirectes, de la dernière guerre. La Réforme avait constitué, dans certaines limites allemandes, un mouvement pangermaniste, et on peut également la considérer comme une réaction contre le retard économique dans lequel l'Allemagne était tombée suite au déplacement des routes commerciales au XVe siècle. Wallenstein, incontestablement le plus grand Allemand de son siècle, nourrissait des idées larges, quoique vagues, sur l'unité pangermaniste, et il trouva la mort suite à des intrigues avec les princes d'Allemagne du Nord contre les intérêts de la maison de Habsbourg. Frédéric le Grand a sérieusement remis en cause l'hégémonie des Habsbourg en Europe centrale et a profité de la faiblesse de la France avant la Révolution pour briser la barricade polonaise contre la Prusse à l'Est. Les guerres napoléoniennes n'ont guère été plus qu'une parenthèse désagréable dans la rivalité.

Machine Translated by Google

Entre les deux puissances germaniques. Leurs conséquences furent de renforcer considérablement la position prussienne, car elles affaiblirent les maisons princières indépendantes d'Allemagne et permirent à la Prusse, durant la première moitié du XIXe siècle, de contraindre les États mineurs à adhérer à des unions douanières. Frédéric le Grand avait conquis la Silésie. La participation forcée de ses successeurs au blocus continental pendant les guerres napoléoniennes jeta les bases des industries manufacturières allemandes, créées pour combler le vide laissé par l'exclusion des produits britanniques. Les unions douanières unirent à la Prusse les anciennes villes hanséatiques, et une Allemagne du Nord modernisée fit face à un empire autrichien, véritable survivance de la Renaissance.

En 1866, l'Autriche avait été expulsée de la Confédération germanique et avait cessé d'être une puissance allemande. À la même époque, elle avait été chassée de l'Italie, qu'elle avait véritablement dominée jusqu'à la fin de la première moitié du XIXe siècle, et elle cessait alors d'être une puissance italienne. On peut cependant observer ici l'étonnante flexibilité politique de la dynastie des Habsbourg.
L'Autriche, durant la seconde moitié du XIXe siècle, tendit rapidement à devenir une puissance slave, régnant sur une minorité de sujets allemands vivant en Autriche et en Bohême. Il est possible que l'Autriche ait survécu en tant que Confédération magyaro-slave si François-Joseph était mort plus tôt et si François-Ferdinand avait vécu plus longtemps. Mais le vieil empereur, comme il le déclara au roi Édouard, « ne put jamais oublier qu'il était un prince allemand ».

Durant les vingt années précédant la guerre, un puissant mouvement pangermaniste se développa en Autriche, mené par Karl Leuger, le populaire bourgmestre de Vienne, qui souhaitait la fin de l'Empire et de la monarchie des Habsbourg, ainsi que l'union des parties allemandes de l'Empire au sein de la Grande Allemagne. Si la solution pangermaniste ou la solution « fédérale » (slaviste) de l'archiduc François-Ferdinand avait été adoptée, l'histoire de l'Europe aurait pu recevoir une impulsion bien différente. Mais les Hohenzollern avaient, de fait, succédé aux Hohenstaufen et aux Habsbourg. Ces derniers avaient été pratiquement réduits au rang de princes vassaux, et avec le développement de la politique de la Triple Alliance, les Hohenzollern n'ont fait que donner une nouvelle force et une nouvelle orientation à la politique paneuropéenne des empereurs du Saint-Empire romain germanique.

Adolf Hitler a grandi dans l'atmosphère de la propagande pangermaniste de la Vienne d'avant-guerre. Dans ses écrits d'après-guerre, il dénonce avec virulence ce qu'il considère comme des politiques anti-allemandes, purement dynastiques et capitalistes-monopolistes, qu'il attribue aux Hohenzollern. Il s'opposait également à la politique d'expansion coloniale initiée par les Hohenzollern et à laquelle adhèrent encore des politiciens nationalistes plus anciens comme Hugenburg et Schacht. Il est donc nécessaire de garder à l'esprit ces deux tendances importantes qui régissent la politique nationale-socialiste en action. Premièrement, la politique nazie est essentiellement nationale, car elle constitue une réaction à la désastreuse politique paneuropéenne des Habsbourg et des Hohenzollern. Dans l'esprit de Bismarck, qui proclamait que « toute la question d'Orient ne vaut pas les os d'un seul grenadier poméranien », elle rejette toute ambition de soumettre des territoires non allemands à la domination allemande. D'autre part, il pose un défi au système étatique établi en Europe lorsqu'il souligne la nécessité d'intégrer tous les territoires habités par des populations germanophones dans la structure du « Drittes Reich ».

À première vue, les revendications pangermanistes des idéalistes nazis semblent incompatibles avec le maintien de la paix en Europe. Mais ce que M. Hitler semble vouloir fondamentalement, c'est reconnaître que l'Allemagne doit être considérée non seulement comme un égaux parmi les grandes puissances, mais que celles-ci doivent également permettre une expansion légitime de l'Allemagne et, si nécessaire, trouver les voies de son expansion.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Il n'y a rien de particulièrement immoral dans une politique territoriale allemande ambitieuse. Au cours des quinze dernières années, nous nous sommes retrouvés à tolérer la politique continentale exclusive et intransigeante de la démocratie française, et la Société des Nations a été largement utilisée pour favoriser le développement d'un nouveau groupe slave en Europe de l'Est. Il est nécessaire de rappeler que les frontières européennes ont toujours été extrêmement fluides, et rien ne justifie historiquement de leur attribuer un caractère particulièrement permanent à l'heure actuelle de l'histoire européenne.

En Europe de l'Est, le groupe slave – la Pologne, les Tchèques et les Slaves des Balkans, distincts des Russes – doit être considéré comme un élément relativement permanent de l'histoire européenne. La Pologne et la Bohême étaient en réalité des États plus anciens que la Prusse. En revanche, la Russie est un phénomène relativement récent, qui n'est apparue comme puissance européenne qu'au début du XVIIIe siècle. Elle fut l'œuvre de deux grands souverains – Pierre le Grand et Catherine la Grande. La dernière guerre a anéanti l'œuvre de Catherine et repoussé la frontière russe derrière les marais du Pripet. Les bolcheviks ont largement contribué à saper les fondements culturels et nationaux de l'ancien Empire russe. Des institutions et des idées stables ont été détruites, et les nombreux peuples qui composaient l'Union soviétique développent des tendances à la désintégration à un rythme dont on ignore généralement la portée. La Russie est en train de devenir un no man's land politique – un fait que les Japonais de l'extrême est semblent bien apprécier.

À cet égard, le récent pacte germano-polonais revêt une importance particulière et laisse entrevoir la possibilité d'une orientation entièrement nouvelle de la politique balte. L'Allemagne et la Pologne ont toutes deux besoin de ce que l'on pourrait appeler un espace d'« expansion paysanne ». M. Hitler et d'autres représentants de l'idéologie nazie, comme Darre et Rosenberg, ont souligné que l'Allemagne nazie vise des territoires vides où le paysan allemand peut cultiver ses terres et où les communautés allemandes peuvent construire leur vie en tant que partie intégrante de l'Allemagne. Il s'agit d'une conception totalement différente de l'« impérialisme colonial » des Hohenzollern et des nationalistes-conservateurs modernes comme Schacht et Hugenburg. Or, une guerre victorieuse contre la Pologne ne résoudrait pas le problème allemand de « l'expansion paysanne », car la Pologne elle-même est densément peuplée et en pleine croissance. Mais les deux pays nourrissent des ambitions à l'Est, qui furent freinées aux XVIIe et XVIIIe siècles par l'intervention suédoise et par l'essor de l'Empire des Romanov. Ils ont eu un rappel récent des possibilités de ces ambitions lorsque les Allemands ont occupé les provinces baltes pendant la guerre, et lorsque les Polonais ont occupé l'Ukraine en 1920.

Les nationalistes ukrainiens, qui aspirent à la séparation d'avec la Russie, entretiennent des liens très étroits avec Berlin et Varsovie, et il est possible que ces éléments contribuent à l'élaboration des bases d'une politique germano-polonaise commune en Europe « extrême-orientale ». Toute perspective de guerre est naturellement inquiétante, mais il semble évident que le moyen le plus direct de rendre une future guerre inévitable en Europe occidentale est d'ignorer non seulement les aspirations, mais aussi les besoins allemands. Et une mobilisation des énergies allemandes vers l'Est paraît infiniment préférable à un « embouteillage » le long du Rhin et en Autriche – seule alternative possible.

Il existe remarquablement peu de sentiments hostiles envers la Grande-Bretagne en Allemagne nazie, et il ne semble pas non plus y avoir de tendance à diriger la propagande officielle contre elle, malgré l'attitude extrêmement provocatrice adoptée par une partie de la presse dans ce pays – et aussi par certains groupes politiques depuis l'arrivée au pouvoir des nazis. Il existe bien sûr un mouvement d'agitation en faveur du retour des colonies africaines à l'Allemagne, mais son inspiration vient en grande partie des cercles nationalistes conservateurs, aujourd'hui sans importance. Les opinions peuvent diverger quant à la valeur de ces colonies, que ce soit pour nous ou pour les Allemands, mais M. Hitler lui-même professe son mépris pour « l'impérialisme colonial » qui inspire les groupes nationalistes.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Une politique fondée sur le « capitalisme d'exportation » – et c'est cette politique qui exige des colonies – est certainement contraire à la théorie économique de l'« État autarcique », et l'on peut affirmer sans risque de se tromper que les nazis – du moins dans la phase actuelle – ne souhaitent pas réinvestir le terrain africain. Toute leur propagande met l'accent sur la restauration de la vie paysanne comme fondement de l'État autarcique, et sur la nécessité de terres adjacentes à l'Allemagne où les communautés paysannes allemandes pourraient s'étendre et développer cette vie corporative allemande dans laquelle les nazis voient le commencement et la fin de toute chose. Si une telle politique les met en conflit avec des puissances et des intérêts autres que britanniques, il n'appartient guère à la Grande-Bretagne de se lancer en croisade pour préserver l'immunité contre la tyrannie la plus corruptrice qui ait jamais souillé l'histoire de l'humanité.

---

[1] Sauf peut-être pendant le bref règne de l'empereur Joseph II.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

La social-démocratie en déclin de John Beckett

UNUne analyse des résultats des élections partielles depuis les dernières élections générales montre que le Parti travailliste a augmenté son sondage moyen de près de 15 % par rapport à celui de 1929. En 1929, il a obtenu 289 sièges et, avec le soutien de cinq députés indépendants, disposait d'un lobbying de 294 voix. Treize victoires supplémentaires lui auraient donné le pouvoir. D'après les chiffres de 1929, un taux de progression des sondages égal à celui des élections partielles suffirait à doter le parti d'une nette majorité parlementaire. En l'absence d'une vague massive de fascisme lors de sa première campagne électorale, on peut conclure sans équivoque qu'aucun autre facteur ne peut empêcher un tel ordre d'événements. Le balancement régulier du pendule aura lieu et les deux côtés de la Chambre s'alterneront comme des équipes de football à la mi-temps.

Rien ne serait plus amusant, si ce n'était tragique, que d'étudier les diverses opinions exprimées par nos « dirigeants nationaux » et la presse quant à l'avenir probable d'un Parlement dirigé par les travaillistes. Elles vont de la vision d'une Grande-Bretagne entièrement rouge, avec Sir Stafford comme conducteur, au doux réconfort de M. Greenwood et du Dr Dalton, qui nous brossent un tableau d'une Grande-Bretagne inchangée, à l'exception de la prospérité, avec un banc du gouvernement composé de surhommes incroyablement « gentilshommes » qui augmentent les loyers de Mayfair aussi régulièrement qu'ils nivellent les taudis de notre beau pays.

On prédit tour à tour tragédie, ruine rouge et efficacité bienfaisante. Il est étonnant qu'aucun des prophètes n'ait pris la peine d'examiner attentivement les principes de la social-démocratie sur lesquels repose le Parti travailliste, ainsi que le sort de ces principes (ou de leur absence) dans chaque pays où ils ont été mis à l'épreuve. Cette étude, étayée par un aperçu de l'histoire passée du Parti travailliste et un examen impartial du caractère et du parcours de ses dirigeants, aboutit inévitablement à des conclusions moins dramatiques, mais bien plus terrifiantes que celles que nous avons déjà examinées.

Mon propos est de démontrer qu'un gouvernement travailliste ne signifie ni révolution ni évolution. Il signifie un gouvernement sans volonté, dirigé par des personnes sans principes directeurs ; une dérive sans direction dans un tourbillon d'insincérités superficielles ; une inquiétude inarticulée face à l'insécurité économique et à la panique financière, amplifiées par des ministres nerveux et inexpérimentés.

Sans avantage pour les opprimés, on peut compter sur le Parti travailliste pour aboyer et alarmer le dominant. Le résultat ne sera pas une catastrophe soudaine et facile à gérer, mais un affaiblissement de la vitalité de la nation et une accélération du déclin à une vitesse telle qu'il sera peut-être impossible de l'arrêter. La théorie de la social-démocratie est d'ailleurs incarnée dans l'apologie officielle du Parti travailliste pour 1933 : « Nous avons peut-être été inefficaces, mais nous avons toujours été sur la bonne voie. »

Face aux changements économiques provoqués par l'énorme progrès de la puissance productive dû aux machines et à la science modernes, les trois idées fondamentales du fascisme, du communisme et de la social-démocratie se battent pour la suprématie dans l'esprit du monde civilisé depuis 1918.

À première vue, la social-démocratie est la plus attrayante. Le communisme exige des résultats impossibles.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

agitation et sacrifices pour obtenir des résultats hautement controversés. Le fascisme fait appel à la face supérieure et à l'abnégation de l'être humain. L'homme moyen est paresseux et égocentrique. Il refuse de travailler et d'accepter la discipline ; surtout, il refuse de réfléchir et de faire des sacrifices pour le bien de l'espèce. La social-démocratie promet le plaisir sans douleur, l'idéalisme sans effort, la prospérité et la justice sans planification. On ne saurait inventer de meilleure drogue pour les masses, et il n'est guère étonnant qu'en Russie, en Italie et en Allemagne, où la tempête provoquée par la guerre s'est fait sentir de plein fouet, ces nations se soient tournées vers les sociaux-démocrates pour trouver le salut.

L'espace ne permet pas d'analyser longuement, citations à l'appui, l'échec de la social-démocratie dans ces pays. Non seulement elle a échoué à opérer la transition pacifique du capitalisme prédateur au socialisme, comme elle l'avait promis, mais elle n'a pas non plus réussi à mettre un frein au brigand, avec lequel, en Allemagne du moins, elle a noué une alliance solide et durable. Dans les trois pays, les travailleurs se sont retrouvés dans une situation bien pire qu'avant l'arrivée au pouvoir de la social-démocratie, et la leçon s'est avérée suffisante pour les inciter à tourner le dos à ces formes de démocratie et à s'efforcer de retrouver leur prestige et leur efficacité sous une direction nationale. La Russie, pays le moins avancé, a adopté une forme de communisme en voie de disparition rapide, tandis que l'Italie et l'Allemagne, dotées d'un niveau de civilisation plus élevé, se sont tournées vers le fascisme pour trouver leur salut.

Un examen très superficiel de la théorie social-démocrate suffit à montrer que ce qui
Ce qui s'est produit dans ces trois pays était inévitable et doit se produire partout où cette politique est mise à l'épreuve.

Le social-démocrate est le rationaliste de la démagogie, tandis que son parti est invariablement dominé par les caucus, ses hautes fonctions étant occupées par des hommes qui n'ont peut-être pour seul atout que la facilité de leurs discours. Ses plus hautes fonctions sont ouvertes au démagogue, et à lui seul. De même que ses principes sont vagues et ceux de ses adversaires, définis, ses dirigeants n'ont ni le fanatisme des communistes ni la sévérité des fascistes. Obtenez le pouvoir par le vote – non pas le pouvoir d'agir, mais celui d'occuper des fonctions. Promettez aux riches comme aux pauvres que vous serez leur ami. Supprimez les taudis et dînez avec leurs propriétaires. Augmentez les salaires, mais donnez des titres aux mauvais employeurs.
Nationalisez les banques, mais obéissez aux banquiers. Battez le capital international d'un baiser de bienvenue.
Réduire les armements tout en s'ingérant dans les affaires des autres pays. Voilà quelques-uns des slogans les plus appropriés pour les candidats travaillistes. Il n'est pas surprenant que, dans un monde aux réalités sombres, ce mélange d'opportunisme, d'idéalisme et de faiblesse de caractère se soit effondré dès qu'on lui a imputé la responsabilité.

Un examen de l'histoire du Parti travailliste montre avec quelle précision ces tendances se confirment dans la pratique ; et, compte tenu du stade de déclin plus avancé des pays continentaux cités, rien n'est plus frappant que de comparer leur histoire récente à nos propres expériences. Les difficultés sociales et économiques ont conduit à une large reconnaissance de la nécessité d'un changement structurel de la nation. La voie apparemment facile de la social-démocratie a été tentée ; le chaos et la corruption ont suivi ; et un leadership, qualifié à tort de dictature, a dû être invoqué.

Une étude de notre Parti travailliste révèle exactement les mêmes tendances que celles des partis sociaux-démocrates déjà mentionnés. Son partisan le plus optimiste peut-il réellement affirmer que, dans l'ensemble des convictions et de la politique du parti, il existe deux notes cohérentes ? Même si nous ne disposions pas des archives de leurs mandats précédents pour le prouver, les discours de leurs dirigeants et les colonnes du Daily Herald recèlent toutes les incohérences possibles. La Ligue socialiste et le plus réservé des dirigeants syndicaux sont unis dans leur désir de victoire électorale, mais il est impossible de trouver un seul… ******ebook converter DEMO Watermarks*******

Machine Translated by Google

Un seul point d'unité dans leurs projets de gouvernement une fois la victoire remportée. Assistez à toute réunion travailliste où il y a plus d'un orateur, et si les orateurs dépassent les ambitions ambitieuses pour adopter une politique concrète, les divergences les plus frappantes apparaîtront immédiatement.

Le premier véritable parti travailliste parlementaire fut élu en 1922. Jamais, même au cours du « Parlement hétéroclite » de 1906, un tel amalgame d'excentricités n'avait été observé à Westminster. On ne saurait en donner une meilleure description que celle donnée par Scanlon dans son ouvrage « Déclin et chute du Parti travailliste » :

« La politique, cependant, comme l'adversité, fait d'étranges compagnons de lit, mais il est sûr de dire qu'à aucun moment les pires formes d'adversité n'avaient réussi à rassembler des types aussi étranges et divers que ceux qui se sont retrouvés entassés côte à côte dans notre lit travailliste au Parlement de 1922. Toute personne ayant . . . un grief rejoignait le Parti travailliste en croyant qu'il existait uniquement pour redresser les torts individuels ; et lorsqu'une personne riche rejoignait le Parti, elle sentait immédiatement qu'elle devait être adoptée pour le Parlement afin que le grief puisse être traité correctement. . . souvenez-vous de M. Egerton Wake, l'organisateur national du je Parti travailliste, dont le travail était de faire placer des candidats, disant que la plus grande affliction du Parti était une overdose de généraux mécontents.

Au total, quelques spécimens étranges ont rejoint le Parti travailliste… chacun avait une idée fixe : certains se concentraient sur les chevaux usés, d'autres sur les minorités opprimées, à condition que celles-ci ne soient pas trop proches. Certains généraux, oubliés pendant la guerre, souhaitaient une refonte complète du système de promotion. D'autres (non généraux) étaient prêts à consacrer leur temps et leur énergie à la sanctification du sabbat ; d'autres pouvaient considérer avec sérénité les dures conditions de vie des chômeurs, mais auraient volontiers ruiné le Parti s'il avait proposé d'ajouter un seul club ouvrier à la liste. D'autres croyaient que des réunions de groupe pour l'intercession quotidienne auprès de Dieu résoudraient le problème de la pauvreté, et d'autres encore n'avaient aucune opinion arrêtée sur quoi que ce soit.

En 1906, lorsque certains députés travaillistes firent connaître au monde les grandes questions auxquelles ils espéraient consacrer leur vie parlementaire, M. Bernard Shaw présenta ses excuses à l'univers pour leur avoir été associé. Il n'existe aucune trace de ses propos de 1922.

Moins d'un an plus tard, cette assemblée hétéroclite devient le gouvernement officiel du pays.
Après quelques mois de mandat, il fut sommairement démis de ses fonctions par le pays. Cinq ans de mandat de M. Baldwin prépara l'esprit national à toute alternative et, en 1929, un gouvernement travailliste, à peine à quelques voix de la majorité et presque toujours avec une majorité physique réelle dans l'enceinte de la Chambre, gouverna avec gêne et ignominie pendant deux ans et demi jusqu'à ce que la crise de 1931 provoque leur extinction électorale temporaire.

En Russie, Kerensky conseilla la prudence jusqu'au moment où il s'enfuit devant une nation indignée et déçue, qui s'était tournée vers les bolcheviks pour obtenir un leadership dont il n'avait jamais eu le courage d'assumer. En Italie, les sociaux-démocrates occupèrent les usines et, n'ayant aucun plan pour les diriger, se laissèrent docilement guider et détruire par les fascistes, qui leur proposèrent des plans plutôt que des discours et des actions plutôt que des intrigues. En Allemagne, les socialistes détenaient tout le pouvoir en 1919, mais, terrorisés, ils se réfugièrent auprès des Junkers ; pendant douze ans, ils se recroquevillèrent derrière la Constitution de Weimar ; et en 1933, sans même émettre le moindre bêlement de protestation, cédèrent la place à Hitler et à la direction disciplinée des troupes d'assaut.

Il n'est pas surprenant qu'un ancien député socialiste anglais écrive que l'existence de la social-démocratie dépend de sa capacité à ne jamais accéder au pouvoir. Cet article commençait par un avertissement :

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Si les résultats des élections partielles ont une signification, le Parti travailliste doit obtenir à nouveau le pouvoir lors des prochaines élections. Le lecteur peut se demander comment, compte tenu des faits précédents, des millions d'électeurs peuvent à nouveau voter travailliste. La réponse réside dans l'excuse spécieuse invoquée dans chaque programme travailliste : « Nous n'avons jamais eu de majorité. »

Aussi étonnant que cela puisse paraître, la grande majorité de l'électorat semble croire sincèrement que si, en 1929, vingt dirigeants syndicaux ou représentants de l'intelligentsia bourgeoise supplémentaires avaient été élus, le gouvernement travailliste aurait réussi à tenir les nombreuses et diverses promesses utopiques formulées pendant sa campagne électorale. Comment l'absence de majorité explique-t-elle aux travailleurs l'introduction et l'adoption en force à la Chambre des communes – souvent contre le vote de certains libéraux et conservateurs – de lois clairement anti-ouvrières telles que l'Anomalies Act et le Coal Mines Act ? Je ne prétends pas le comprendre. Comment la prédication de la haine de classe et le ralliement des masses pour briser le capitalisme ont-ils pu se transformer en snobisme effréné et en soumission rampante à la City de Londres sous prétexte qu'il y a 294 députés au lieu de 307 ? C'est un mystère qui ne s'explique jamais.

Quels que soient les autres problèmes du Parti travailliste, il a largement résolu le problème des questions délicates. Il a découvert que la meilleure solution est de les ignorer. L'explication cède la place à la dénonciation ; l'exposé se fait par la fulmination ; et l'incapacité à tenir ses promesses passées semble plus que masquée aux yeux de l'électorat par une générosité accrue dans les promesses d'avenir.

La principale preuve de l'incapacité du Parti travailliste à gouverner réside non pas dans son échec, aussi méprisable qu'il ait été par le passé, mais dans la psychologie de ses dirigeants et la crédulité de ses militants. L'extraordinaire indulgence dont la Grande-Bretagne a toujours fait preuve envers ceux que l'on croit généralement avoir gravi les échelons explique probablement l'étrange manière dont ceux qui sont en position de connaître la vérité laissent passer sans réponse les prétentions mielleuses des dirigeants travaillistes à des normes de droiture inhabituelles.

M. MacDonald, en tant que chef du gouvernement national, suit aujourd'hui exactement la même politique que lorsqu'il était le chef très respecté et apprécié d'un gouvernement travailliste. La seule différence est que cette politique est plus efficace car il s'entoure d'hommes compétents plutôt que d'hommes inefficaces. Pourtant, nous voyons les dirigeants travaillistes, qui étaient fiers de le suivre avant 1931, le vilipender et le dénoncer aujourd'hui pour les mêmes méthodes qu'ils dénonçaient autrefois, lorsqu'il les employait. Le niveau d'honnêteté est si bas que les députés travaillistes, anciens et actuels, qui rôdaient devant sa porte dans l'espoir d'ouvrir et de lui dire « Bonjour », imputent désormais tous les crimes du passé à MacDonald, Thomas et Snowden. D'un souffle, ils se réclament d'un parti démocratique ; d'un autre, ils affirment que, dans un groupe parlementaire de près de 300 membres, trois hommes sont responsables de ce qu'ils dénoncent aujourd'hui comme une conduite ignoble.

Un exemple général de cette propagande malhonnête se trouve dans l'affirmation constante, sur les plateformes travaillistes, qu'ils sont le seul parti à publier un bilan, et dans leur dénonciation des partis plus anciens pour corruption, trafic de distinctions et dissimulation de sources de revenus occultes. Nombre de leurs membres croient sans aucun doute à ces déclarations. En revanche, beaucoup savent que, depuis plusieurs années, les dirigeants reçoivent d'importantes souscriptions privées, utilisées à leur guise – des souscriptions qui n'ont jamais été comptabilisées dans aucun communiqué. Le Parti travailliste a toujours dénoncé la pompe vide des titres, mais l'examen des listes de distinctions pendant son mandat ne suggère aucune modification de la méthode traditionnelle de compilation de ces listes.

Machine Translated by Google

La plus grande partie des dirigeants du Parti travailliste est consciemment hypocrite dans ces domaines, la base est si incroyablement crédule qu'il est difficile de ne pas affirmer qu'ils méritent la direction qu'ils ont.

Quelle sera la fin de la démocratie ? En commençant par étudier l'histoire de la social-démocratie ailleurs, notre examen du Parti travailliste en Grande-Bretagne doit nous amener à penser que, tout comme il présente toutes les caractéristiques des mouvements continentaux, sa progression doit inévitablement suivre les mêmes lignes. Il se pourrait bien que ce soit tout sauf une pensée réjouissante. À moins que la nation ne reprenne ses esprits à bref délai et ne se voie offrir une alternative virile et concrète, les vertus négatives d'un Parti conservateur rongé par les finances ne manqueront pas de nous offrir une majorité travailliste à Westminster. Les conservateurs sont tenus de maintenir un gouvernement travailliste au pouvoir pendant au moins douze mois. L'électorat ne se rendrait pas compte de la mauvaise performance du Parti travailliste et n'oublierait pas celle du conservatisme, sous cette période.

Il devient donc primordial que le fascisme présente cette alternative sans plus attendre. Il ne faut pas laisser l'histoire tragique d'autres pays se répéter ici. Ils se sont tournés vers une planification constructive et un leadership autoritaire en dernier recours, poussés au bord du désastre par une réaction non constructive et un socialisme timide.

Un gouvernement travailliste s'engageant à améliorer le sort des masses constatera, une fois au pouvoir, que les caisses sont vides. L'époque où, grâce à un superflu, on pouvait trouver quelques millions pour acheter les travailleurs est révolue. Aigris par l'échec total du gouvernement travailliste à les aider et exaspérés par l'imprudence de sa propagande, les travailleurs se tourneront vers les émeutes et le communisme pour s'en sortir. Alarmés par les discours extravagants tenus pour accéder au pouvoir, les investisseurs se replieront sur eux-mêmes, ce qui aura des conséquences désastreuses pour notre situation économique. La social-démocratie sera confrontée à son problème historique : comment satisfaire ses partisans sans attaquer ses adversaires ? Le credo socialiste est sans solution. Dans moins de trois ans, nous serons confrontés à une véritable crise qui fera paraître bien insignifiante celle de 1931.

Est-il possible de croire que la démocratie, telle que nous la connaissons aujourd'hui, survivra à cette dérive inexorable vers le désastre ? Le fascisme doit s'efforcer de convaincre la nation de ses projets dès maintenant, et non lorsque le désastre s'abattra sur nous.

Le parti travailliste ne peut pas gouverner, et si l'État corporatiste est retardé jusqu'à ce que la social-démocratie ait récolté sa moisson de chaos, le salut de la nation résidera toujours dans le fait que les esprits des hommes ont été préparés et que le mouvement des chemises noires a été consolidé.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Le fascisme et la guerre par le major-général JFC Fuller

La vision du fascisme sur la guerre relève du bon sens, car le fasciste est réaliste. Pour lui, il est vain d'éluder le problème de la guerre par des mots et des anathèmes, comme le font si souvent ceux qui ont réussi à éviter ce dernier, car l'émotivité est l'antithèse du réalisme. Il est disposé à examiner le problème comme un médecin examine un patient, mais il refuse de se laisser distraire par la « gloire » d'un côté ou par l'« horreur » de l'autre.

Si le problème est soluble, il sera résolu scientifiquement, c'est-à-dire en recherchant la vérité, en maintenant Un esprit impartial et un travail ordonné. L'hystérie ne résoudra certainement pas le problème.

Ayant étudié la guerre historiquement et psychologiquement, le fasciste conclut que, dans certaines circonstances, les guerres sont nécessaires et que, dans d'autres, elles ne le sont pas. Il en conclut donc que les circonstances sont le facteur primordial, que ce sont elles qui engendrent les guerres et que, par conséquent, la guerre elle-même n'est pas une maladie, mais plutôt le point culminant d'un état de paix maladif. Ce n'est pas le microbe qui est en cause, mais la fièvre provoquée par le microbe. Sans cette fièvre, le patient pourrait facilement mourir d'un empoisonnement interne, mais si sa température dépasse un certain point, il s'effondrera certainement ; de toute façon, il risque d'être physiquement affaibli une fois sa maladie terminée. Ce n'est pas la fièvre qu'il faut incriminer, mais sa cause. Le fasciste déclare donc : « Je m'attaquerai à ce problème de manière causale, et jusqu'à ce que sa ou ses causes soient éliminées, je conserverai un stock d'instruments chirurgicaux et de médicaments, ainsi que mes marines, armées et flottes aériennes, car je ne vois aucune raison de faire confiance aux guérisons par la foi et autres charlataneries. Par conséquent, je ne veux rien avoir à faire avec la sorcellerie pacifiste qui se fie aux incantations, aux sortilèges et aux pactes. » C'est pourquoi il refuse de se laisser détourner de sa quête de vérité par le désarmement et autres fausses pistes, car les armes ne peuvent à elles seules créer des guerres, pas plus que les forceps et les scalpels ne peuvent à eux seuls créer des maladies.

« Par conséquent », dit le fasciste, « examinons la paix, car c'est dans le mécontentement suscité par la paix que se découvriront les causes de la guerre, et tant qu'elles ne seront pas éliminées, je n'ai pas l'intention de jeter mes instruments chirurgicaux. En fait, plus les partisans de la paix sont hystériques, plus je suis certain que la guerre reviendra ; c'est pourquoi je veillerai à ce que mes instruments et mes médicaments soient les meilleurs disponibles. »

Le fasciste se tourne ensuite vers l'époque où nous vivons, car c'est de cette époque que naîtra la prochaine guerre. Après l'avoir étudiée impartialement, il conclut qu'il existe aujourd'hui deux causes majeures de guerre : la surpopulation et l'anarchie fiscale et économique. Ce sont elles qui engendrent les causes militaires : la nécessité de conquérir, de terroriser et d'établir des frontières inattaquables.

Il examine la première de ces deux causes majeures de la manière suivante : aussi déplorable et agaçant que cela puisse être, il est un fait qu'un homme affamé préfère enfreindre la loi en volant de la nourriture plutôt que de mourir de faim. Dans tout pays, civilisé ou non, il est admis qu'un homme a le droit de défendre sa vie ; alors pourquoi cet homme se tuerait-il de faim alors qu'il peut préserver sa vie par le vol ? Par conséquent, lorsqu'un pays devient surpeuplé, deux options s'offrent à lui : se suicider dans une guerre civile ou occuper un territoire voisin, ce qui signifie la guerre, sauf s'il est habité.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

par des pacifistes ivres de pactes. Ce sont des faits incontestables. Avec un Japon surpeuplé, il est absurde pour la Société des Nations de s'opposer à l'expansion japonaise. Une solution bien plus sage serait d'expédier chaque année vers ce pays quelques milliers de tonnes de contraceptifs.

Le même problème se pose en Inde : Livre blanc ou pas, si les Indiens continuent de se reproduire au rythme actuel, à moins que l'expansion ne devienne possible, l'Inde devra exploser avant la fin de ce siècle. En 1921, sa population était de 320 millions et de 350 millions en 1931. À ce rythme de croissance, elle atteindra environ 700 millions en l'an 2001, et à moins que Marie Stopes ne s'active ou que chaque épi de maïs ne produise deux épis, un cataclysme est inévitable. C'est un fait qu'aucune plume, aucune encre, aucune parole pieuse ne peuvent effacer ; par conséquent, le fasciste travaille sur des faits – c'est un réaliste.

Abordant la deuxième des deux causes majeures, le fasciste est immédiatement confronté à ce qu'on appelle le « nationalisme économique », que beaucoup considèrent comme imprégné du démon de la grève. Jamais fasciné par les mots ni par les noms, il découvre, en l'examinant, que ce qu'il entend en réalité, mais que, dans une démocratie libérale, il est hérétique de murmurer, est un commerce anarchique : « Allez comme vous voulez, faites comme vous pouvez, trichez, corrompez, râlez, et que le diable emporte le dernier. » Marchés et emprunts étrangers jouent un rôle important dans cette guerre sans effusion de sang. Je les examinerai brièvement l'un après l'autre.

Aujourd'hui, toutes les nations produisent plus que ce qu'elles peuvent acheter dans le système financier actuel, et la production mondiale excède la demande mondiale. Les marchés deviennent alors des sources de conflits et des lieux de déversement des mécontentements, autant que des marchandises. Comme il est évidemment impossible à chaque pays de vendre plus qu'il ne peut acheter, les intérêts privés impliquent leurs gouvernements respectifs, et les gouvernements agitent leurs épées pour se faire peur les uns les autres – leurs râles étant les insultes de la presse quotidienne. L'avidité engendre l'envie, l'envie, la passion et la haine ; puis survient un incident qui fait exploser les émotions refoulées et c'est la guerre. Le même phénomène se produit dans la lutte pour les matières premières.

Une cause encore plus puissante est la lutte que se livrent les grandes banques centrales pour le contrôle financier. Si les biens ne peuvent être payés par des biens, le débiteur est contraint d'accepter un prêt et tombe aussitôt dans la servitude financière. Comme le dit un auteur à propos des financiers internationaux : « Plus que toute autre force lâchée dans le chaos du monde moderne, ils ont conduit à la guerre. » Une fois sous leur emprise, il n'y a que deux moyens d'en sortir : le rejet ou la guerre. Si la première signifie la faillite et le déshonneur, la seconde est généralement utilisée.

Ainsi, en raison de l'avidité et de l'émotivité inhérentes aux démocraties de masse, les armes ne sont pas considérées comme des instruments chirurgicaux, mais comme les carcans des mécontentements nationaux et internationaux. Elles freinent les révolutions internes et terrorisent les voisins hostiles, non pour préserver la justice, mais pour entretenir l'avidité. De même, il n'y a qu'un pas entre un mur tarifaire et une frontière fortifiée, et si une frontière existante est fragile, il y a tout lieu d'en chercher une autre, plus solide. Autrefois, des frontières défensives solides étaient recherchées pour assurer l'existence nationale ; aujourd'hui, elles servent à garantir l'usure internationale.

Le 11 juillet 1933, M. Chamberlain déclarait à la Chambre des communes : « Nous restons, nous-mêmes, de l'avis que nous avons toujours défendu, à savoir que les principaux maux dont souffre le monde aujourd'hui sont d'origine internationale et qu'ils ne peuvent être résolus que par une action et un accord internationaux. » Quant à leur origine, il a raison, mais comme Satan a une répugnance particulière à chasser Satan, le fasciste est plus que dubitatif quant à son remède. C'est pourquoi il ne croit pas aux traités de désarmement, aux pactes de paix et aux forces de police internationales, dont les membres de la Société des Nations ou ses partisans parlent ouvertement et ouvertement.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

La Société des Nations ne défend pas la paix, elle défend le statu quo : elle représente un mythe, l'inertie, et non un changement de réalité. Le monde bouge et nous devons l'accompagner ; on ne peut s'arrêter sans pourrir, et la pourriture engendre la guerre, car elle pourrit la civilisation. Prenons par exemple le problème de l'Autriche, aujourd'hui au cœur de la pourriture européenne : en 1918-19, un grand empire fut réduit à un petit État doté d'un capital immense ; il passa de la situation d'un millionnaire à celle d'un pauvre qui doit encore payer sa maison – Vienne – un loyer de millionnaire. En 1931, l'Allemagne proposa une Union douanière, et la France, se sentant sur le point d'être torpillée, décida aussitôt de torpiller cette Union au moyen de cette arme de destruction infaillible, le Conseil de la Société des Nations. Question essentiellement économique, elle fut soumise à la Cour permanente de justice internationale et mise à l'épreuve politique, les manœuvres étant entre autres menées par le Salvador, Cuba, la Colombie et la Chine – alors en pleine anarchie. Si Cuba ou le Salvador avaient voté en sens inverse, l'Union serait devenue un fait accompli ; comme aucun des deux ne l'a fait, elle a été rejetée.

Est-ce raisonnable ou insensé ? Est-ce la voie à suivre pour intégrer le monde et instaurer une paix durable ? Il aurait été plus raisonnable et plus honnête que la Société des Nations proclame : « L'Autriche est un pays impossible, c'est le pauvre de l'Europe, et si nous ne voulons pas qu'elle obtienne cette Union, nous devons la garder et lui verser une aumône de plusieurs millions de livres chaque année. » Même alors, de quel droit la Société des Nations aurait-elle pu supposer que les Autrichiens – un peuple fier – voulaient vivre dans une maison de charité ; car tout ce qu'ils voulaient, c'était l'autodétermination, et ils la désirent toujours, mais sont incapables de l'obtenir, car ils sont contraints de vivre non pas sous un gouvernement de leur choix, mais sous un despotisme corrompu. En réalité, l'Autriche est empêchée de réaliser sa destinée légitime en lui imposant une police internationale clandestine – l'internationale de l'argent, qui n'a nul besoin d'acheter des mercenaires étrangers ; car elle peut toujours en embaucher de nouveaux. C'est ce genre de force, ce coupe-gorge dénationalisé dont la seule motivation est l'argent, que l'Union pour la Société des Nations, le Mouvement pour un nouveau Commonwealth et le capitalisme en déclin cherchent à imposer au monde. S'ils y parvenaient, le résultat serait tôt ou tard une révolution cataclysmique aboutissant au bolchevisme mondial. Est-ce donc là leur objectif ultime ?

Pourtant, malgré cette flagrante escroquerie politique, ce à quoi les fascistes s'opposent le plus, c'est l'attaque morale insidieuse lancée, sous couvert de platitudes pieuses et d'hypocrisie hystérique, contre tout ce qu'il y a de viril et de spirituel dans l'humanité. L'honneur, la vertu et la croyance en quelque chose de plus noble que la simple vie doivent être soumis au contrôle juridique international. Mais la paix, ou le maintien de la paix à tout prix, est-elle la fin de la vie ? N'y a-t-il rien au monde de plus précieux que la vie ? Les hommes sont-ils uniquement des animaux ? Avec James Martineau, le fasciste croit que :

Le respect de la vie humaine est poussé jusqu'à l'idolâtrie immorale lorsqu'elle est tenue plus sacrée que la justice et le droit, et lorsque le spectacle du sang devient plus horrible que celui de tyrannies dévastatrices et d'hypocrisies triomphantes… rien n'est plus faible ni plus suicidaire que d'annoncer, pour des citoyens d'une république, qu'ils entendent, quant à eux, placer la vie en plus haute estime que la justice. Et si le jour vient où les nations se contenteront de soumettre tout différend, quelle qu'en soit l'origine, à la décision d'un tribunal, ce n'est peut-être pas que le monde se soit amélioré, mais que les hommes soient devenus plus vils et plus vils, car il n'y a plus rien qui leur soit plus cher que la vie.

Vivre est un besoin naturel ; mais vivre avec droiture, c'est-à-dire en accord avec nos convictions les plus profondes, est assurément le fondement de toute morale et de toute religion. Un homme qui croit refléter la volonté de Dieu peut-il soumettre sa foi au jugement d'un tribunal ? « Vivre dangereusement » apparaît donc comme une devise de vie plus noble et plus juste que…

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

« La sécurité avant tout », qui, lorsqu'elle est appliquée au cœur de l'homme, ne peut accomplir d'autre fin que celle de créer une race d'eunuques déspiritualisés.

Il en résulte que, dans la philosophie du fascisme, la vie est considérée comme un moyen et non comme la fin en soi. L'individu est mortel, mais l'État, non seulement la masse des individus, mais ce qu'il y a de noble, d'inspirant et d'inspirant dans leur histoire, en deux mots : la spiritualité nationale, est immortel et infiniment plus grand. C'est pour cela que chaque individu doit vivre, non seulement pour le maintenir, mais pour le soutenir par sa vie, ses pensées et ses actions. Il s'agit d'un combat pour ce qui doit être accompli, et non d'un simple oubli de ce qui a été accompli. Si, dans cet esprit, subsiste encore quelque chose de l'activité du sanglier, Dieu merci, il n'y a rien encore de l'inertie du cochon de basse-cour.

En raison de ce dynamisme, de cette virilité essentielle, le fascisme défend la paix, mais il ne craint pas la guerre, car il ne craint que la vie inerte. C'est pourquoi, concernant la paix et la guerre, le credo du fascisme se lit ainsi :

L'objectif légitime de la guerre est une paix plus parfaite, car la guerre est un instrument chirurgical.

L'objet légitime de la paix est un homme plus parfait, car la paix est un instrument créateur.

Et l'objectif légitime de l'homme est un monde plus parfait ; parce que l'homme est un instrument divin.

Comment peut-il traduire ce credo en action, car sans activité, il ne peut y avoir de renaissance ?
problème sur lequel je vais maintenant m'interroger.

L'histoire des conflits peut être divisée en deux grandes catégories : les révolutions internes et les guerres extérieures ; les premières enracinant les secondes, et les secondes les premières. Je vais maintenant les examiner tour à tour.

Voici ce que disent les fascistes : le mécontentement international n'est que la somme d'innombrables mécontentements nationaux. Si l'on compare le monde à une maison, ses fondations s'enfoncent et ses murs s'effondrent constamment, car ses briques et son mortier sont pourris. Par conséquent, le premier problème pour établir une paix mondiale créatrice est que chaque nation mette de l'ordre chez elle ; car tant que les nations sont dans un état de pourriture interne, dès qu'une crise devient imminente, leurs dirigeants respectifs tenteront de maintenir leur autorité en détournant le mécontentement vers l'extérieur, c'est-à-dire vers les affaires étrangères. C'est la voie la plus ancienne et la plus sûre vers la guerre.

La France d'après-guerre en est un excellent exemple. Son système de gouvernement est profondément corrompu, alors que font ses politiciens ? Pour détourner l'attention populaire, ils proclament bruyamment que la France est en danger et hypnotisent le peuple avec le mot « Sécurité ». S'il était possible de protéger la France contre toute forme d'attaque, les politiciens français en seraient-ils reconnaissants ? Non, ils seraient terrifiés, car ils comprendraient que, le peuple n'ayant alors plus rien à craindre d'une guerre étrangère, il se tournerait vers la réforme et la révolution intérieures. La « Sécurité » n'est en réalité pas un bouclier contre l'Allemagne, mais la carapace pare-balles sous laquelle se réfugient les Stavisky.

Bien que dans presque tous les pays, la cause du mécontentement soit d'origine économique, son expression, comme il se doit, est morale. La pauvreté engendre non seulement le besoin, mais aussi un sentiment d'injustice. Qu'à une époque d'abondance potentielle, une pauvreté réelle et excessive subsiste semble criminel, et lorsqu'un gouvernement est perçu comme un rassemblement de gangsters, l'homme souffrant et réfléchi en vient à croire qu'il a le droit de le renverser. C'est la cause fondamentale de toutes les révolutions sociales. Se voir refuser une juste part de la production à cause d'un système de distribution obsolète n'est rien d'autre qu'un vol. Si un cambrioleur entre chez vous et menace votre vie, vous avez le droit de la protéger.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Même au détriment de sa propre fortune. L'homme désespéré envisage l'assassinat politique sous un angle similaire, et lorsqu'il comprend que c'est le financier qui utilise le politicien comme un cheval de Troie entre lui et ce qu'il considère comme sa juste part de richesse, on peut s'attendre à la première crise jamais observée dans l'histoire des banquiers.

Le fasciste dit : Pourquoi résoudre ce problème d'anarchie financière par l'anarchie sociale ? Pourquoi ne pas plutôt le résoudre par une réorganisation économique ? La pauvreté et, par conséquent, la révolution sont engendrées par une mauvaise répartition des richesses, par un système financier corrompu, par des baisses de salaires, des hausses de prix et une baisse générale du niveau de vie ; pourquoi alors ne pas organiser les industries nationales afin qu'elles puissent se contrôler, s'exprimer et se réformer ? Il ne s'agit pas du socialisme, où l'État contrôle le travail, car le contrôle de l'industrie suggéré ici est exercé par ceux qui créent et entretiennent le travail. Il s'agit en réalité de la forme la plus pure de démocratie coopérative, que les démocraties politiques n'ont jamais tenté de réaliser. Ce contrôle, le fasciste entend l'instaurer au moyen de l'État corporatif. Les industries seront divisées en groupes autonomes, chacun élisant une corporation industrielle composée d'employeurs, de travailleurs et de consommateurs. Dans une telle organisation, la lutte des classes, les grèves et les lock-outs n'ont pas leur place. Au lieu de lutter pour des augmentations de salaires, l'objectif sera d'élever le niveau de vie à mesure que la science et l'industrie accroissent les capacités de production. Qu'est-ce que cela signifie ? Que l'exploitation sera remplacée par l'organisation et qu'un nouveau corps social sera créé.

La prospérité étant établie, l'étape suivante consiste à insuffler un souffle nouveau à la poussière économique. De même que l'homme est en partie physique, en partie moral et en partie intellectuel, une société humaine est en partie économique, en partie culturelle et en partie politique. Il s'ensuit donc que, comme chez l'homme lui-même, les facteurs économiques doivent être regroupés en organes et en membres ; de même, le culturel doit être presque entièrement laissé aux individus et le politique doit exercer son autorité sur l'ensemble. J'entends par là que les principales activités de la politique consisteront à réguler les relations entre les individus et entre les groupes, et à diriger ces organes et membres, les services nationaux, qu'elle seule peut contrôler.

Nous pouvons en déduire ce qui suit : la vie privée des individus sera aussi libre que possible ; la prospérité des groupes de travailleurs dépendra de l'organisation par fonctions, et le gouvernement de l'ensemble sera assuré par des personnes dotées d'une intelligence, d'un savoir et d'une expérience élevés. Autrement dit : la vie culturelle est individuelle, la vie économique est collective, et la vie politique est directive et autoritaire. Lorsque ces trois groupes d'activités – expression personnelle, expression collective et expression nationale – œuvrent ensemble, l'économie la plus élevée de la vie culturelle, économique et politique en résultera. Cette économie est la véritable liberté, et l'absence de mécontentement est le fondement de la paix nationale.

Je vais maintenant aborder la deuxième moitié du problème de la guerre, c'est-à-dire des révolutions nationales aux guerres étrangères, et là encore nous constatons que la véritable paix doit être établie sur une base économique.

Quelle est cette base aujourd'hui ? L'anarchie de l'or, clé de voûte des systèmes monétaires internationaux et nationaux existants. Pour acquérir de l'or ou établir des monnaies d'or, les nations doivent avoir des balances commerciales « favorables » actives. Celles qui y parviennent peuvent soit extraire l'or des nations dont la balance est « défavorable », soit les contraindre à emprunter la différence sous forme de prêt. Comme le dit un auteur sur cette question : « Au lieu d'échanger des biens et des services à leur avantage mutuel, les nations sont contraintes de se battre bec et ongles pour des balances « favorables » – c'est-à-dire l'or – sous peine de se retrouver dans la position dégradante et misérable d'être les gages de leurs concurrents prospères. » C'est la voie directe vers la guerre, car, comme je l'ai déjà souligné, hormis la répudiation, seule la guerre peut abolir cette servitude. ******ebook converter DEMO Watermarks*******

Machine Translated by Google

De toute évidence, la solution à ce problème réside dans l'abandon de l'or comme mesure de la richesse et dans l'établissement d'une monnaie basée sur la richesse réelle, non pas sur une seule marchandise susceptible d'être accaparée, mais sur toutes les marchandises ayant une valeur marchande. Les exportations devront alors être financées par des importations, sous peine de devenir des cadeaux pour la nation qui les reçoit. Comme le dit l'auteur ci-dessus : les exportations subventionnées par l'État deviendront alors inutiles. Les droits de douane, dans la mesure où ils excluent les importations, excluront d'autant les exportations. Les taux de change seront immuablement fixés, éliminant le spéculateur et la crainte du prêteur d'argent.

Je ne peux pas entrer ici dans les détails de la manière dont l'anarchie financière actuelle devrait être liquidée ; mais il est évident que dans les gouvernements démocratiques, dont le pouvoir repose sur les intérêts et les préjugés de la finance basée sur l'étalon-or, la solution ne peut être qu'une catastrophe. Voyez les mécanismes existants dans ce pays qui seraient appelés à mener une réforme aussi complexe.
Le Premier ministre doit soumettre le problème au Cabinet et le Cabinet au Parti parlementaire, et si un gouvernement travailliste est au pouvoir, le Parti parlementaire doit alors le soumettre au Congrès des syndicats et à la Conférence du Parti travailliste, tandis que derrière toutes ces assemblées, des intérêts particuliers tirent les ficelles.

Sous un gouvernement fasciste, une fois la question examinée par les experts, le Premier ministre dira « oui » ou « non ». Si « oui », la mesure deviendra loi. Et si d'autres nations sont intéressées, ce qui ne peut manquer d'être le cas sous une direction fasciste, le mécanisme décisionnel étant le même, un accord rapide devient possible.

Admettons, pour les besoins de la discussion, que cette cause fondamentale de la guerre est éliminée, il nous reste ce que l'on peut appeler la cause biologique, à savoir la surpopulation sur laquelle aucun réajustement économique ne peut influencer directement ; car elle échappe au contrôle du gouvernement.

Dans les pays où le niveau de vie est élevé, ce problème se résout automatiquement par une baisse de la natalité. En revanche, dans les pays où le niveau de vie est bas, c'est-à-dire ceux où la civilisation industrielle n'est pas pleinement développée, on peut s'attendre à une augmentation de la natalité pendant de nombreuses années. Si l'on examine les statistiques mondiales, on constate que si la croissance démographique est en baisse en Europe occidentale, elle est stable en Europe de l'Est, tandis qu'en Russie et dans de vastes régions d'Asie, des centaines de millions de personnes supplémentaires pourraient y vivre. Si l'Asie s'industrialisait comme le fait actuellement la Russie, il ne fait aucun doute que ces centaines de millions naîtraient et qu'un jour viendrait où la surpopulation forcerait une expansion vers l'ouest. Qu'est-ce que cela signifie ? Rien de moins qu'une guerre intercontinentale entre l'Asie et l'Europe. Pour s'y préparer, les nations européennes doivent mettre fin à leurs querelles intestines et s'unir, et elles ne s'uniront jamais tant que les mécontentements économiques et financiers les sépareront. Si les nations d'Europe de l'Est ne peuvent, à l'intérieur de leurs frontières, accueillir leur population croissante, alors, entre deux maux, le moindre est que leur expansion se fasse vers l'est et non vers l'ouest. Non seulement une telle expansion suivra la ligne de moindre résistance démographique, mais elle se dirigera vers, et non en s'éloignant, la plus grande menace de guerre susceptible de menacer la civilisation occidentale.

De cette brève incursion dans les possibilités futures, nous constatons, et je pense de manière concluante, que le problème de la guerre ne peut être résolu par des pactes de paix et des conventions verbeuses. Il s'agit d'un problème réel et concret, dont une partie peut être résolue par l'organisation, et dont l'autre partie ne peut être évitée que par une Europe unie et militairement puissante.

Comme il est manifestement impossible, même lorsque le fascisme prendra le pouvoir dans ce pays, de contrôler seul les destinées de l'Europe, le problème militaire le plus vital auquel nous sommes confrontés est la sécurité et la défense de notre Empire. Nous sommes ici sur notre propre terrain et dans certaines limites…

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Des limites définies peuvent être construites à notre guise. Cela implique leadership et action.

Parce que, dans un pays civilisé, la base matérielle de toute puissance militaire est la richesse économique, le premier problème de la sécurité impériale réside dans le développement de l'Empire. On peut toutefois affirmer que, les Dominions étant aujourd'hui des nations autonomes, il est impossible à tout gouvernement local, fasciste ou autre, de mener à bien cette tâche. Si la contrainte est envisagée, le fasciste y consent sans réserve. Mais pour lui, la contrainte est parfaitement inutile, car, réaliste, il estime que, si le développement dépend de la coopération, celle-ci doit à son tour être fondée sur l'intérêt personnel.

Il est vain de parler de fraternité de sang et de liens traditionnels, car ce sont des faits reconnus et personne ne doute de leur force contraignante ; de plus, ils se situent hors de la sphère matérielle et n'entrent donc pas en ligne de compte dans la question économique. Ce qui est véritablement utile, c'est de suggérer qu'un empire autonome signifie non seulement un empire plus prospère, mais aussi un empire plus sûr, car, dans la communauté des nations, il constituera un instrument de paix si puissant qu'il interdira pratiquement la guerre. Pour un empire autonome, les guerres, autres que celles provoquées par la surpopulation, qui échappent au contrôle politique, sont préjudiciables. Par conséquent, il est dans l'intérêt de l'empire que la paix mondiale soit maintenue. Il est donc dans son intérêt que toutes ses parties coopèrent économiquement. Cela peut entraîner une perte d'investissements étrangers ; mais à court terme, cette perte sera pleinement compensée par une prospérité toujours croissante.

Préserver cette prospérité nous amène directement au problème de la défense. Où réside le pouvoir de défense ? D'abord dans la marine britannique, car pendant de nombreuses années encore, les dominions ne seront pas en mesure de construire et d'entretenir de puissantes flottes de guerre. Ensuite, dans l'armée de l'air et l'armée de terre.

Concernant le troisième de ces instruments défensifs, étant donné que des armées modernes, c'est-à-dire mécanisées, sont celles dont nous avons besoin, les Dominions seront confrontés au même problème de coût que celui auquel ils sont confrontés pour la construction de flottes modernes. Mais concernant le second, l'armée de l'air, la situation est tout autre, car les Dominions, couvrant de vastes étendues de territoire, sont le terreau fertile de l'aviation civile, et l'aviation civile est le fondement de la puissance aérienne militaire.

Le problème se résout donc ainsi : la Grande-Bretagne doit d'abord assurer sa défense aérienne nationale, puis, au niveau impérial, toutes les communications maritimes et l'entretien d'une armée mécanisée, petite mais puissante, qui, en temps de guerre, agira comme une brigade de pompiers impériale. À leur tour, les dominions doivent assurer leur propre défense aérienne et, par conséquent, se doter de forces aériennes puissantes et efficaces.

Si l'on admet de telles forces, le problème se résout en un problème de coopération, et sa solution repose sur deux facteurs principaux, à savoir : l'établissement d'un réseau de terrains d'atterrissage défendus, similaire dans son objectif à notre réseau existant de stations de ravitaillement en charbon défendues, et la création d'un Conseil aérien impérial qui peut conseiller les nations de l'Empire sur la défense aérienne et le développement de la puissance aérienne.

Cependant, si notre Empire veut perdurer, notre problème le plus vital, le plus urgent, est de réorganiser et de réarmer nos forces armées. Depuis la fin de la guerre, une succession de gouvernements chancelants les a réduits à l'impuissance. Notre système naval bi-puissance a été abandonné et nous manquons aujourd'hui dangereusement de croiseurs, de destroyers et de sous-marins. Concernant cette dernière arme, nous sommes désormais à la merci de la France. Notre armée a été réduite en taille et en efficacité, et bien que le manque de ressources humaines nous ait contraints en partie à la motorisation, une surabondance de cerveaux archaïques y a maintenu une masse inutile de

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

L'infanterie n'est plus qu'une force de police excessivement coûteuse. Pendant ce temps, la Royal Air Force est passée de la première à la sixième place parmi les forces aériennes mondiales.

Le fasciste n'en veut pas. Il ne se préoccupe ni des normes de pouvoir ni des limites émotionnelles. C'est un réaliste qui affirme : « Si je dois vivre, comme je le fais et le dois, dans un camp minier de la ruée vers l'or, j'ai l'intention de porter une arme à la ceinture. »

Ses opinions sont les suivantes :

Nous avons des dizaines de milliers de kilomètres de routes maritimes à protéger, et pour les défendre contre toutes les attaques, sauf les plus probables, nous avons besoin d'une marine à tous égards adéquate à cet effet.

Nous avons une armée du XIXe siècle ; nous devrions plutôt avoir une armée du XXe siècle. Non pas une armée pesant des tonnes de chair humaine, mais mesurée en termes de puissance de frappe mécanique : peu d'hommes et plus de machines, car nous sommes à l'ère des machines et non de la force musculaire.

Nous voulons et nous aurons une force aérienne capable de nous défendre en étant si puissante que n'importe quelle l'ennemi à portée efficace réfléchira plusieurs fois avant de nous attaquer.

Enfin, nous voulons un ministère de la Défense stratégique, capable de planifier et de planifier pour les trois armées comme s'il s'agissait d'une seule armée combinée. Autrement dit, nous voulons une autocratie de la défense en temps de paix, car nous savons qu'en temps de guerre, seule une autocratie peut ou peut diriger la stratégie de manière unilatérale.

Si d'autres nations proclament que notre assurance contre la guerre et, en temps de guerre, notre garantie de victoire sont militaristes, qu'elles le fassent. Bien que nous ne souhaitions pas une course aux armements, nous n'avons pas l'intention, la prochaine fois que nous serons attaqués, de nous retrouver dans une situation telle que nous serons contraints de fuir les armements de notre ennemi. Nous préférons regarder les faits en face plutôt que de fermer les yeux.

Je pense avoir abordé les problèmes les plus importants auxquels nous sommes confrontés concernant la guerre et sa préparation, et avoir clairement démontré que la différence entre la vision du fasciste et celle de la plupart des autres est la suivante : alors qu'il considère la guerre inévitable ou évitable en toutes circonstances, il la considère, en temps de paix, nécessaire ou superflue. En fait, cette différence est identique à celle qui sépare l'alchimiste du savant.

La guerre est une réalité et doit être traitée comme telle. Il est compréhensible qu'après la dernière guerre, les peuples se soient tournés vers l'idéalisme, ne serait-ce que pour changer d'atmosphère. Il est également compréhensible que tous les gouvernements qui se laissent guider par l'opinion publique soient, par nature, contraints de jeter de l'huile sur le feu. Ce sont des faits incontestables ; cela ne signifie pas pour autant qu'ils soient immuables. Bien que le fasciste ne veuille pas la guerre, car elle est un indicateur du mécontentement face à la paix et, par conséquent, un indicateur de l'échec gouvernemental, il ne se précipite pas dans l'autre extrême et ne se fie pas aux tours de passe-passe et aux tours de passe-passe politiques.

De plus, il ne croit pas que nous soyons à une époque de guerre, et il estime que cette conviction est prouvée par le fait que les gouvernements ne cessent de parler de guerre. Comment cela ? Parce qu'il n'existe que deux grandes catégories de problèmes dans la vie nationale : l'un interne, l'autre externe : les affaires intérieures et les affaires étrangères. Si vous ne voulez pas que les citoyens se penchent sur les premiers, concentrez leur attention sur les seconds. Cette astuce, commune à tous les prestidigitateurs, est le moteur de la politique démocratique.

Il estime que le problème de la guerre est d'ordre scientifique et non émotionnel : il faut en découvrir les causes, isoler le virus et cultiver une antitoxine plutôt que de jacasser et de bavarder.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Il semblerait que, pendant un certain temps, seul un niveau de vie universellement élevé éliminerait les guerres nées de la surpopulation. Le fasciste considère que des forces armées seront nécessaires et que, par conséquent, des forces armées efficaces se révéleront plus utiles et économiques que des forces obsolètes. Bien que l'être humain soit influencé par les traditions, et que les traditions viriles soient de la plus haute valeur en temps de guerre, les armes ne le sont évidemment pas. C'est pourquoi le fasciste ne mélange pas les sentiments avec les boulets de canon.

Bien qu'une Europe unie soit un grand idéal, que les fascistes saluent et croient possible sous leur contrôle, car tous les gouvernements traiteront alors entre eux au sein d'un système organisé, le fait majeur aujourd'hui est que la seule véritable ligue des nations au monde est l'Empire britannique. Voilà donc notre véritable point de départ sur la voie d'une paix créatrice. Un point de départ qui couvre environ un quart du globe et englobe un quart de ses habitants. La paix est entre nos mains si nous la saisissons avec réalisme. Allons-nous, en tant que nation, après des siècles de labeur, nous écarter de la ligne de marche et devenir une bande de traînards ? Le fasciste répond « Non » ; d'où son mot d'ordre : « En avant ».

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

En avant dans le fascisme

par Oswald Mosley

La propagande de l'ASCIST fait partie intégrante de notre vie nationale. Deux années de travail et de sacrifices ont été récompensées par la reconnaissance populaire de ce mouvement comme une puissance patriotique, révolutionnaire et intrinsèquement britannique.

Le travailleur britannique a enfin pu identifier son amour naturel du pays avec son désir juste et nécessaire d'amélioration fondamentale de ses conditions.

L'impérialiste qui n'avait auparavant prêté aucune attention à la misère et au besoin qui opprimaient des millions de personnes de son propre peuple a pu comprendre que le chômage et la pauvreté ne peuvent trouver ni excuse ni atténuation à notre époque scientifique moderne.

La troisième année de vie de notre Mouvement a été marquée par des victoires sans précédent en matière de propagande ; mais sa plus grande réussite a été la création d'une organisation scientifique et parfaitement fiable, sans laquelle aucune propagande ne peut produire des résultats de valeur durable.

La structure organique du Mouvement dans son ensemble comprend désormais près de 500 formations de district en cours d'organisation selon les circonscriptions parlementaires, toutes corrélées et unifiées par une organisation reposant sur l'activité des Chemises noires. La construction de cette machine, parfaitement fiable, est d'autant plus remarquable qu'elle n'a pas absorbé l'énergie du Mouvement au point de compromettre la propagande. Au contraire, elle a largement contribué au succès de deux des plus grandes opérations de propagande de l'histoire britannique moderne. La désormais célèbre campagne « Mind Britain's Business » a suscité l'opposition du peuple à une guerre insensée, dans une mesure que l'on mesure de plus en plus chaque jour, à mesure que les politiciens s'éloignent de l'attitude fantasque et pompeuse qu'ils ont adoptée lorsque, ignorant notre puissance de propagande, ils ont envisagé pour la première fois le recours à la force militaire et navale dans un conflit impossible.

nous concernent.

La deuxième grande opération restera dans les mémoires sous le slogan « Le fascisme la prochaine fois ». Tout au long de la récente campagne électorale, notre Mouvement a tenu autant de meetings que n'importe quel ancien parti pouvait en organiser. Nos meetings étaient généralement pleins à craquer, les leurs souvent presque vides. Nos meetings étaient, presque sans exception, pacifiques et ordonnés ; les leurs étaient très fréquemment marqués par des scènes de hooliganisme et de violence qui ne seraient tolérées dans aucun meeting fasciste. En fin de compte, nous avons préservé la liberté d'expression ; ils ont cherché à la nier et l'ont perdue.

Lors de nos réunions, de nombreuses recrues ont été enrôlées au milieu de la lutte électorale. Nous pensions que nous serions entendus avec intérêt ; que nous ne serions pas réduits au silence par les sous-hommes orientaux que nous connaissions ; mais que des masses de gens rejoignent nos rangs précisément au moment où nous refusions de nommer des candidats est le plus grand hommage qui puisse être rendu à la sagesse de s'abstenir de toute compétition électorale jusqu'à ce que nous puissions attaquer l'ennemi avec la machinerie hautement technique qui est nécessaire, sur toute la longueur de son front battu et divisé.

Ainsi, alors que l'année 1935 touche à sa fin, nous pouvons nous réjouir du succès égal de la propagande et de l'organisation. Si nous ne pouvons être heureux qu'une fois notre tâche accomplie, nous pouvons tous être fiers de chaque heure de travail accomplie, de chaque petit sacrifice consenti pour la cause qui est de ******ebook converter DEMO Watermarks********

Machine Translated by Google

Sauvons notre peuple en unifiant tout ce qui est noble dans le nationalisme avec tout ce qui est utile dans le socialisme.

Rétrospectivement, il faut d'ailleurs reconnaître que notre résistance à l'assaut juif a été aussi triomphante qu'elle s'est avérée nécessaire. Parce que les Juifs n'ont pas permis à un Mouvement britannique d'œuvrer, de penser et de ressentir uniquement pour la Grande-Bretagne, parce qu'ils nous auraient plongés dans un conflit catastrophique avec un grand peuple dont le chef a sauvé l'Europe du communisme, ils se sont retrouvés renvoyés sur une défensive en déclin constant, suscitant en Grande-Bretagne un sentiment antisémite dont ils sont les seuls responsables. Nous pouvons fièrement penser que si notre Mouvement n'avait pas eu le courage de défier la menace de la finance internationale juive et du bolchevisme juif, il n'aurait pas seulement échoué à justifier la confiance du peuple : il aurait échappé à l'épreuve cruciale, des feux de laquelle il est sorti en acier trempé.

Nous nous réjouissons des épreuves de ce genre, car elles seules peuvent garantir que nos membres seront constants, fidèles et prêts à se sacrifier dans une superbe manifestation de cette haute qualité humaine évoquée par la lutte fasciste : « le pouvoir d'endurer ».

Au cours de l'année à venir, il faudra redoubler d'efforts et battre tous les records de succès. Nous nous sommes engagés à participer aux prochaines élections ; cet engagement se concrétisera par un travail colossal consistant à former, dans plusieurs centaines de circonscriptions, des organisations électorales supérieures à celles des anciens partis. La tâche est ardue, mais le nombre de nos membres actifs dépasse largement celui de tous les anciens partis.

Une tournée de trois semaines, conclue juste avant Noël, a révélé un personnel et un esprit qu'aucune autre force en Grande-Bretagne ne peut égaler. Les officiers de chaque district se réunissaient pour des conférences régionales chaque soir et de nombreux après-midi. Ils étaient les dignes représentants de la virilité britannique caractéristique qu'ils incarnent dans leurs localités respectives. Les femmes officiers représentaient également la force toujours croissante de notre Mouvement, véritable féminité britannique. Les problèmes locaux d'organisation et de politique ont été examinés avec une minutie impossible à obtenir lors des conférences annuelles brèves, vagues et superficielles des anciens partis. Les plans nationaux pour l'année à venir ont été discutés en détail et en toute franchise, et ont été accueillis dans tout le pays avec un enthousiasme universel et encourageant. Surtout, ces contacts et relations personnelles étroits ont été maintenus même dans la forte croissance actuelle du Mouvement, qui a si vivement marqué les débuts de la fraternité fasciste.

Une nouvelle année de force fasciste s'ouvre à nous. Le Mouvement qui a osé se moquer de la force concertée de la finance juive internationale et des ressources de propagande dont elle dispose ; le Mouvement qui a défié avec succès « le pouvoir en place, le Front rouge et les rangs massifs de la réaction », ne peut plus se contenter de la défensive. Après avoir surmonté les puissants obstacles dressés sur notre chemin, nous devons maintenant œuvrer à notre propre victoire. L'ampleur et la rapidité de cette conquête dépendront des efforts incessants et déterminés de chacun de ses membres.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

La force par la joie
par le Dr Robert Ley

L'organisation nationale-socialiste « La Force par la Joie » fut créée sur ordre de notre chef, Adolf Hitler. Un jour, il me fit appeler et me dit : « Je souhaite que le travailleur allemand bénéficie de suffisamment de loisirs et de vacances, afin que les nerfs de la nation soient sains ; car il est impossible d'accomplir quoi que ce soit, même avec un génie politique hors pair, si les nerfs de la nation sont détruits. » Il devint de mon devoir d'exécuter cet ordre du chef, et en novembre 1933, « La Force par la Joie » vit le jour. Nombreux étaient ceux, même parmi mes plus proches collaborateurs, qui ne comprenaient ni mon objectif, ni les intentions du chef. Nombreux étaient ceux qui pensaient qu'il s'agissait d'un moyen de jeter de la poudre aux yeux du travailleur et de détourner son désir légitime de justice sociale. D'autres encore y voyaient un nouveau champ d'action pour la création de nouveaux postes. Seuls quelques-uns reconnurent alors l'immense entreprise qui, aujourd'hui, traverse toute l'Allemagne et s'étend déjà au-delà des frontières de notre pays. Cela ressemble à un miracle quand on pense à la façon dont une idée moquée par beaucoup, méprisée par d'autres, insultée et couverte d'injures par ses adversaires, et considérée même par nos amis les plus proches avec anxiété et appréhension, a, en un peu plus de deux ans, conquis le cœur du peuple et a été mise en pratique par le peuple lui-même.

Pour décrire l'objet que nous visons, le nom est parfaitement juste : Communauté nationale-socialiste, La force par la joie. Il faut bien réfléchir à la signification de chaque mot : Communauté nationale-socialiste. La communauté en est le fondement, et c'est là, une fois de plus, une expression claire du fait que seule la communauté est capable et compétente pour être source de joie. En cela, nous, nationaux-socialistes, voyons clairement que la culture et l'art sont indissociables de la communauté nationale et raciale, et ne peuvent exister isolément. On m'a conseillé d'intituler « La force par la joie » « Après le travail ». Mais je n'ai jamais été partisan de l'imitation, préférant toujours voir s'il n'était pas possible de créer quelque chose soi-même.

Le « Dopolavoro » de la jeune Italie peut certes obtenir de grands résultats ; c'est incontestablement une grande réussite. Mais cela ne correspond pas exactement à l'objectif que nous visons. C'est une expression neutre qui ne traduit ni notre désir ni les ordres du Guide. Ce dernier a déclaré : « Je veux une nation forte : veillez à ce que le rythme de travail, que la rationalisation et la tendance générale des événements ont de toute façon rendu inutile, soit contrebalancé par les loisirs et les vacances que ces hommes prennent ; et veillez à ce que les nerfs du peuple ne soient pas ruinés. » Le Guide avait pour ordre de donner de la force à la nation, et il montrait en même temps comment cette force pouvait être obtenue : par les loisirs, les vacances, la joie.

La Force par la Joie est peut-être l'expression la plus concise et la plus concise de l'objectif global du national-socialisme. C'est l'incarnation d'une vision de la vie que le national-socialisme a donnée à l'Allemagne ; elle exprime cette attitude positive envers la vie qui palpite en nous et qui remplace le déni de la vie qui a dominé notre nation au siècle dernier. Car ce que nous avons vu par le passé dans tous les domaines de la vie, ce qui a caractérisé tous nos partis disparus, c'était le déni de la vie !

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Nous, nationaux-socialistes, ne voulons pas considérer la vie comme un voyage à travers une vallée terrestre de larmes, comme une préparation constante à un Au-delà meilleur. Nous voulons rendre la vie – et particulièrement celle de nos compatriotes allemands les plus pauvres – aussi belle et radieuse que possible. Nous croyons que notre vie mérite d'être vécue ; et nous croyons que notre Seigneur Dieu n'a pas créé la multiplicité de notre vie pour l'abandonner à nouveau à la destruction et à l'anéantissement éternels. Tous ceux qui croient que par leur vie et leurs œuvres ils ont une mission sainte à accomplir en ce monde, tous ceux qui sont habités par cette conviction, sont au plus profond d'eux-mêmes nationaux-socialistes.

C'est pourquoi nous avons besoin de force pour lutter. Notre vie n'est pas remplie des richesses du paradis ; pour nous, l'essentiel est la lutte. La vie est lutte, et la lutte est vie. Nous ne connaissons pas de fin où certains, dans une éternelle oisiveté, attendent leur propre plaisir tandis que d'autres sont perpétuellement damnés. De toute éternité, nous ne connaissons que la lutte comme expression de notre foi et de notre vie. Et pour cette lutte, nous cherchons à donner à notre peuple un apport constant de force nouvelle.
Le travail n'est en effet qu'une autre expression de la lutte. Chacun de nos compatriotes, qu'il soit ouvrier ou paysan, artiste, savant ou soldat, est à chaque instant au cœur de cette lutte pour l'existence de son peuple et pour lui-même. Et puisque cette lutte consume les nerfs et les ressources, l'homme a besoin de moyens pour cette lutte, et donc aussi de se ressourcer et de renouveler ses forces. Par conséquent, les loisirs et les vacances sont pour nous une nécessité intérieure.

Il y a quelque temps, un brillant étudiant étranger en économie sociale m'a demandé : « Quelle est votre position sur la question des congés ? En Allemagne, allez-vous fixer le nombre de congés et en réglementer le taux de rémunération ? » J'ai répondu : « Nous ne nous contenterons pas de tolérer l'introduction générale des congés, mais nous les rendrons obligatoires, car cela répond à nos revendications. » « Mais excusez-moi », a-t-il dit, « dans tous les pays, les employeurs luttent contre leurs employés, et pourtant, en Allemagne, vous affirmez que même les employeurs finiront par exiger ces congés ? » « Oui, le temps est proche où les plus fervents défenseurs des congés et des loisirs ne seront plus les travailleurs, mais les employeurs. »

Le national-socialisme est la victoire de la raison sur la déraison, et il est tout à fait raisonnable qu'un homme épuisé et déprimé se ressource afin d'être en mesure d'accomplir au mieux son travail futur. Cela signifie que les vacances deviennent une exigence de bon sens sain et raisonnable. Nous n'exigeons pas des vacances par pitié, mais en reconnaissance du fait qu'elles accroîtront encore la capacité productive de notre peuple. L'employeur n'a aucun avantage à avoir un homme fatigué et épuisé à son service ; un tel homme ne fait que dépenser de l'énergie, tandis que les machines continuent de fonctionner, consomment de l'énergie, coûtent de l'argent et s'usent. L'homme, lui aussi, cesse d'être productif, de sorte que l'employeur subit une double perte : il paie non seulement des salaires pour une productivité diminuée, mais aussi l'énergie et la puissance de la machine inexploitée. En revanche, si l'homme est frais, l'employeur récupère facilement la différence due aux vacances qu'il a payées. Et l'employeur constatera que son solde ne sera pas débiteur, mais au contraire, qu'il affichera une amélioration du côté créditeur ; il verra que lui, comme le travailleur, a tout à gagner.

Il est en effet caractéristique du national-socialisme de ne rien faire pour le bien d'un seul camp. Si nous devions agir de manière à ne servir que le travailleur tout en nuisant à l'employeur, cela ne serait d'aucun bénéfice pour la nation dans son ensemble ; une chose est bonne pour l'individu si elle est bonne pour le peuple allemand dans son ensemble, et il est bon pour le peuple allemand que les hommes aient des loisirs et des vacances. Nous avons souvent fait l'expérience, et c'est encore le cas aujourd'hui, d'entendre un homme dire : « Je voudrais avoir huit jours de congé ; donnez-moi mon argent ; mais je ne veux pas partir pour me détendre, je resterai à la maison. » Non, c'est mal ; ce serait

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Jeter de l'argent par les fenêtres ; car chez soi, on ne trouve pas de loisirs. L'idée même est qu'on le tire de temps à autre de son grenier, où il ne voit que détresse et besoin, pour l'envoyer en mer, à la montagne ou sur le Rhin, et apprendre à oublier le quotidien pendant huit jours. Ce que prêchent les marxistes ne suffit pas : « Nous voulons des vacances » ; il faut faire quelque chose avec les vacances – c'est-à-dire la Force par la Joie.

À la fin de la première année, j'ai pu affirmer que la Force par la Joie a conquis l'Allemagne avec brio. Aujourd'hui, nos réalisations sont si importantes que les pays étrangers y prêtent également attention. Qu'ils soient pour ou contre l'Allemagne, tous les citoyens étrangers observent avec intérêt notre jeune organisation, qui a rendu possible ce qui était jusqu'alors considéré comme impossible, un rêve depuis de nombreuses années pour tous les socialistes du monde. Nous espérons amener le monde à concevoir la Nouvelle Allemagne autrement que ce qu'une presse malveillante voudrait souvent nous faire croire.

Le Diario da Manha, par exemple, cite comme exemple l'opinion publique mondiale de plus en plus favorable à cette idée. Dans un numéro du 12 octobre 1935, on peut lire ce qui suit à propos d'un voyage maritime « La Force par la Joie » : « Telle est la révolution que l'Allemagne, forte de la volonté ferme et disciplinée de son peuple, groupé autour d'Adolf Hitler, s'apprête à accomplir. Quels en seront les effets et les résultats finaux ? Il est encore trop tôt pour les évaluer ; mais une chose est sûre : l'esprit allemand œuvre à la création de nouveaux concepts de vie et à la solution des problèmes les plus épineux de notre époque. » Le journal norvégien Karmoy Posten du 27 septembre 1935 publie une intéressante discussion sur la valeur des voyages « La Force par la Joie » entre un Norvégien et un certain Rabinowitz. Français Le Norvégien écrit en se référant aux croquis que vous nous donnez sur l'horreur des voyages en mer : « . . . la vie à bord égards, je voudrais souligner que doit être pendant un tel voyage, avec peu de place et à l'étroit à tous j'ai personnellement participé à l'un d'entre eux, et je sais que c'est une absurdité. .

· Vous n'avez certainement jamais été à bord d'un bateau à vapeur Strength Through Joy. Il ne faut pas… Tout pays « Jetez par-dessus bord tout sens de la · démocratique que vous aimez pourrait bien être fier. justice. L' organisation Strength Through Joy. »

Je pourrais allonger indéfiniment la liste des déclarations amicales similaires dans la presse étrangère ; mais une chose ressort clairement des jugements formés par tous ceux qui ont porté un intérêt sérieux à notre organisation, c'est que l'idée de la Force par la Joie s'établit sur la base de ses réalisations incontestées également dans d'autres pays.

Nous avons donc eu raison d'entreprendre des voyages à l'étranger. Nous poursuivrons notre route et, en mars de cette année, nous traverserons l'Atlantique avec notre flotte « Force par la Joie » jusqu'à Lisbonne et Madère. De plus, à partir de 1936, nous effectuerons des voyages vers le Sud chaque printemps et automne. Les expériences vécues lors de nos premières traversées de l'Atlantique vers le Portugal ont été si positives que nous avons décidé de développer ces voyages comme indiqué ci-dessus. Nul ne peut mieux représenter la nouvelle Allemagne que le travailleur allemand qui voyage avec « Force par la Joie ».

Outre cela, nous mènerons cette année une série de grands projets spéciaux. Si l'on considère les destinations des cinq millions de vacanciers de la Force par la Joie de 1934 et 1935, on constate que sur ces cinq millions, plus de trois millions se sont rendus dans les régions frontalières de notre pays. Ils y ont construit un mur vivant du socialisme allemand. La population des régions frontalières a reçu la visite de frères allemands venus de toute l'Allemagne. Et la grande camaraderie, qui distingue précisément les voyages de la Force par la Joie des voyages privés, a apporté à ces frères frontaliers un soutien spirituel nouveau. ******ebook converter DEMO Watermarks*******

Machine Translated by Google

Nous poursuivrons ce travail méthodique et l'étendrons considérablement. Pour atteindre cet objectif, nous avons lancé une vaste campagne et comptons réduire de 30 % supplémentaires les tarifs déjà bas de Strength Through Joy . Lorsque cette proposition a été formulée, de nombreux experts ont hésité, estimant que cela serait impossible. Aujourd'hui, après une courte période de préparation, je peux annoncer que, dès cette année, des tarifs plus avantageux seront proposés à 350 000 vacanciers, sans que les hébergeurs aient à s'écarter des tarifs approuvés.

Cela signifie que, pour des distances moyennes, le travailleur allemand peut partir en vacances pendant une semaine entière pour un coût de 12 à 15 ou 16 marks, incluant le transport, la pension complète et les activités collectives de toutes sortes. Cela nous permettra d'inclure de nouvelles catégories de travailleurs qui, en raison de leur situation économique, n'ont jusqu'à présent pas pu participer à un voyage « La Force par la Joie » . Ces nouvelles masses seront les meilleurs vacanciers, car elles seront les plus heureuses et les plus satisfaites. Nous les emmènerons dans de magnifiques régions frontalières, qui ont pourtant le plus besoin de l'attention que le national-socialisme peut leur apporter.

Dans toutes les activités du mouvement « La Force par la Joie » qui s'étendent au-delà des frontières de notre patrie, nous pensons à nos frères allemands de l'étranger. Nous voulons faire d'eux un pont vivant nous reliant à d'autres pays, et nos vacanciers seront des messagers d'amitié pour permettre aux autres pays de découvrir l'Allemagne telle qu'elle est réellement. Ainsi, nous amènerons en Allemagne nos frères résidant à l'étranger et leurs enfants, qui autrement n'auraient jamais envisagé de visiter l'Allemagne. Nous utiliserons notre flotte « La Force par la Joie » en hiver et en mi-saison, et effectuerons ces voyages à des tarifs très avantageux. Dans toutes ces entreprises, nous ne faisons aucune concurrence aux institutions industrielles, car les personnes qui participeront à ces voyages seront soigneusement sélectionnées par nos soins. Si quelqu'un a les moyens de s'offrir un billet ordinaire pour l'Allemagne, qu'il voyage par la voie ordinaire.

Nous offrons les services bon marché mentionnés ci-dessus pour une visite en Allemagne uniquement à ceux qui ne sont pas dans une situation aussi chanceuse.

Pour conclure mes remarques concernant les voyages et les vacances, j'aimerais aborder une petite inquiétude qui est courante dans certains milieux. Dans l'ensemble, tout le monde est enthousiaste à propos des expéditions « La Force par la Joie » , nos hôtes comme les vacanciers. Tous ne tarissent pas d'éloges sur cette institution qui, comme il a été prouvé, exerce à bien des égards une influence très bénéfique. Une seule critique est parfois formulée : on dit qu'une grande partie des vacanciers sont des personnes qui, même sans nous, pourraient partir en vacances. Mais cette objection est injustifiée. Mes collaborateurs ont étudié la composition d'un grand nombre de trains. Cela a été facilement possible, car chaque participant est interrogé au moyen d'un questionnaire spécifique et détaillé. Le résultat de l'enquête menée sur tous les trains de vacances de quatre districts est le suivant : pas moins de 50 % des passagers étaient des ouvriers. Le reste était composé de petits employés, d'artisans, de personnes aisées, de membres de professions libérales, etc. Je peux également fournir des chiffres concernant les revenus des vacanciers « La Force par la Joie » . L'enquête sur ces mêmes trains a montré qu'un tiers des vacanciers avaient des revenus inférieurs à 100 marks par mois. Un autre tiers gagnait entre 100 et 150 marks par mois. Les revenus des autres étaient plus élevés, mais se situaient en moyenne entre 150 et 250 marks par mois. Seuls 6 % gagnaient plus de 250 marks. Dans cette catégorie se trouvent principalement des couples mariés avec de nombreuses familles qui, en raison des lourdes charges qui pèsent sur eux, ont le droit de participer aux voyages « Force par la Joie » .

Nous devons atteindre ce point – et tout indique jusqu'à présent que nous y parviendrons –

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Un voyage de Berlin à Rügen, avec transport aller-retour et huit jours de vacances à la mer, est proposé à partir de 12 marks. L'objectif ultime est le suivant : compte tenu du niveau actuel de la population allemande, nous devons pouvoir envoyer chaque année 14 millions de travailleurs et travailleuses en voyages de loisirs de 12 à 14 jours. Les infrastructures de transport et d'hébergement existantes sont totalement insuffisantes pour faire face à ce problème. Elles ont déjà atteint leurs limites. Lorsque nous avons prédit cela il y a deux ans, on s'est moqué de nous.

Nous allons donc entreprendre sans délai la construction de nouveaux logements et de nouveaux navires. Au cours des trois prochaines années, le Front allemand du travail érigera des bâtiments d'une valeur de 100 millions de marks. Ceux-ci comprendront un bain de mer sur l'île de Rügen, doté de 20 000 lits et de tous les équipements nécessaires aux loisirs. Les plans et les maquettes de cette entreprise unique ont déjà été réalisés. Nous les devons à la générosité de notre chef, Adolf Hitler. De plus, nous construirons deux navires pouvant accueillir 1 500 personnes chacun, sans dortoirs collectifs, toutes les cabines pouvant accueillir deux ou quatre personnes, chacune dotée d'un hublot, et l'ensemble du navire étant doté d'un pont d'une capacité inégalée. Outre les deux navires, Der Deutsche et Sierra Cordoba, que nous possédons déjà, nous achèterons ce printemps quatre autres navires de taille similaire. Outre ces projets, le nombre de lits dans les maisons de vacances rurales, déjà détenues par le Front du Travail, sera porté à 30 000. Lorsque, dans trois ans, tout sera terminé, nous pourrons héberger 1,2 million de personnes dans nos propres centres de loisirs. Bien entendu, les demandes de l'hôtellerie et de la restauration privées bénéficieront toujours d'un traitement privilégié. Nous travaillerons donc avec ténacité pour atteindre l'objectif final, jusqu'à ce que le dernier travailleur allemand puisse satisfaire pleinement ses légitimes revendications en matière de loisirs et de vacances.

Parmi les différentes sections des organisations nationales-socialistes « La Force par la Joie » , le sport occupe une place particulièrement importante. Ce service a la noble, mais infiniment ardue, responsabilité de transformer les soirées libres des travailleurs allemands, consacrées à une culture physique joyeuse, en une source de force et de détente. Aujourd'hui, après deux ans de travail, nous pouvons constater avec satisfaction que le résultat a largement dépassé nos espérances. Plus de trois millions de personnes ont suivi les 8 500 cours que nous avons organisés dans les différentes disciplines sportives (natation, gymnastique, athlétisme léger, ski, etc.). Des centres médicaux pour les sports, des centres de soins et des cours spéciaux pour les personnes souffrant de déficiences physiques contribuent à l'amélioration de la santé de nos compatriotes, même les plus âgés. Nos expéditions en haute mer ont toujours affiché complet, et de nombreuses demandes ont dû être rejetées. Dans ce domaine également, nous allons étendre notre action et, notamment, élargir le rayon d'action des voyages par rapport à l'année dernière. Cet hiver, au moment où j'écris ces lignes, des stages de ski sont organisés dans les plus belles stations de sports d'hiver d'Allemagne ; 35 000 personnes y participeront. 30 000 tenues de ski « Strength Through Joy » sont disponibles pour ces stages , comprenant des skis avec sangles, des chaussures et des crosses, à 35 marks. Ce chiffre peut paraître élevé, mais l'année dernière, 18 000 tenues ont été vendues dans le commerce de détail. 42 000 vacanciers « Strength Through Joy » ont suivi avec enthousiasme les Jeux olympiques de Garmisch-Partenkirchen, transportés sur place par nos trains « Strength Through Joy » .

Pour d'innombrables Allemands, cela représentait la réalisation d'un rêve longtemps caressé et apparemment irréalisable ; car, aujourd'hui, en Allemagne, le sport n'est plus une affaire de records battus par une poignée d'élites ou des personnes plus aisées, mais un loisir national. Les terrains d'entraînement adéquats font déjà défaut, et l'afflux de jeunes vers la Force par la Joie est considérable.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Les cours de sport sont maintenus régulièrement. La troisième année, comme l'expérience l'a démontré, montrera à nouveau un équilibre qui prouvera qu'en Allemagne, on ne cultive pas seulement le sport de compétition, mais plus particulièrement l'entraînement physique populaire. Nous n'aurons de cesse que même les quinquagénaires et sexagénaires considèrent le sport ou l'entraînement physique comme une nécessité quotidienne.

Le nouveau département « La Force par la Joie », dédié à l'éducation scolaire et populaire, a débuté ses activités il y a peu. Mais en quelques mois d'existence, il a déjà rendu de précieux services à la nation allemande par des milliers de conférences à la lanterne, grâce à des bibliothèques riches de centaines de milliers de livres et à des visites guidées de toutes sortes.

Jusqu'à l'année de l'arrivée au pouvoir du Parti national-socialiste, des millions d'Allemands et d'Allemandes n'avaient jamais vu un théâtre de l'intérieur. Non seulement il leur semblait tout naturel de ne pas y aller, mais ils éprouvaient aussi, du fait de l'influence marxiste à laquelle ils avaient été exposés, un tel complexe d'infériorité qu'il leur semblait même inadapté à leur condition sociale. Là aussi, un changement fondamental s'est opéré. Les biens culturels de la nation ne doivent plus être le privilège des classes possédantes. Un chiffre choisi au hasard éclaire de manière saisissante l'importance considérable, du point de vue de la politique culturelle, du travail accompli dans le seul « Grand Berlin » : du 1er décembre 1934 au 30 novembre 1935, « La Force par la Joie » a conduit plus d'un million et demi de travailleurs berlinois au théâtre. Aussi frappant que soit ce chiffre, on en mesure d'autant plus la valeur réelle lorsqu'on se rappelle qu'il représente des hommes et des femmes qui n'ont jamais, ou presque jamais, mis les pieds au théâtre. Ces personnes représentent donc une clientèle supplémentaire pour le théâtre. Les raisons pour lesquelles elles n'étaient jamais allées au théâtre auparavant étaient principalement économiques. Un ouvrier ou un employé dont le revenu mensuel se situait entre 100 et 200 marks n'était tout simplement pas en mesure de payer le tarif normal pour lui et sa femme.

Grâce à nos généreuses mesures, le théâtre et la salle de concert ont gagné la faveur du grand public, un public qui ne connaissait ces institutions que par ouï-dire et les considérait avec une totale indifférence. C'est un fait incontournable qui a, bien sûr, des répercussions positives sur les théâtres privés que « Strength Through Joy » ne fréquente pas.

Les enquêtes que nous avons menées au début de 1934 à l'usine Siemens concernant la fréquentation des théâtres ont confirmé ces observations. Un ou deux chiffres le prouvent aisément : 87,6 % des hommes et 81,3 % des femmes interrogés n'avaient jamais vu d'opéra ; 63,8 % des hommes et 74,2 % des femmes interrogés n'avaient jamais mis les pieds au théâtre. Ces questions ayant été posées à tous les employés de l'entreprise Siemens, sans distinction de personne ni de fonction, du directeur au personnel auxiliaire, on peut affirmer à juste titre que les membres du personnel de l'usine ayant déjà assisté à des représentations théâtrales ou lyriques se trouvaient parmi les catégories d'employés les plus favorisées.

Des observations récentes dans différentes usines montrent que les ouvriers sont particulièrement bien représentés dans les activités organisées par « La Force par la Joie ». Un travail d'éducation culturelle est en cours, dont les effets seront visibles ultérieurement.

Rien qu'à Berlin, sept théâtres accueillent exclusivement ou principalement « La Force par la Joie » ; si la fréquentation moyenne dans tout le Reich se situe entre 60 % et 70 % des places disponibles, les représentations théâtrales de « La Force par la Joie » affichent heureusement complet bien avant les représentations. Un tel niveau de fréquentation est difficilement égalable.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Théâtres privés allemands.

Les « Concerts des Maîtres », lancés il y a un an, et les « Heures Musicales », auxquels nous participons, jouissent également d'un grand succès. Nos grands concerts, dirigés par les chefs d'orchestre allemands les plus renommés, affichent généralement complet bien avant le début. Parmi les orchestres de renom qui ont participé à ces concerts, on compte notamment l'Orchestre philharmonique de Berlin, l'orchestre régional de Berlin (das Landesorchester Gau Berlin) et l'orchestre de l'Opéra d'État allemand. La Neuvième Symphonie de Beethoven a été jouée à deux reprises devant une salle comble.

Dans les musées, l'ouvrier a jusqu'alors vu une institution résolument bourgeoise, qu'il ne fréquentait pas par principe. Comme il nous était difficile de faire entrer l'ouvrier dans un musée, nous avons organisé des milliers de réceptions. De plus, nous avons introduit l'art dans l'usine grâce à des expositions d'œuvres, organisées à grande échelle et avec un succès encore plus grand dans tout le Reich. Le contact avec les ouvriers allemands offre par ailleurs à l'artiste une forte inspiration pour une création artistique en phase avec son époque.

D'ici quelques années, chacune des grandes usines organisera une exposition permanente. Chaque année, des millions d'Allemands pourront admirer le travail des artistes allemands. Ainsi, l'artiste allemand se rend là où les masses laborieuses du pays se rassemblent, c'est-à-dire sur les chantiers et à l'usine ; et, pour son travail et les trésors artistiques qu'il apporte à l'ouvrier, il est largement récompensé par la stimulation que sa création artistique reçoit du contact avec l'ouvrier et les ateliers de machines.

Au total, nos 66 000 événements Strength Through Joy ont réuni 25 millions de personnes.
Avec nos camionnettes de cinéma, nous avons visité les villages solitaires et les coins étranges de l'Allemagne cachés dans la forêt et les terres incultes, pour offrir à nos frères là-bas, pour une fois, un changement vivant et une détente du fardeau et de la fatigue de la journée.

Mais nos activités vont encore plus loin. Dans des milliers d'usines, la saleté s'est incrustée dans les moindres recoins au fil des ans, et personne n'a jamais pensé à embellir les lieux de travail. Les gens s'étaient tellement habitués à des locaux de travail sales, exigus et humides qu'ils étaient acceptés comme une évidence.

Avec un courage et une énergie renouvelés, le département Beauté du Travail s'est impliqué. Un vent nouveau a soufflé sur toutes les usines et a balayé la saleté et la poussière des fenêtres et des moindres recoins des chantiers et des usines. Plus de 200 millions de marks ont été dépensés par les dirigeants, très souvent avec l'aide du personnel des usines lui-même, pour rendre le travail, à l'instigation du département Beauté du Travail , digne des êtres humains. Là où autrefois traînaient des vieux déchets, on trouve aujourd'hui des petits jardins, des espaces verts, des terrains de sport, des ateliers lumineux et aérés, des piscines, des toilettes et des salles d'eau. Des lieux de travail qu'il est agréable de voir ont été créés au cours des deux dernières années. Jusqu'à présent, environ 17 000 usines ont été rénovées. Outre d'innombrables améliorations plus ou moins importantes, les suivantes ont été construites : 4 314 cantines et salles communes pour le personnel des usines ; 1 580 terrains d'agrément, 276 terrains de sport et 93 piscines.

Ce travail, mené aujourd'hui par Strength Through Joy dans les usines, a automatiquement des répercussions sur le foyer de l'ouvrier allemand. Car un homme habitué à un lieu de travail beau et propre ne se sentira bien que dans un foyer beau et propre.

La construction d'équipes de travail dans les usines progresse très rapidement. L'idée est de souder ******Convertisseur d'ebooks DÉMO Filigranes ******

Machine Translated by Google

les membres du NSDAP et de ses organisations de branche dans l'usine, ainsi que les meilleurs ouvriers entre 18 et 25 ans, forment un bloc solide et incassable, afin de maintenir vivante, même en temps de crise, en union avec les dirigeants de « cellule » et de « bloc », l'idée de la communauté.
De plus, ces groupes d'ouvriers devraient former de nouvelles coutumes dans l'usine et devraient inspirer des fonctions telles que des inspections et des soirées communautaires.

Concernant l'organisation de « Force par la Joie », les chiffres suivants peuvent être donnés : la Communauté national-socialiste « Force par la Joie » est divisée en 32 régions, 771 districts et 15 051 groupes locaux, chacun doté d'un nombre égal de surveillants locaux. À cela s'ajoutent les surveillants d'usine, dont le travail se déroule à l'intérieur de l'usine, au nombre de 57 000. Ces 75 000 collaborateurs offrent leurs services gratuitement à « Force par la Joie ».

Strength Through Joy n'emploie que 2 547 salariés.

Cette vaste entreprise, qui a dû être subventionnée par le Front allemand du travail les deux premières années, sera, nous l'espérons, indépendante cette année. C'est peut-être le fait le plus remarquable et le plus intéressant, surtout si l'on considère que la somme d'argent mobilisée et mise en circulation par « La Force par la Joie » dépasse le million de reichsmarks, alors que le Dopolavoro italien n'a même pas atteint approximativement ce niveau, et que l'organisation américaine des loisirs et des soirées nécessite des subventions considérables ; tandis que tous les efforts marxistes, que ce soit dans l'ancienne Allemagne, dans la Russie bolchevique ou dans les pays industrialisés d'Occident, ont partout échoué. Le national-socialisme est sur la bonne voie.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Les secours allemands pour l'hiver

par Max Hunger

L'Œuvre de secours d'hiver, inaugurée par le Parti national-socialiste et reprise avec enthousiasme par toute la nation, est devenue une institution reconnue du Troisième Reich et une bénédiction pour des millions d'hommes, de femmes et d'enfants nécessiteux, affaiblis et malades.

Bien que l'État, par son action directe, fasse tout son possible pour lutter contre le chômage et surmonter la détresse en fournissant du travail à grande échelle, il n'a pas encore eu le temps de trouver du travail à chaque homme et femme valide et disposé à travailler. Malgré cela, face aux difficultés du commerce mondial, il a accompli le miracle quasi incroyable de réduire le nombre de chômeurs de 7 millions à moins de 2 millions en trois ans. Mais, comme chaque famille, il y aura toujours des pauvres dans son giron.

La législation sociale et l'assistance publique ont fait et font encore beaucoup pour alléger le besoin, mais ces institutions ne peuvent pas abolir complètement le besoin.

C'est pour aider tous ceux dont les moyens de subsistance se situent juste en dessous de la frontière que l'Œuvre de Secours Hivernal a été créée. Elle ne se substitue pas à l'Assistance Publique, mais vise principalement à la compléter.

Lorsque le national-socialisme prit le pouvoir le 30 janvier 1933, il trouva l'État, comme le disait le Dr. Goebbels l'a décrit ainsi : « un champ de ruines », un chaos politique, avec des caisses vides et un homme sur cinq recevant des allocations chômage.

Il a fallu des cœurs vaillants et une volonté de fer pour maîtriser une situation quasi désespérée que les gouvernements précédents avaient vainement tenté de redresser. La manière dont ces problèmes colossaux ont été gérés est déjà entrée dans l'histoire, mais elle restera à jamais gravée dans les mémoires comme un exemple remarquable d'audace et de sens politique constructif.

Le noyau de la grande Association nationale-socialiste d'assistance sociale était déjà constitué au printemps 1932, mais son action réelle ne commença qu'avec l'arrivée au pouvoir du parti. La première réunion officielle de l'association eut lieu le 6 mai 1933, lorsque, en présence du Führer, le commissaire en chef Hilgenfeldt, nommé à la tête de l'organisation, fit connaître l'ordre du Führer autorisant l'Association à devenir un organisme officiel du parti pour le Reich, habilité à traiter de toutes les questions relatives à l'assistance publique.

L'Association fut appelée à agir pour la première fois le 20 avril, jour de l'anniversaire du Führer, lorsqu'elle fut chargée de distribuer des colis alimentaires aux chômeurs, et le 1er mai, lorsqu'elle fit la première collecte de rue pour le fonds de vacances pour les enfants.

Au cours de l'été de la même année, l'Association reçut les pouvoirs exécutifs nécessaires à l'organisation des secours hivernaux planifiés par le Führer. Elle commença aussitôt les préparatifs de cette grande mission. Le 13 septembre, le Führer ouvrit la campagne en déclarant que personne en Allemagne ne devrait souffrir de la faim ou du froid pendant l'hiver. Le Dr Goebbels, lors de son discours d'adieu, précisa que ces secours hivernaux devaient être menés à bien avec diligence.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Les méthodes les plus propres et les plus décentes imaginables étaient préconisées, et que, par compassion pour les pauvres, la nation entière devrait, le premier dimanche de chaque mois, préparer un « ragoût unique » et consacrer la différence du prix d'un dîner ordinaire au secours des nécessiteux. La date de début des secours hivernaux fut fixée au 1er octobre, et le 16 septembre, le commissaire en chef Hilgenfeldt se rendit avec une équipe de 36 assistants dans les bureaux mis à sa disposition au Reichstag.

Dans un discours prononcé le 11 décembre 1935, Hilgenfeldt décrit certaines des difficultés auxquelles il a dû faire face pour organiser l'œuvre qui lui avait été confiée. Dès le départ, il était clair que le succès de l'entreprise dépendait de la mise en place d'un système efficace de collecte et de distribution, et de la participation active de toute la nation. Il fallait donc éveiller les tièdes et les indifférents à un sens civique plus élevé, et les égoïstes à un nouvel altruisme ; il fallait faire comprendre à chaque Allemand que la véritable fraternité reposait sur le sacrifice personnel et l'entraide. Le Führer, en ouvrant l'Œuvre de secours hivernale, déclara : « Cette grande action contre la faim et le froid doit être lancée sous le slogan : La solidarité internationale du prolétariat a été brisée par nous. À sa place, nous érigerons l'unité nationale vivante du peuple allemand. »

Hilgenfeldt a reconnu dès le début que l'organisation, pour être efficace, devait être élastique dans son application aux nécessités et adaptable aux conditions variables des besoins réels qu'elle était censée soulager.

« Personne ne doit souffrir de la faim et du froid ! » Telle était l'injonction du Führer à ses fidèles partisans.

Comment y parvenir ? Il y avait environ 17 millions de personnes à prendre en charge, soit près d'un tiers de la population allemande. Une tâche colossale ! Le commissaire en chef Hilgenfeldt savait qu'il pouvait compter sur la collaboration dévouée d'environ 30 000 sections locales du parti, mais il savait aussi que celles-ci ne pourraient fonctionner de manière satisfaisante sans l'élaboration préalable de plans détaillés, prévoyant toutes les éventualités.

C'est pourquoi il fit appel à des experts de la finance, de l'industrie, des transports, du commerce de la pomme de terre, de la farine et du charbon ; il s'appuya également sur les institutions caritatives existantes, des Missions ecclésiastiques à la Croix-Rouge allemande, en passant par le Corps technique de secours, jusqu'au petit groupe de travailleurs enthousiastes appelés « Adventistes ». Il s'agissait d'une mobilisation générale de toutes les forces vives, formées et expérimentées dans l'assistance publique, et de tous ceux qui étaient prêts à apporter leur aide en tant que travailleurs bénévoles, sans distinction de parti ni de statut social.

Chaque section locale du parti, à travers le pays, a collecté et conservé les noms de toutes les personnes ayant besoin d'une aide supplémentaire. Face à l'intensification de l'action, une section spéciale de l'Association nationale-socialiste d'aide sociale a été affiliée à chaque section locale, où hommes et femmes de toutes classes sociales ont travaillé ensemble, animés d'une même volonté, pour un objectif commun.

Lors de l'organisation des secours, il fallait étudier et satisfaire les besoins spécifiques des différentes zones. Comme les habitudes de vie différaient selon les districts, même en matière d'alimentation, et que les zones défavorisées coïncidaient principalement avec les centres industriels densément peuplés, l'Association devait prendre des dispositions pour répondre à tous ces besoins particuliers. Un cas concret illustre parfaitement ces difficultés : la population de la province rhénane-westphalienne, par exemple, est habituée à consommer une variété de pommes de terre jaunes ; il en était de même à Essen et à Hambourg ; par conséquent, toutes les variétés de pommes de terre blanches et rouges devaient être expédiées vers d'autres régions d'Allemagne où elles étaient prisées, notamment le Bade.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

La collecte et la distribution des pommes de terre ont mis à rude épreuve les ressources de l'organisation en raison des besoins locaux inégaux de la population. Par exemple, la Bavière, autosuffisante en pommes de terre, n'a reçu que très peu de livraisons, tandis que le district d'Essen a nécessité une quantité supplémentaire de 1,45 million de quintaux et la Saxe, 0,92 million de quintaux. Parmi les autres villes et districts nécessitant des approvisionnements supplémentaires figuraient Berlin, l'Allemagne centrale, les zones industrielles de Rhénanie-Westphalie, le Bade et certaines parties du Wurtemberg. Durant la campagne de 1933-1934, environ 60 000 wagons de pommes de terre ont été collectés et distribués. De cette quantité, Berlin à elle seule en recevait quotidiennement 700 à 800. La ration mensuelle de pommes de terre distribuée équivalait à environ 13,6 kg par habitant. Mais, comme seul un tiers environ de la population bénéficiait d'une aide supplémentaire, la ration par personne réellement assistée s'élevait à environ 45 kg. par mois. Des conditions similaires prévalaient en ce qui concerne les besoins et la distribution de combustible.

Dans certaines régions, on brûle principalement du bois, dans d'autres de la tourbe, du charbon ou des briquettes de lignite. Naturellement, les fours et poêles sont spécialement adaptés au combustible utilisé. Il fallait donc veiller à ce que chaque localité soit approvisionnée en combustible en quantité suffisante. La quantité de combustible allouée à chaque foyer était calculée de manière à chauffer une pièce pendant tout l'hiver. Les familles de trois ou quatre enfants recevaient suffisamment de charbon pour chauffer deux pièces tout au long de l'hiver.

Pour le transport de tout le combustible nécessaire en 1933-1934, environ 140 000 wagons de chemin de fer furent nécessaires, la quantité de charbon représentant environ 16 % de la quantité totale de combustible utilisée en Allemagne. La quantité de charbon fournie pendant l'hiver à une famille avec deux enfants représente environ 9 quintaux, tandis que chaque foyer des districts miniers, où le charbon est brûlé de manière plus extravagante, en a reçu environ 22 quintaux durant la même période.

La distribution du charbon est assurée par les négociants locaux. Les personnes ayant droit à l'aide reçoivent des bons de livraison d'un quintal chacun. Ces bons sont remis au négociant, qui livre ensuite le charbon contre paiement d'une petite somme pour le portage. Les bénéficiaires dans l'impossibilité de payer reçoivent le charbon gratuitement.

On se fera peut-être une meilleure idée de l'ampleur des réserves de charbon si l'on explique qu'il faudrait trois mois de travail aux mineurs du bassin de la Sarre pour obtenir la quantité de charbon nécessaire aux travaux de secours d'hiver.

L'aide hivernale comprend également la fourniture de chaussures et de vêtements. Les longueurs de tissu utilisées pour les vêtements représenteraient une longueur totale d'environ 5 000 milles.

Outre les pommes de terre, d'autres denrées alimentaires sont distribuées : riz, farine, cacao, lait, graisses, viande, poisson et autres denrées alimentaires. Des repas gratuits sont également offerts et, à Noël, des sapins de Noël sont offerts aux jeunes. En 1933-1934, 300 000 sapins de Noël ont été distribués rien qu'à Berlin.

Pour réunir les dons nécessaires à l'achat de toutes ces énormes provisions, on a adopté diverses méthodes : quêtes de rue auxquelles participent même les plus hauts fonctionnaires de l'État en tant que collecteurs, spectacles de bienfaisance, fonctions sociales, loteries de rue, collectes mensuelles de « ragoûts uniques », dons de colis de nourriture d'une livre, souscriptions publiques, prélèvements spéciaux sur les revenus, collectes privées, ventes de badges de rue, etc., etc.

La rigueur de l'organisation est mieux illustrée par la méthode selon laquelle le « one-dish-
Des collectes de « ragoûts » sont menées à Berlin.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

La ville de Berlin compte environ 125 000 maisons. Pour chaque maison, une liste des habitants est dressée, et chaque famille ou locataire indépendant est appelé pour collecter l'argent. La contribution, selon les moyens du donateur, est inscrite sur la liste, qui est retournée à l'antenne locale en quelques heures avec la somme collectée. Rien qu'à Berlin, on compte en moyenne 140 000 bénévoles engagés dans les secours hivernaux.

Il convient également de mentionner que la fabrication des insignes et des cadeaux, vendus dans la rue lors d'occasions spéciales, a fourni du travail et du pain à de nombreux chômeurs des zones industrielles en difficulté. Durant l'hiver 1933-1934, par exemple, des commandes d'un montant de 4 millions de marks ont été passées auprès de fabricants de la Forêt bavaroise, de Thuringe et de Saxe, et même la Prusse-Orientale, avec son industrie de l'ambre, n'a pas été oubliée. Pour 1934-1935, le montant de ces commandes a été porté à 5 millions de marks.

L'aide est accordée à toutes les personnes éligibles, sans distinction de race ou de nationalité.

En 1933-1934, par exemple, 69 336 étrangers ont été aidés, dont 29 108 Juifs. Rien qu'à Berlin, 13 818 Juifs et 8 054 étrangers ont bénéficié de l'aide de l'Œuvre de secours hivernale. Le total des sommes collectées pour l'Œuvre de secours hivernale s'élevait à :

in	1933/34	Mks.	357,136,040.71
in	1934/35		367,425,484.89
in	1935/36		370,000,000.00

Le nombre de personnes assistées était le suivant :

in	1933/34	16,617,681
in	1934/35	13,866,571
in	1935/36	12,923,247

Il convient de souligner tout particulièrement l'aide exceptionnelle apportée par les agriculteurs aux opérations de secours hivernales. Quelques chiffres l'illustrent : en 1933-1934, par exemple, la Poméranie a fourni 841 477 quintaux de pommes de terre.

in Kurmark	1,600,000 cwt.
in Saxony	447,000 cwt.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******

Machine Translated by Google

Toutes les marchandises destinées aux secours d'hiver ont été transportées gratuitement par les chemins de fer de l'État. Au cours de la campagne 1933/34, la contribution des Chemins de fer d'État à cet égard s'élevait à 14.672.957 Mks., tandis que le poids total des transports s'élevait à 59.025.995 quintaux.

Le nombre d'assistants honoraires engagés dans les travaux de secours d'hiver atteignait en moyenne 1,5 million chaque année, tandis que dans l'administration de cette organisation étaient employés les nombres suivants de fonctionnaires, de commis, etc. :

in	1933/34	4,116
in	1934/35	5,398
in	1935/36	about the same number

Le coût total de l'administration représente un peu moins de 1 % des recettes totales.

Le Führer et chancelier du Reich Adolf Hitler, recevant le 27 mai dernier le commissaire en chef Hilgenfeldt en compagnie de ses principaux collaborateurs, exprima sa haute appréciation pour le travail effectué par l'organisation, et lorsqu'il conclut en disant que « l'œuvre de secours d'hiver est un exploit historique unique du travail social », il exprima seulement le sentiment de tout véritable Allemand à l'égard de ce grand effort national de bonne volonté mutuelle et de sacrifice personnel.

******Convertisseur d'ebook DÉMO Filigranes*******